T. XXII — N° 1 25 Mai 1933

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

THOMAS ANGELICUS

RELIGION ET PHILOSOPHIE

CHRISTIANUS. *Jeunesse du Christianisme.*

ÉT. GILSON. Professeur au Collège de France. *Albert le Grand à l'Université de Paris.*

Le 6 avril dernier, la Sorbonne fêtait Maître Albert. La séance, au grand amphithéâtre, était présidée par M. de Monzie, ministre de l'Éducation nationale. M. Gilson y prononça le très beau discours que nous sommes heureux de publier.

A. MAYDIEU, O.P. *Le mensonge et ses antinomies.*

En marge d'une discussion.

H.-D. SIMONIN, O.P. *Autour du Protestantisme.*

L'Église et la Réforme protestante en face du pouvoir civil.

GEORGES GOYAU. de l'Académie française. *Un monument d'histoire diocésaine.*

DOCUMENTS

L'attitude du Parti du Centre et de l'Épiscopat allemand à l'égard de la dictature nationale-socialiste.

I. — Explications et commentaires sur la déclaration épiscopale de Fulda.
II. — Lettres, instructions et déclarations épiscopales.
III. — Déclarations du Comité directeur du Centre allemand.

A travers les revues.

Billet de Christianus

Jeunesse du Christianisme

Le monde chrétien est vieux de dix-neuf siècles ! Cette réflexion, que rappellent à chaque instant les fêtes de l'année jubilaire, pourrait incliner les esprits chagrins à des pensées moroses, voire « défaitistes ». L'Esprit que le Christ envoya sur la terre, l'Esprit qui fit les Apôtres et les Martyrs, n'a-t-il pas perdu de sa force, la Bonne Nouvelle de sa nouveauté, et n'en va-t-il pas du Christianisme comme de ces ondes qui, à mesure qu'elles s'étendent au loin, progressivement s'évanouissent dans l'inertie, en attendant que surgissent d'autres secousses et d'autres rythmes ?

Les ennemis de la foi chrétienne se plaisent à proclamer sa décrépitude et son extinction prochaine. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils prophétisent, et l'issue annoncée du moins se fait attendre !

Pour nous, malgré les lenteurs, les pesanteurs et les rides trop humaines, — que nous savons dénoncer tout les premiers pour qu'on y remédie, — donnons-nous la joie de reconnaître et de proclamer l'éternelle jeunesse de notre message !

Ce qui nous y invite ? C'est d'abord notre conviction inébranlable que « les paroles du Christ ne passeront point », — et les pires catastrophes n'y changeraient rien —; mais dans le monde tel qu'il est, notre optimisme et notre confiance jaillissent encore du spectacle des jeunes d'aujourd'hui.

Leur a-t-on attribué assez de défauts, à ces jeunes gens « nés de la guerre » ou élevés pendant les années terribles : égoïstes, indisciplinés, brutaux, sans goût pour « les idées », sans respect, sans tact et presque sans âme !

Peut-être y en a-t-il qui sont aussi dépourvus : nous doutons qu'il y en ait plus qu'autrefois. En d'autres pays que le nôtre, on signale des bandes de jeunes gens qui retournent, dit-on, à une vie primitive et quasi sauvage : de cette dé-

chéance ils ne sont pas les plus responsables, mais bien le déséquilibre d'une société acculée à la misère et prise de vertige.

Chez nous, en tout cas, nous voyons apparaître dans les jeunes chrétiens, — les vrais jeunes, ceux qui ont à peine vingt ans, — des qualités émouvantes et profondes qui témoignent qu'ils ont compris, mieux peut-être que leurs aînés, ce que Notre-Seigneur, il y a dix-neuf siècles, est venu apporter sur la terre.

Voyez l'admirable discipline de ce congrès de Jeunesse Catholique à Lyon : le sujet était brûlant, comme on dit; les augures déjà ricanaient... ou tremblaient, selon leur tempérament. De quoi se mêlaient ces enfants ? Est-ce qu'on devrait les laisser jouer avec le feu ? Mais personne (personne de sensé tout au moins) n'a eu à vitupérer leur emportement ni à excuser leur inexpérience. Ils ont su parler de la paix avec pondération, avec lucidité, et aussi avec chaleur et avec foi, bref avec la prudence de la sagesse chrétienne et l'ardeur de la charité qui était leur inspiratrice et leur règle et le lien de leur unanimité.

Tout récemment, à la réunion annuelle des Équipes Sociales, *Garric leur rendait, à ces plus jeunes, un autre témoignage, et de poids : c'est grâce à eux, cette année, à leur apport nouveau, que l'admirable enthousiasme des* Équipes *a achevé de recevoir l'organisation de base qui lui était nécessaire pour que le mouvement, de génération en génération, s'enchaîne et dure, et ne s'émiette pas en efforts dispersés. Il faut bien le reconnaître : c'est là une œuvre de « sage », puisque le propre du sage est de mettre de l'ordre. C'est donc une œuvre d'intelligence, et nous devrons regarder à deux fois avant de déclarer qu' « ils ne sont pas intellectuels »; c'est peut-être parce que leur intelligence ne s'accommode pas des cadres vétustes où la nôtre s'assoupissait.*

Et leur vie intérieure, serait-elle étouffée, comme on le dit quelquefois, par le culte de la vitesse, du sport et de la force brutale ? Sans doute certaines méthodes de « formation » (ne faudrait-il pas dire d'embrigadement ?) n'ont plus aucune prise sur eux, si tant est qu'elles aient jamais porté quelques fruits. Le mot de « retraite » retrouve son sens vrai. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne se laissent pas aisément grouper en vastes auditoires *qui recevront moutonnièrement la pluie des exhortations pieuses. Mais ils aiment à*

se retirer *vraiment par petits groupes homogènes pour approfondir dans le recueillement la doctrine qui est redevenue pour eux une vie ; ils ne craignent pas de mettre en commun les résultats de leur expérience religieuse (et c'est là, plus que dans les manifestations bruyantes, que je verrais la déroute la plus authentique de ce vieux « respect humain » que le ridicule à son tour est en train de tuer) ; les questions de spiritualité, voire de mystique, les passionnent : parce qu'ils ont reconnu de nouveau que les valeurs vraies, ce sont celles de l'âme.*

Mais surtout, surtout, on sent vibrer chez eux une telle confiance dans l'Église, dans l'Église du Christ, comme telle, dans ce corps dont ils se perçoivent les membres vivants et responsables. Ils attendent de son enseignement l'armature même de leur édifice spirituel, ils savent recourir à elle pour assurer la rectitude de leur vie morale ; ils viennent à elle avec cette simplicité, cette spontanéité, cette « liberté des enfants de Dieu » qui témoignent clairement que les derniers miasmes de jansénisme ont disparu de leur atmosphère et qu'ils se développent vigoureusement au grand soleil de l'amour. Cette attitude se manifeste non seulement dans la réception fréquente, joyeuse et grave, de l'Eucharistie, mais dans leurs relations quotidiennes avec leurs prêtres, où ils se montrent sans contrainte, à l'aise comme avec des frères aînés, respectueux toujours cependant comme avec les représentants de Dieu et leurs pères dans la grâce.

Combien du reste se donnent chaque année au service total de l'Église ! Ah ! sans doute, trop peu nombreux encore, pour la moisson qui est si vaste ; mais si rayonnants de générosité qu'on sent bien que d'autres, attirés dans leur sillage, se lèveront sur leurs pas et que les vides, si douloureux, seront comblés.

Qu'on nous pardonne cet accès d'optimisme. Nous avons voulu, pour une fois, détourner nos yeux des plaies de notre temps, de ses laideurs et de ses ruines, pour ne plus regarder que dans les yeux de cette jeune élite chrétienne qui se lève, et nous sentons s'y retremper notre courage et s'y rajeunir notre amour, parce que nous y retrouvons le reflet du regard de notre Christ éternellement fort et éternellement jeune : « Jésus-Christ, le même hier et aujourd'hui, le même dans tous les siècles ! »

CHRISTIANUS.

Albert le Grand à l'Université de Paris

Réunis pour commémorer l'enseignement d'Albert le Grand à l'Université de Paris, nous avons à remplir un devoir qui, partout ailleurs difficile, devient ici facile. Quel autre lieu du monde qui nous rapproche de lui comme celui-ci? Les voix du peuple de Paris, Albert, qui vivait au milieu des étudiants, les a souvent entendues, tantôt gaies, railleuses, frondeuses même comme nous venons de les entendre, mais parfois aussi graves, émues et même mystiques comme nous les entendrons tout à l'heure. Cette maison même, l'antique Université de Paris où il vint de Cologne en 1240 pour y conquérir ses grades, qui l'honora de la Licence et du Doctorat, mais qu'il honora en retour de son enseignement jusqu'en 1248, lorsqu'il la quitta pour organiser celle de Cologne sur son modèle; cette Sorbonne, n'occupe-t-elle pas une partie du couvent dominicain de Saint-Jacques, ou du moins de son emplacement? C'est là qu'Albert enseignait. Descendons ensemble la rue Saint-Jacques, la plus longue du monde, puisqu'elle commence à Saint-Jacques de la Boucherie et ne se termine qu'à Saint-Jacques de Compostelle; que de rues nous rencontrons qu'il a connues, et dont il reconnaîtrait même les noms! La rue Serpente, la rue du Fouarre, ou rue de la Paille, que les vers de Dante ont faite immortelle :

> Essa è la luce eterna di Sigieri
> che, leggendo nel vico degli strami,
> sillogizò invidiosi veri.

Je ne suis pas sûr qu'il oserait s'engager aujourd'hui dans la rue Maître-Albert, une nouveauté pour lui celle-là, et je veux espérer qu'il excuserait la rue pour l'intention ; mais j'aimerais surtout lui demander ce qu'il pense de la place Maubert — elle se nommait ainsi dès le XV^e^ siècle — dont une ancienne tradition veut qu'elle soit la place Maître-Albert. Il verrait du moins par là que, si nous ne nous réunissons pour le célébrer qu'à des intervalles assez éloignés, ce Paris qui le fit jadis célèbre ne l'a pas encore oublié.

Comment Paris l'oublierait-il? L'éclatant succès de son enseignement marque une date importante, non seulement dans l'histoire de l'Université, mais même dans celle de la pensée européenne. Il y avait alors à Paris d'autres maîtres célèbres et qui attiraient de nombreux auditeurs ; mais le succès de ce jeune professeur fut d'une nature toute particulière : celui qui salue, une fois tous les deux siècles environ, l'un de ces enseignements qui sont comme la révélation d'un monde inconnu. Ceux qui les suivent sentent qu'il s'y passe quelque chose de vraiment grand. Ne vous étonnez pas des foules qui s'y pressent ; ne raillez pas même ceux qui viennent y entendre une parole trop savante pour eux, car ils y vont moins pour apprendre, que pour assister à ce spectacle émouvant entre tous : l'homme dans l'exercice plénier de sa fonction d'homme, qui est de comprendre le monde par la raison. Instants rares, joies incomparables, dont le souvenir dispense à tout jamais de se demander pourquoi l'homme existe. Ces joies, les hommes de notre génération doivent à notre cher et grand Bergson de les avoir connues. Par lui, nous communions sans peine à l'émotion des foules qui se pressaient au XII^e^ siècle autour de la pauvre chaire de Maître Abélard, ou qui s'entassaient au XIII^e^ dans les locaux

trop étroits du couvent de la rue Saint-Jacques. Écoutons en effet ce que Rodolphe de Nimègue nous rapporte dans sa chronique :

« Après ces activités scolaires, la renommée de sa science et de son enseignement s'étant répandue au loin, Albert est envoyé à Paris dans l'espoir de nouveaux progrès. Là, il enseigna les sentences magistrales d'une manière si remarquable, que tous admiraient sa profondeur et l'acuité pénétrante de ses vues. Aussi, après avoir passé sa Licence, fut-il solennellement couronné Maître et glorieusement installé dans la chaire du théologien. A partir de ce moment, l'éclat de sa science fut tel et l'autorité de son enseignement si établie, qu'il sembla désormais avoir à lui seul, comme son auditoire, tous ceux qui poursuivent la sagesse. On raconte en effet qu'il y eut parfois à ses cours une telle affluence d'auditeurs, qu'aucune école ni maison ne pouvait en contenir le nombre. Sa supériorité dans toutes les sciences était déjà si bien reconnue, qu'on pouvait dès lors lui appliquer ce qui se dit couramment de lui aujourd'hui : « Tu brillais pour tous, pour tous tu fus une éclatante lumière. C'est pour le monde entier que tu as brillé, car tu sus tout ce qu'il est possible de savoir. »

Cunctis luxisti, scriptis lux clara fuisti.
Mundo luxisti, quia totum scibile scisti.

Notre chroniqueur exagère, direz-vous ? Peut-être, mais pas autant qu'on pourrait l'imaginer. Jetons un coup d'œil sur la liste de ses œuvres : à quel sujet n'a-t-il pas touché? Exégète, puisqu'il a commenté la Bible ; théologien, puisqu'il compose deux Sommes de la doctrine chrétienne ; philosophe, puisqu'il récrit à l'usage des hommes de son temps tous les ouvrages d'Aristote, en les enrichissant de tout ce que la pensée humaine avait appris depuis la mort du Philosophe ; savant aussi, puisqu'il a refait

pour ses élèves la Géométrie d'Euclide, enseigné l'Optique d'Alhacen et commenté l'Almageste de Ptolémée. D'une puissance d'assimilation incroyable, il apprend tout, digère tout, enseigne tout, et il le fait avec un esprit d'entreprise, j'allais dire avec un goût de l'aventure intellectuelle, qui n'ont d'égale que sa liberté d'esprit.

Tant de zèle pour la science ne pouvait manquer d'éveiller autour de lui certaines inquiétudes. Les ennemis des religieux s'inquiétaient du bénéfice que leur influence allait en retirer, mais certains religieux jugeaient au contraire une telle ardeur peu conforme à leur état et craignaient que la foi n'en souffrît quelque dommage ; ainsi, pour des motifs différents, les uns et les autres s'accordaient à souhaiter qu'Albert cessât de travailler. Un avocat s'offrit, qui se chargea de l'en informer au nom de tous : c'était le Diable. Messieurs, pendant que nous y sommes, pourquoi ne pas commémorer l'arrivée du Diable à l'Université de Paris ? S'il y est encore, c'est pour nous une grande consolation de savoir que nous ne l'y avons pas introduit.

A la vérité, cette date n'est pas absolument sûre, et l'événement est d'une telle importance que je dois honnêtement vous soumettre mes doutes. Je ne doute pas que saint Albert le Grand ait fermement cru au Diable, mais il ne croyait certainement pas que cet illustre personnage se dérangeât si facilement. Je ne doute pas non plus qu'Albert ait dit l'avoir vu ; il l'a certainement dit à son ami Thomas de Cantimpré, de qui Rodolphe de Nimègue emprunte le récit de cette entrevue, mais ce qui me semble résulter surtout de ce témoignage, c'est qu'Albert était aussi riche d'humour que Thomas de Cantimpré en était dépourvu. Jugez vous-mêmes :

« Albert, le serviteur de Dieu, s'était élevé à un tel degré de perfection, que l'antique ennemi du genre humain

s'efforça de le détourner d'un enseignement et d'études si salutaires. Un jour qu'Albert était assis dans sa cellule à Paris, tout occupé à poursuivre quelque vérité avec son ardeur habituelle, le serpent livide des anciens jours s'offrit à lui, se dissimulant sous le masque d'un moine Dominicain, et lui insinua d'un air sourcilleux je ne sais quels reproches sur son zèle indiscret et indu pour l'étude. Mais Albert, instruit immédiatement par l'esprit divin qui lui révéla cette intention frauduleuse, chassa aussitôt cette ombre vaine en se protégeant pour toute réponse du signe de la croix. » Comment le bon Thomas n'a-t-il pas senti la malice de ce Diable déguisé en Dominicain? Ce qu'Albert espérait, c'était qu'on lui demandât auquel des Dominicains de la rue Saint-Jacques le Diable ressemblait! Il est vrai qu'il ressemblait sans doute à plusieurs. En tout cas, nous savons par son traité *Sur la veille et le sommeil* ce qu'il pensait de ces conseillers, dont le zèle dépassait les lumières : « Il y a des gens qui ne savent rien, mais veulent combattre par tous les moyens l'enseignement de la Philosophie, surtout chez les Prêcheurs, où personne ne leur résiste, espèces de bêtes brutes qui blasphèment ce qu'ils ignorent. » On le voit, pour se débarrasser de ces diables encapuchonnés, Albert n'a même pas besoin d'un signe de croix ; un mot lui suffit : Imbéciles!

La victoire d'Albert sur ses adversaires fut si éclatante, que nous avons aujourd'hui peine à croire qu'il ait jamais eu à livrer bataille ; il s'est pourtant battu, et il s'est battu pour nous : sa victoire est celle de l'Université de Paris. Construisant avec une force paisible son œuvre immense, il rassemble dans un édifice unique les enseignements de Platon et ceux d'Aristote, d'Avicenne et d'Averroès, de Ptolémée et d'Euclide, complétant les uns par les autres, les uns et les autres, et laissant tomber de sa plume cette masse de traités dont certains sont encore inédits, qui

faisaient dire à son élève Ulrich de Strasbourg : « C'était un homme si divin, qu'on peut à juste titre le nommer la stupeur et la merveille de son temps. »

Si vous ouvrez ses écrits, vous les trouverez bien différents de nos traités scientifiques modernes. Il se donne pour le continuateur d'Aristote, et certains en prennent ombrage ; mais il n'y a pas aujourd'hui un seul traité de botanique qui ne continue l'œuvre d'Aristote et celle d'Albert à la fois. Albert fait comme nous tous : il apprend avant d'inventer. Ne croyons d'ailleurs pas qu'il ait accepté les yeux fermés la science de ses prédécesseurs, il n'accepte l'héritage du maître grec que sous bénéfice d'inventaire. Rien en lui de la servilité littérale des Averroïstes de son temps : « S'il y a des gens qui croient qu'Aristote est un dieu, ils ont raison de croire aussi qu'il ne s'est jamais trompé ; mais quand on est convaincu qu'Aristote était un homme, on ne peut douter qu'il ait pu se tromper comme nous. » Parole que tous nos écoliers sauraient par cœur, si elle avait été écrite par Rabelais ou par Montaigne, par Bacon ou par Descartes, et qui exprimerait à merveille la révolte de la Renaissance contre le moyen âge ; mais c'est le moyen âge qui l'a prononcée ; elle ne compte donc pas.

Pourtant, Albert a fait plus que de la dire, il l'a mise en pratique. Je ne veux pas vous faire croire que lui aussi doive être considéré comme infaillible. Il ne l'est pas ; il ne prétendait pas l'être et nous trouverions dans ses œuvres de quoi nous amuser. Toujours occupé à contrôler les dires de Pline, de Théophraste ou d'Aristote, ce premier de nos professeurs de sciences n'a pas toujours été heureux dans ses observations. Pas de microscopes ; pas même de loupes, aucun des instruments d'observation dont dispose le savant moderne, mais, en revanche, une masse de croyances populaires venues du fond des âges, répétées

avec sérieux par les Anciens, enrichies par l'imagination d'une foule ignorante et crédule, et dont il importait avant tout de débarrasser le terrain. Albert a bien vu qu'il fallait commencer par là. Nous sourions aujourd'hui en constatant le sérieux avec lequel il réfute des erreurs qui semblent enfantines. Pourquoi perdre son temps à discuter des absurdités évidentes? Mais c'est précisément parce qu'il les a discutées qu'elles nous apparaissent comme manifestement absurdes. Elles ne l'étaient pas de son temps, il y avait vingt siècles qu'elles duraient sans avoir jamais été jugées telles, et c'est pourquoi nous voyons Albert s'employer avec un sérieux imperturbable et appliqué à porter la hache dans cette forêt de préjugés. Il ne méprise rien à priori, mais il essaye de se rendre compte par lui-même chaque fois que la chose est possible. Minéralogiste, il se rend dans les mines des environs de Cologne et de Paris pour observer sur place les minéraux dont il parle. Botaniste, il décrit et classe avec tant de soin les plantes de ces régions, qu'au dire de Jessen, on doit le considérer comme le plus grand qui ait vécu du IV^e^ siècle avant Jésus-Christ jusqu'au XVI^e^ siècle de notre ère, y compris Aristote, Théophraste et Cesalpini. « Bien plus », ajoute Jessen, « depuis qu'Aristote avait créé la botanique scientifique jusqu'à l'époque d'Albert, cette science n'avait cessé de tomber toujours plus bas à mesure que le temps passait. Avec lui, elle ressuscita, comme le Phénix de ses cendres. Ceci, je pense, est une gloire suffisante, et cette couronne ne lui sera point enlevée. »

Posons cette couronne sur son front, Messieurs, mais soyons prudents dans le choix de nos termes et méfions-nous de ce vieux grondeur. Pendant que je transcrivais cette louange, l'idée m'est venue de chercher ce qu'Albert pensait du Phénix. Excellente épreuve, car vous n'ignorez pas que cet oiseau mythique était au moyen âge un

oiseau sacré, où tous voyaient un symbole de la résurrection. Comment toucher sans scandale à cette imagination pieuse? Ne craignez rien, mais imaginez le sourire de Maître Albert rédigeant cet article de son traité de Zoologie : « Phénix, oiseau des parties orientales de l'Arabie, à ce qu'écrivent ceux qui s'intéressent à la théologie mystique plus qu'à l'histoire naturelle. » Ces coups fourrés, et il y est passé maître, me rappellent invinciblement la malice de Fontenelle ; mais l'illusion devient complète à le fin de l'article, lorsque après rapporté les légendes religieuses attachées au Phénix, il conclut pour tout commentaire : « Et, comme dit Platon, ne critiquons pas trop sévèrement ce que l'on dit être écrit dans les livres des sanctuaires. » A bon entendeur, salut.

S'il n'avait mis à mort que le Phénix ! Mais son livre est un véritable massacre de toute la faune symbolique des Bestiaires et Volucraires du moyen âge et de l'Antiquité. « *Griffons*, oiseaux dont l'existence est plutôt rapportée dans des histoires, que constatée par les philosophes ou prouvée par des raisons. » « *Harpie*, oiseau rapace, au dire d'un homme sans grande autorité et dont je n'ai pu vérifier le témoignage... Ce qu'il en raconte semble fabuleux et n'a jamais été observé... » « *Caristées*, oiseaux dont Solin et Jorach racontent qu'ils peuvent voler dans les flammes impunément, sans se brûler ni le corps ni les plumes, mais ces deux philosophes mentent souvent et je crois que c'est un de leurs mensonges. »

On pourrait allonger indéfiniment la liste de ces exécutions, dont l'importance fut considérable, puisqu'elles marquent le temps où l'univers mystique et symbolique du haut moyen âge commence à s'effacer devant l'univers positif de la science d'observation. Car Albert ne se contente pas d'éliminer les animaux fabuleux, il débarrasse aussi les animaux réels de ce que leur description comporte

d'éléments fabuleux : « *Salamandre*... Certains disent qu'elle a une sorte de laine incombustible, parce que le feu ne pénètre pas dans ses pores. » Problème difficile à résoudre pour lui, car enfin n'oublions pas qu'il n'a jamais vu de salamandre. Cet animal n'a jamais couru les rues ni de Paris ni de Cologne. Mais Albert s'est toujours méfié des animaux incombustibles ; s'il ne peut voir l'animal, il se fera apporter de cette fameuse laine, et le voilà aussitôt au travail : « J'ai fait l'expérience que ce qu'on nous apporte ici comme laine de Salamandre n'est pas de la laine animale. Certains disent qu'en tout cas, c'est une sorte de laine végétale, mais cela ne s'accorde pas non plus avec mon expérience. Ce que mon expérience prouve, c'est que cette laine est métallique. Dans les endroits, en effet, où l'on fabrique le fer en grandes quantités, il arrive que le fer se fend et qu'il s'en échappe une vapeur en ignition. Si on la recueille dans de l'étoffe, ou à la main, ou si elle s'accroche d'elle-même au toit de la fabrique, on trouve comme une sorte de laine brune ou quelquefois blanchâtre, et cette laine ne brûle pas dans le feu ; c'est ce que les colporteurs font passer comme laine de Salamandre. » Le voilà tranquille ; il sait que l'histoire est fausse, et que cette laine n'est pas un produit organique, et ce qu'elle est.

Vous avez certainement noté le retour constant de ces formules sous la plume d'Albert : J'ai constaté, j'ai fait l'expérience, je n'ai pas observé ; elles y reviennent comme l'expression spontanée de son attitude en face de la nature. Il n'a de cesse qu'il n'ait constaté par lui-même ce qu'on lui rapporte. Lit-il quelque relation suspecte sur le mode de fécondation des poissons, il le rapporte objectivement, mais ajoute aussitôt : « En ce qui me concerne, je pense que rien de tout cela n'est vrai. J'ai observé les poissons avec soin, je me suis renseigné là-dessus auprès

de vieux pêcheurs de mer ou de rivière, et j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles » que les choses se passent tout autrement. S'il observe les poissons dans l'eau, cet homme infatigable se fait alpiniste pour aller observer les rapaces dans leurs montagnes. Même pour un marcheur aussi endurci — les fidèles de son diocèse ne l'appelleront plus tard que l'*évêque botté* — de telles expéditions n'étaient pas alors une petite affaire, d'autant plus qu'observer de près des aigles n'est jamais une entreprise sans danger. Albert nous apprend lui-même qu'il était bon de se faire accompagner d'archers, chargés de protéger l'observateur contre les attaques de ces oiseaux. Pourtant, il y va, et même il y retourne : « Le grand aigle, de nos pays, que l'on nomme Herodius, a rarement dans nos pays plus d'un seul petit, bien que sa femelle ponde deux œufs. C'est un fait que j'ai vérifié en allant voir le nid de la même aigle pendant six ans de suite. Les observations de ce genre sont difficiles, à cause de la hauteur des montagnes où ces oiseaux font leur nid ; nous n'avons d'ailleurs pu l'observer que d'en dessus, en descendant quelqu'un du rocher au bout d'une corde de grande longueur. C'est la manière dont s'y prennent chez nous ceux qui dénichent les faucons et les aigles. »

Ce sont là des observations que nous pourrions appeler *macroscopique*, et je sais bien que toutes les siennes l'étaient, puisqu'il n'avait pas de microscope. Mais il faut qu'il ait eu de bons yeux pour se livrer à des observations comme la suivante : « Moi, *ego*, j'ai expérimenté l'anatomie des différentes espèces d'abeilles. J'ai trouvé dans la partie postérieure de leur corps, après le corselet, un follicule brillant et transparent ; quand on l'éprouve au contact de la langue, il a la saveur d'un miel très léger. On ne trouve rien d'autre dans leur corps qu'un intestin très grêle et peu involué, avec des filets nerveux auxquels est

attaché l'aiguillon. Le tout est entouré d'une humeur visqueuse. Les pattes sont toutes reliées à la partie antérieure du corps, avant le corselet qui le divise. » Et que dirions-nous, s'il fallait rendre justice, après l'observateur des faits, au philosophe de génie qui les commente avec une pénétration parfois incroyable pour son époque? Au bas de l'échelle animale, il place « ces êtres marins dont il est difficile de dire si ce sont des animaux ou des plantes », car ils ont des sortes de racines et ne peuvent vivre une fois déracinés, comme les plantes, mais ils ont une sensibilité rudimentaire qui les apparente aux animaux. Au sommet de cette échelle, il place les animaux supérieurs, distincts de l'homme par le manque d'intelligence, mais qu'il avait observés de trop près pour admettre qu'ils soient entièrement dépourvus de pensée : *non autem sine cogitatione omnino sunt cetera ab homine animalia* ; les enfants ressemblent aux animaux tant qu'ils ne se servent pas encore de leur intelligence, et les animaux adultes sont comparables à des enfants : *quod accidit in eis, postquam creverint, est sicut id quod accidit in pueris.* Ainsi le monde des vivants s'ordonne sous ses yeux selon une hiérarchie ordonnée, où la plante conduit à l'animal par les Zoophites, et l'animal à l'homme par l'intermédiaire de l'enfant (VII, 364 ; H. Stadler, t. I, p. 497).

Comment imaginer la figure que faisait alors ce moine extraordinaire à l'Université de Paris? Il était à lui seul une université tout entière. On pouvait obtenir une réponse distincte de chacun des personnages qu'il portait en lui et que l'on avait besoin de consulter. Quelle est la cause du déluge? Le théologien répond : la volonté de Dieu ; mais le géologue ajoute : cela ne m'empêche pas de chercher comment les choses se sont passées. Homme vraiment grand, parce que la diversité de ses dons s'est alliée chez lui à une parfaite coordination des diverses

disciplines qu'il avait maîtrisées ou constituées. Ce n'est pas trop de nous mettre ce soir à tous pour le commémorer. L'Institut Catholique, héritier légitime de l'antique Faculté de théologie, a droit au théologien ; nous donnerons à la Faculté des Lettres le philosophe ; la Faculté des sciences aura le minéralogiste, le botaniste et le biologiste ; et il y aura encore de bons restes pour les Facultés de Médecine et de Pharmacie, même pour nos écoles vétérinaires, car je tiens à leur disposition, de la part d'Albert, plus d'une recette, y compris la manière de guérir les faucons du rhume de cerveau.

Hélas ! comment le partager ? Quoi qu'il fût, il était toujours lui-même, qui voudrait en prendre une partie serait obligé de l'accepter en entier. De quel nom nommer l'œuvre qu'il inaugure, et que vont promouvoir ses émules ou ses élèves, un Roger Bacon ou un saint Thomas d'Aquin ? Si je le proposais moi-même, Monsieur le Ministre, vous penseriez qu'il m'est suggéré par votre présence. Je n'ose même pas vous le faire dire par De Blainville, bien qu'il le prononce à la fin de son cours d'*Histoire des sciences de l'Organisation* où il résume en dix points l'apport scientifique d'Albert. Mais vous accepterez peut-être de l'entendre d'Auguste Comte, qui semble l'avoir repris de De Blainville et adapté à son propre usage. Nulle indulgence chez Comte pour la philosophie médiévale, où il ne voit que « la vaine reproduction d'une métaphysique épuisée et même jugée », mais tous ses éloges vont à l'œuvre scientifique du moyen âge, dont il cite ces trois noms : « Albert le Grand, Roger Bacon, et leur lien synthétique, l'incomparable saint Thomas d'Aquin, aussi grand d'esprit que de cœur ». Leur œuvre est « un premier pas vers la formation de la hiérarchie encyclopédique, restée impossible tant qu'il n'existait aucun intermédiaire entre l'étude du monde et celle de la vie ».

Faut-il vraiment en croire Auguste Comte et De Blainville? Admettrons-nous que l'œuvre inaugurée par Albert le Grand à l'Université de Paris soit l'ébauche de celle qui sera la grande pensée du XVIII[e] siècle et que l'on ne cessera jamais de recommencer?

Que cela est moderne! Et quel anachronisme! direz-vous. N'est-ce pas une gageure de faire d'Albert le Grand le contemporain de d'Alembert et de Diderot? Leur contemporain? Non, mais leur ancêtre. Pour le leur faire dire, point n'est besoin de forcer le témoignage du savant et du philosophe que je viens de citer; tout au contraire, je modère leur témoignage. Car De Blainville ne dit pas seulement que l'œuvre d'Albert est l'annonce ou le premier essai de l'Encyclopédie, il dit qu'elle en est l'apogée. Je crois savoir ce qu'il entend par là; faute de pouvoir vous en donner les raisons, je ne puis vous demander de le suivre. Il est par contre difficile de lui refuser, et à Comte avec lui, que dresser un tableau d'ensemble des connaissances humaines : Géométrie, Astronomie, Physique, Chimie, Minéralogie, Botanique, Biologie, Psychologie, Philosophie, Théologie, c'était vraiment construire la première Encyclopédie complète que l'Occident ait connue.

Pour qui considère son œuvre sous cet aspect, le verdict d'Auguste Comte apparaît comme rigoureusement juste. L'œuvre d'Albert le Grand, c'est le monde et l'homme vus du XIII[e] siècle, une humanité et un monde où l'on distingue, sous les apparences qui changent, les assises stables d'une réalité qui ne varie pas. Souhaitons, Messieurs, que les historiens qui dans sept siècles se pencheront sur la nôtre, la jugent avec cette sympathie que l'homme porte naturellement à tout ce qui vient de l'homme et que nous reportons ce soir sur celle de ceux qui nous ont précédés. Qu'ils ne disent pas que notre œuvre fut caduque, car la leur le sera à son tour.

Qu'ils disent bien plutôt : ces hommes ont fait tout ce qu'il leur était possible de faire, pour savoir tout ce qu'il était possible de savoir et vivre du mieux qu'il leur était possible de vivre dans le temps où ils ont pensé et le milieu social où ils ont vécu. Ils ont aimé la vérité, comme nous l'aimons : ils n'ont vécu que pour elle comme nous ne vivons que pour elle. Leur œuvre est dépassée? Qu'importe ! Périsse l'œuvre, pourvu que d'autres la reprennent et que l'exemple reste. Leur effort a permis le nôtre : ce furent de bons ouvriers.

Cet hommage, Messieurs, l'Université de Paris du XX^e^ siècle peut le rendre sans hésiter à son aïeule du XIII^e^, mais le fait même qu'elle célèbre aujourd'hui en Albert le Grand l'un des plus illustres artisans de sa gloire me semble à lui seul plein d'enseignements. Nul lieu, disions-nous, plus propice à une commémoration de ce genre que celui où nous sommes ce soir rassemblés. Jusqu'ici en effet, du moins je l'espère, tout est clair : qui nous célébrons, pourquoi nous le célébrons. Il n'en est pas moins vrai que nous touchons à la partie obscure du problème, d'autant plus obscure qu'à première vue tout devrait nous la rendre claire. Le mystère auquel nous nous heurtons ce soir, dans cette Université de Paris, c'est son mystère, celui de l'Université de Paris.

Paris, dira Maître Rabelais, près de Pontoise. C'est donc incontestablement en France. Et c'est bien en France qu'avaient l'impression de venir ceux qui se rendaient à l'Université où professait Albert le Grand. En France, c'est-à-dire, pour eux, à l'étranger. Allons plus loin. Dans cet organisme si particulier que fut l'Europe médiévale, l'Université fut toujours considérée comme l'apport proprement français, la contribution personnelle de la France à la vie commune de l'Europe, la fonction dans laquelle nul ne pouvait la suppléer. Rome a le Pape ; l'Allemagne

a l'Empereur, mais Paris a l'Université. Sans doute, il y en a d'autres, mais celle-là est l'Université par excellence, à tel point que nous avons vu Albert le Grand, déjà couvert de gloire, venir y prendre ses grades comme s'il n'était encore qu'un écolier.

Et où donc irait-on, sinon à Paris? Depuis le temps d'Abélard, c'est là que tout le monde vient apprendre la logique; les traductions des livres anciens, qui alors comme au temps de la Renaissance jouèrent un rôle si important, qu'elles soient faites en Espagne, en Italie ou en Angleterre, y sont aussitôt réunies, lues, discutées, commentées. La curiosité et la hardiesse de pensée des maîtres de la Faculté des Arts a fait de leur école le lieu de rendez-vous de toutes les opinions, de toutes les connaissances, mais aussi de tout ce qu'il y a de vivant et d'intelligent en Europe. C'est qu'on respire à Paris un air qu'on ne respire pas ailleurs. Nous pouvons nous représenter ce qui passait alors pour la science et la philosophie par ce qui se passe aujourd'hui encore dans l'ordre de l'art. De quel peintre, de quel sculpteur, de quel musicien étrangers ne pouvez-vous y voir ou entendre les œuvres? Combien de ces artistes même y viennent, pour y séjourner, y composer certaines de leurs œuvres, s'y installent parfois pendant une vie presque entière; artistes, romanciers ou poètes, qui semblent ne pouvoir donner leur plein rendement sans vivre à Paris, ou du moins sans reprendre périodiquement contact avec ce lieu d'élection? Remarquez qu'ils n'y sont pas seulement pour s'y faire voir, lire ou entendre, mais aussi, et plus encore, pour y voir lire ou entendre les autres, s'y offrir à ces mille influences diffuses dont se nourrissent les personnalités vraiment fortes, s'y heurter, s'il le faut, à des oppositions qui les révèlent à eux-mêmes et leur donnent conscience de leur mission véritable. Paris était tout cela pour les

philosophes et les savants du XIII[e] siècle ; ils y venaient, parce qu'il les faisait.

Oui, mais c'était eux aussi qui le faisaient. Échange vivant d'influences, symbiose spirituelle qu'il est plus aisé de constater que de définir, mais que nous voyons se continuer sous nos yeux. Concevez-vous l'histoire, non pas seulement de la musique, mais plus particulièrement de la musique française sans César Franck ? Pourtant cet homme à qui nous devons Vincent d'Indy, et toute l'école qui s'en inspire, c'était un Belge. Qui fera le compte de ce qu'il nous doit et de ce que nous lui devons ? Personne, mais c'est le type du compte qui ne nous intéresse pas. Ces hôtes illustres et aimés, nous sourions avec un étonnement amusé lorsqu'on nous demande s'ils sont Français ou étrangers ; ce n'est pas sur le plan de la nationalité que nous les rencontrons ou qu'ils viennent à notre rencontre. Qu'ils restent les gloires les plus pures de leurs pays, et les plus purement nationales, ils ne cessent pas d'être notre honneur et notre parure, et nous ne cessons pas de les aimer.

C'est un peu de la même manière, me semble-t-il, qu'il convient de se représenter l'Université de Paris au XII[e] siècle : elle était le lieu de rendez-vous de la pensée européenne. La seule différence, et la leçon n'en est pour nous que plus instructive, c'est que, pour être grande, elle n'avait même pas besoin de Français.

Car enfin, pour peu que l'on nous en pressât, nous citerions aujourd'hui à nos hôtes Cézanne et Rodin, Desvallières et Maurice Denis, Debussy et Dukas, Claudel et Valéry, tant d'autres encore qu'il serait facile de nommer non seulement dans les arts ou les lettres, mais dans la science et la philosophie. Mais considérez les trois noms glorieux cités par Auguste Comte et qui firent tant pour la grandeur de notre Université : Albert le Grand, c'est

Albert de Cologne ; il est allemand. Roger Bacon c'est un anglais. Et quant à celui que Comte nomme leur lien synthétique, l'incomparable saint Thomas d'Aquin, c'est un italien. Mais continuons ; voyons les autres, ceux qui travaillent autour d'eux à la même œuvre. Alexandre de Hales et Occam viennent d'Angleterre, Duns Scot est Écossais, Siger de Brabant vient de Belgique ; saint Bonaventure est Italien. En face de ces grands noms, pas un seul nom français à citer. Sans doute, on pourrait se rabattre sur les étoiles de deuxième ou de troisième grandeur, et notre pays ferait alors figure honorable : Guillaume d'Auvergne Jean de la Rochelle, Gérard d'Abbeville, Olivi, ne sont pas des noms à dédaigner ; mais tout le monde connaît les premiers, il n'y a rien de scandaleux pour un homme cultivé à ne jamais avoir entendu les seconds. D'ailleurs, si nous les faisons entrer en compte, cette modeste équipe française sera submergée par une avalanche de noms étrangers plus célèbres : Guillaume de Moerbeke, Henri de Gand, Godefroy de Fontaines, Gilles de Lessines, Guillaume de Tournai, Gautier de Bruges, parlent pour la Belgique ; Étienne Langton, Jean Peckham, Richard de Middleton, Guillaume de Ware, témoignent en faveur de l'Angleterre ; Thierry de Freiberg et maître Eckhart sont Allemands ; Jean de Parme, Matthieu d'Aquasparta, Gilles de Rome, Jacques de Viterbe, sont italiens. Le mystère de l'Université de Paris au XIII^e^ siècle, c'est qu'elle n'a jamais été plus grande, que lorsque pas un seul de ses professeurs les plus illustres n'était français.

La leçon en vaut la peine, et si d'aventure elle vous heurtait, ce serait une preuve de plus de l'utilité qu'il y avait à la tirer. Ce que nous pouvons en conclure, la parole hautement qualifiée de M. le professeur von Hildebrand nous le dira dans quelques instants. Permettez-moi de

vous demander seulement, en terminant, si nous n'avons pas sur ce point quelque chose à apprendre de nos prédécesseurs. Aujourd'hui, comme alors, les étudiants du monde entier se pressent dans nos murs ; sur un total d'environ trente mille étudiants, plus de sept mille nous viennent de l'étranger ; grâce à la Fondation pour la Cité universitaire, les nations médiévales se sont reconstituées, plus nombreuses, plus florissantes, mieux organisées qu'elles ne le furent jamais. Sur ce point, la leçon du moyen âge n'a pas été oubliée ; nous pourrions plutôt lui rendre des points.

Mais où sont nos Albert le Grand, nos Roger Bacon, nos saint Thomas d'Aquin ? Je sais, nous essaimons généreusement à l'étranger et nous essayons de rendre le moins mal possible l'hospitalité qu'on nous y offre. Mais Husserl, Max Scheler, Heidegger, ont-ils passé chez nous les huit ans qu'Albert le Grand y passa jadis ? Quel illustre historien, quel fameux écrivain d'outre-mer ou d'outremonts a passé à Paris et parmi nous, vivant comme l'un des nôtres, participant à nos délibérations et à nos travaux, le temps de devenir plus semblable à nous et de nous rendre plus semblables à lui ? Qui chargeons-nous de faire pour nous le bilan périodique de ce qui s'est dit ou écrit en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Amérique ? Sans doute, les difficultés sont autres qu'elles ne l'étaient au moyen âge, mais nous pouvons surmonter les nôtres comme ils ont surmonté les leurs. La différence des langues ? On apprend les langues en s'en servant. La Chrétienté n'est plus derrière nous pour nous unir ? Mais il est encore temps d'en recueillir les restes, à condition que ceux qui se réclament du nom chrétien ne décrètent pas le moratoire de la charité chaque fois qu'il est temps pour elle d'agir et de se montrer. Il n'y faut qu'un peu d'intelligence et beaucoup de cœur. Croyez-vous donc que les

choses aient été si simples pour nos devanciers, et qu'ils n'aient pas eu à lutter contre bien des obstacles?

Albert le Grand connaissait de ces hommes à qui le sacrifice de la vie intellectuelle coûte si peu, parce qu'ils n'en ont aucune à sacrifier. « Ce sont de telles gens qui ont tué Socrate, chassé Platon d'Athènes et fait dire à Aristote contre lequel ils tramaient des complots : Il n'a jamais manqué de bûchers à Athènes, ne permettons pas aux Athéniens de pécher deux fois contre la philosophie. Que cela soit entendu par ceux qui ne jouent d'autre rôle dans la société des savants que celui de la vésicule biliaire dans le corps. Comme elle répand dans tout l'organisme l'amertume de son fiel, ces gens fielleux répandent leur amertume dans les Universités ; gagnant tous les autres à leur malice, ils interdisent la douceur d'une société faite pour la recherche de la vérité. »

Cette conclusion du traité d'Albert sur la Politique, nous n'avons eu que trop d'occasïons de la faire nôtre, et nous en aurons encore si nous oublions que la science et la philosophie n'ont pas de patrie, mais qu'elles en sont une. Les chrétiens qui désespèrent de la charité sombreront dans la barbarie, mais je vois poindre aujourd'hui chez les Intellectuels même comme un désespoir de la vérité et de son pouvoir d'unir ; j'entends parler, comme s'il y avait des temps et des circonstances où il convient de la renier ou de la taire. D'elle aussi, comme de la charité, on est souvent prêt à décréter le moratoire, comme s'il y avait des moments où il fût convenable d'éteindre la flamme de l'amour ou la lumière de la vérité. Que la protestation solennelle de Maître Albert contre les destructeurs de cette république des esprits soit ce soir la nôtre. Redisons avec lui en tout temps, en toute circonstance, même quand le reste menace de s'effondrer, et pendant même que tout le reste s'effondrerait : *est, est*; *non,*

non. Ce qui est oui est oui, ce qui est non est non. Qui, si nous le voulons, pourra nous empêcher de nous unir dans l'amour commun de la même vérité et de la même beauté ; et non seulement de l'aimer ensemble et de nous réunir pour l'aimer, lien qui serait déjà si puissant, mais de nous réunir pour la créer, et de la créer ensemble? Car ce lien, nous le voyons ce soir, Messieurs, ne serait pas seulement puissant, il survivrait aux siècles, il serait proprement indestructible. Ne perdons pas notre temps à spéculer sur les résultats de l'entreprise. L'œuvre d'Albert le Grand à l'Université de Paris est sous nos yeux : l'expérience est faite. Tout à gagner, rien à perdre. Rien, et moins que toute autre chose ce que nous pouvons avoir de personnalité ou d'originalité propre. Si l'exemple du XIII^e^ siècle ne vous suffit pas, souvenez-vous du XVIII^e^. Les deux siècles dont on a pu dire qu'ils étaient des siècles français, sont ceux où la France s'est le plus largement ouverte aux influences du dehors. Plus elle reçoit, plus elle donne. Ne pas oser s'offrir à cette fécondante épreuve, pour un individu ou pour un peuple, ce serait avouer qu'il ne se sent plus la force d'exister.

Ét. Gilson.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le mensonge et ses antinomies

Le dernier *Bulletin de la Société française de Philosophie* publie le compte rendu de la séance du 12 mars 1932. M. E. Claparède, de passage à Paris, avait accepté de soutenir la thèse : il traita du mensonge et de ses antinomies.

Problème des plus actuels, de ceux qui intéressent, au plus profond, le salut de notre civilisation. M. Claparède évoque l'affaire Dreyfus, qui est déjà presque ignorée des générations nouvelles, mais aussi la situation où nous nous débattons, et ses auditeurs de constater, d'accord avec lui, la puissance croissante du mensonge. Les intellectuels n'ont-ils pas, par leur raison d'être même qui est de rechercher et de servir la vérité, mission également de la défendre? Et s'ils veulent remplir cette mission, comment le pourront-ils? C'est cet aspect de la discussion, parmi tant d'autres, qu'il nous importe davantage de retenir.

Mais il nous faut, auparavant, bien pénétrer toute la délicatesse du problème posé par le mensonge. Car deux exigences paraissent se heurter : les droits de la pensée, et ceux de la vie, que la morale doit défendre. C'est une faute de mentir, mais nul n'a le droit de léser son prochain, et qui de nous ne s'est trouvé dans cette situation où l'aveu de la vérité semble devoir inévitablement blesser la charité ou même la justice : justice envers le prochain et justice envers la cité? Faudrait-il donc admettre les mensonges officieux, patriotiques et même religieux? Telle n'est point, on le sait, la doctrine catholique.

Mais si nous voulons voir clair dans cette question délicate, et comprendre le rôle des intellectuels dans la défense de la vérité, il est nécessaire d'esquisser une théologie du mensonge et de poser quelques distinctions.

Distinguons d'abord la vérité qui parfait notre connais-

sance et qui est d'ordre intellectuel, et la vérité que l'on oppose au mensonge, laquelle est d'ordre moral et qu'il est plus juste d'appeler véracité. Elle est la vérité de nos discours et mentir n'est pas autre chose que de dire à quelqu'un le contraire de ce que l'on pense.

Le mensonge ne respecte pas la vérité des mots et la nature du langage : il est toujours un péché, même s'il ne trompe personne, parce qu'il est, en lui-même, un désordre. Au premier désordre, suit le plus souvent une injustice envers mon prochain. Par le mensonge, je le prive d'un bien auquel il a droit : la vérité. En conséquence, on peut dire que la véracité et le mensonge concernent la vie sociale.

Trois principes nous permettent donc de voir clair en cette étude : La véracité est au service de la vérité, — le langage est signe de la pensée, — chaque homme a droit en justice à la vérité.

C'est sur ce dernier point que se présente l'opposition : La vérité est-elle le premier droit de mon prochain? Est-elle le bien suprême? Ou ne peut-il se trouver un bien supérieur devant lequel la vérité doive s'incliner? Tel est bien le problème — et les penseurs de la Société de Philosophie l'ont dit.

La vérité doit-elle être regardée comme une fin dernière? Henri Poincaré, à la première page de sa *Valeur de la Science*, dit que « la recherche de la vérité doit être le but de notre activité; c'est là la seule fin qui soit digne d'elle ». Mais d'autres penseurs, des théologiens, etc..., semblent admettre parfois qu'il y a d'autres fins plus hautes, la religion, par exemple, ou la patrie, et qu'on pourrait mentir dans l'intérêt de telle ou telle religion, ou bien mentir dans l'intérêt de la patrie.

La vérité est-elle une fin ultime? Question difficile et peut-être oiseuse. Je préfère dire qu'elle est une condition, condition nécessaire pour atteindre d'autres fins...

Nous serons plus catégoriques que M. Claparède. Ce n'est pas assez dire que d'appeler la vérité condition, même nécessaire. La Vérité est fin. La seule fin de l'homme. Et notre Christianisme ne nous permet pas de penser autrement. Soit que par Vérité nous entendions la Vérité vivante, qui est notre Dieu, et notre seule fin. Soit que par Vérité nous entendions cet achèvement qui met notre intelligence en rapport avec Lui, et qui est notre béatitude.

Mais toute autre vérité est un bien en soi-même, car elle

dérive de la Vérité première, et la saisie de chacune d'elles nous met en rapport avec sa source. L'homme, en raison de son intelligence, est fait pour connaître la réalité et s'y harmoniser : qu'il en fausse un rouage, c'est l'ordre tout entier qui est désaxé, et la vérité de toutes choses en est atteinte. M. Claparède l'a justement noté :

Si l'on admet le mensonge dans certains cas, où sera la limite? La porte du mensonge doit être ouverte ou fermée. Si vous l'entr'ouvrez, c'est la lutte. Dès que le mensonge commence à courir, il n'y a plus aucun moyen de l'arrêter et l'on ne s'en défend qu'en surenchérissant.

Ne laissons porter aucune atteinte à la vérité, notre bien suprême. La justice, loin de réclamer le mensonge, ne saurait jamais le souffrir, si elle doit respecter la hiérarchie des biens et des droits. Et toute philosophie qui, tout en concédant que les idées de l'homme sont à sa mesure, croit également à leur réalisme, ne peut admettre un conflit entre la connaissance de ce qui est et l'accord avec ce qui est, entre la vérité et le bien.

En fait, bien souvent, il nous semble qu'il en est tout différemment. Mais lorsque la vérité paraît s'opposer au bien, n'est-ce pas qu'au lieu de le considérer dans sa totalité, nous ne portons notre attention que sur tel bien qui nous occupe davantage? Et puis, même en le voulant, pouvons-nous prévoir les variations des situations actuelles, ce que sera demain? Est-il sage de nous fier à notre pauvre prévoyance, et de créer un courant d'erreurs et de fausseté, c'est-à-dire qui ne corresponde pas à la nature des choses? n'est-il pas plus intelligent et juste de faire confiance à la droiture de l'ordre naturel, et de respecter le fonctionnement régulier du langage, comme on respecte tous les rouages d'une machine, dont on sait la bonne ordonnance, même si on ne la comprend pas?

Il est bien évident d'ailleurs que les principes mêmes que nous avons posés nous obligent à une grande prudence dans notre langage : si la véracité est au service de la vérité, il est d'un esprit sage de savoir préférer une connaissance certaine à une hypothèse probable et à plus forte raison douteuse, de ne présenter, dans ses discours, chaque affirmation que dans la mesure où elle est fondée. — Si les mots sont des signes par lesquels nous pouvons communi-

quer notre pensée, il ne faut pas oublier que le signe est à la fois fonction de celui qui l'emploie, et de celui auquel il s'adresse, que celui qui parle doit tenir compte de la totalité de sa pensée, et qu'il ne faudrait pas, en suggérant une hypothèse à un esprit incapable d'en comprendre les subtilités, lui faire perdre le bénéfice d'une vérité certaine, nécessaire à sa vie. — Si chaque homme a droit en justice à la vérité, il n'a pas droit à *toute* vérité, et il sera bien permis de la refuser nettement, ou par une formule dont le sens apparent peut sembler une réponse, mais dont la signification convenue est une fin de non-recevoir. Ce « non ! » énergique à l'ennemi qui questionne, même en précisant ses questions, veut dire « Je ne répondrai pas ! » Tout le monde l'entend ainsi, et s'il en était autrement, nul n'aurait plus le droit de répondre de la sorte.

L'on objectera qu'il est bien difficile d'être toujours véridique, que cette vertu demande une véritable valeur humaine : les qualités morales n'y suffiront pas, il y faut encore intelligence et même habileté. Assurément. Toute vertu a les mêmes exigences. Mais sans nul doute la véracité les pousse au plus haut point. Et telle est la raison qui lui donne si grande valeur humaine : elle est, sans contredit, comme le fruit et la manifestation des grandes âmes.

Tels sont les principes. S'ils sont clairs, il faut bien reconnaître que les difficultés soulevées par la pratique sont infinies. Nous ne saurions en ce bref compte-rendu les signaler toutes. Insistons sur la mission qui revient aux intellectuels à notre époque de mensonge.

Les Principes que nous avons exposés valent pour la société. A notre prudence de discriminer également la certitude de nos connaissances, le langage à employer pour les répandre, et les vérités que l'on a le droit d'exiger de nous. Nous ne sommes pas obligés de tout dire, mais nous n'avons jamais le droit de mentir.

Or nul à notre époque ne se soucie plus de ce service de la vérité. Le discours n'est plus qu'un moyen pour obtenir ce que l'on désire. Que ce soit sur le terrain économique, dans les questions sociales, ou dans les luttes internationales, chacun considère le langage comme une force dont il faut savoir user. Nul ne pense à dire la vérité, et personne n'attend plus d'un orateur qu'il nous dise ce qu'il pense, et ne se serve pas

de sa parole comme d'un moyen pour nous capter. Et l'on ne saurait contester le sombre tableau peint par M. Roussel au cours de la discussion :

Songez, en effet, que les puissances du mensonge disposent de journaux à grand tirage : parfois le même homme en contrôle plus de vingt; certains gouvernements contrôlent tous ceux de leurs pays et même quelques-uns des pays étrangers. De plus, ces puissances du mensonge peuvent appuyer l'action de leurs journaux par des campagnes de filous, par des équipes d'orateurs embrigadés. Elles disposent de l'opinion publique; elles imposent à la foule les formules qu'elle répétera; elles lui suggèrent les convictions qu'elle mettra en pratique.

Devant cette misère les intellectuels ne peuvent rester sans réagir, pense avec raison M. Claparède :

Suffit-il de rechercher [la vérité] abstraitement dans nos bibliothèques, dans nos salles de cours pour nous-mêmes, enfermé chacun dans notre cabinet de travail ou dans notre laboratoire ou devons-nous encore, lorsqu'elle est bafouée, *lutter* pour cette vérité?

Le titre du livre, — lui-même un peu équivoque — de M. Benda, *La Trahison des Clercs*, exprime très bien ce que j'entends moi-même : la trahison des intellectuels et cela dans tous les pays. Ils trahissent, non pas lorsqu'ils sortent de leur tour d'ivoire, mais au contraire, lorsque dans les moments où ils devraient en sortir, ils n'en sortent pas!

... Je trouve cela révoltant, et plus encore que révoltant, ridicule. Ce fossé entre la vie pratique et la vie théorique, cette culture de la vie de l'esprit qui aboutit pratiquement au néant, a quelque chose de profondément grotesque.

Quels secours pourront donc apporter les intellectuels? D'abord celui de leur pensée. C'est déjà combattre le mensonge que de se soumettre très humblement à la vérité entrevue, — et de travailler à sa possession avec la plus grande précision.

Mais ensuite, par ce travail même et par leur attitude, ils rendront au monde la notion de la vérité.....

Pour mentir, il faut croire quelque chose, n'est-ce pas? Mais les gens qui faussent l'opinion publique dans tous les pays ne croient rien : ils n'ont donc pas besoin de mentir... le plus grand danger, c'est le manque essentiel de l'idée de vérité. L'idée même de la vérité est perdue... Si ce qui a détruit la véracité est ce manque absolu de la vérité, il y a là quelque chose de diabolique, tandis

que le mensonge est humain... Le manque absolu de l'idée même de vérité est un phénomène absolument inhumain.

Les intellectuels ne devraient pas refuser de se mêler à la bataille. Il le faut bien, s'ils veulent rendre au monde l'idée de la vérité. Mais peut-être ne regretterons-nous pas, pour ce travail, les moyens américains que M. Roussel a entrevus pendant la guerre. Comparant les pauvres disponibilités des serviteurs de la vérité à celles qui seraient nécessaires, il en fut navré, nous confie-t-il.

Supposons donc une ligue de bonnes volontés, déterminées à défendre la vérité : si elle ne dispose pas, disons le mot, d'un outillage technique, ses efforts seront vains. Peut-être pourra-t-elle convaincre quelques individus; mais elle sera paralysée par les puissances du mensonge.

Nous ne partagerons pas ce désespoir. Et surtout qu'il ne nous empêche pas d'agir. La vérité a ses auxiliaires dans l'ordre même des choses. Et pour nous mettre à l'œuvre les premières suggestions de M. Claparède semblent très sages :

M. Roussel a signalé les moyens extraordinaires dont dispose la presse. C'est justement pourquoi nous devrions tâcher de lui opposer une résistance proportionnée. M. Roussel nous dit que nous sommes mal outillés et manquons de moyens financiers, techniques, ou autres, pour créer une ligue contre le mensonge. Sans doute, et je n'avais pas songé à la création d'une organisation matérielle formidable... La question est de savoir si nous ne devrions pas de temps en temps, lorsque le besoin s'en fait sentir, adresser à une revue ou à un grand journal un article de protestation signé par l'un de nous, et c'est ici où l'organisation pourrait être utile... Si le journal ou la revue, comme c'est possible ou probable, ne public pas cet article rectificateur, nous pourrions alors faire appel à quelques collègues ou au Comité de notre Ligue. Une lettre signée de dix, vingt, trente intellectuels ferait de l'effet.

Nous le pensons aussi.

Et nous souhaitons que les intellectuels se mettent à l'œuvre. Mais pour défendre sans relâche la vérité, on l'a bien vu, il ne leur suffira pas d'être des intellectuels...

A. Maydieu, O. P.

Autour du Protestantisme

Il ne semble pas qu'il soit trop tard pour parler du livre que M. l'abbé Snell a publié, voici déjà deux ans, *Autour du Protestantisme* (1); son objet le recommande toujours à nos réflexions, et son auteur n'a-t-il pas attendu lui-même une vingtaine d'années avant de donner à l'impression les pages qu'il avait écrites en 1909 à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Calvin? D'ailleurs la première partie de l'ouvrage, la plus importante, qui traite « du pouvoir arbitraire devant l'Église catholique et devant le protestantisme », retiendra seule ici notre attention; les deux autres études, consacrées à la célébration par la ville de Genève du centenaire de Calvin et à l'illustre converti genevois Théodore de La Rive, demanderaient, pour être appréciées comme elles le méritent, une connaissance toute spéciale du milieu pour lequel elles ont été composées.

Cette première partie oppose, avec la clarté que possède seul le vrai talent, non seulement deux théologies, mais plus encore deux mentalités, deux formes différentes de cultures spirituelles d'où sont sorties, comme de deux sources, deux séries distinctes d'événements historiques : d'un côté le Catholicisme romain, de l'autre la Réforme protestante; d'un côté la notion et la pratique d'un pouvoir public soumis à un autre pouvoir, spirituel celui-là, qui le dépasse et par conséquent le limite, de l'autre l'affirmation et l'usage d'une souveraineté politique absolument autonome et sans frein. « L'Église condamne le pouvoir arbitraire de l'État, et le protestantisme l'a soutenu explicitement ou implicitement. » Telle est la teneur de la conclusion. La double démonstration qu'elle exige est brillamment établie à l'aide de quelques bons documents,

(1) *Autour du Protestantisme*, par l'abbé Raoul Snell, du Clergé de Genève; Paris, Art Catholique, 1931.

utilisés de façon brève mais suggestive. D'une part l'on entend le langage de l'Église catholique tel qu'il s'exprime dans les documents officiels de son Magistère et dans les écrits de ses théologiens; cet enseignement s'appuie sur le roc de la prédication apostolique : « non est potestas nisi a Deo » (Rom., XIII, 1). L'exposé se poursuit, suivant la même méthode concise, à travers l'histoire des grandes nations catholiques : Italie, Espagne, Monarchie française tempérée, dans son essence, par le sentiment chrétien. Le second volet du diptyque établit, par contraste, comment la Réforme, héritière d'une Renaissance païenne, loin de fournir un contrepoids au despotisme, s'est faite délibérément l'auxiliaire des tendances césariennes de l'État.

Cependant, comme le remarque justement M. Snell, certaines nuances doivent être apportées à la thèse, la contingence des faits historiques ne se laissant pas enclore dans un système rigide; mais les exceptions particulières ne font que rendre plus manifeste l'opposition de principes qui, au fond, importe seule. Si, par exemple, certaines nations protestantes comme l'Angleterre jouissent de réelles libertés politiques, elles le doivent à leur passé catholique; c'est, chez elle, l'héritage d'institutions anciennes, antérieures à leur séparation d'avec Rome, une survivance de la souple chrétienté médiévale, respectueuse des droits légitimes des individus parce que soucieuse d'abord de remplir ses devoirs envers Dieu. Au contraire l'absolutisme politique qui s'introduit, avec Richelieu, dans le système monarchique français, trouve sa source, non point dans les principes du catholicisme, mais dans les dispositions du droit impérial romain dont les légistes de Philippe le Bel ont fait usage contre la papauté, c'est-à-dire contre le chef de la république chrétienne et le modérateur suprême des droits particuliers des États. Un usage absolu de la souveraineté, avant même d'entrer en conflit avec d'autres souverainetés rivales, se heurtera d'abord aux droits spirituels des consciences que seule, sur cette terre, l'Église Romaine, parce qu'elle est d'institution divine, représente souverainement.

Ce bref résumé qui ne s'attache qu'aux lignes essentielles de l'étude de M. Snell, montre cependant, de façon suffisante,

comment l'auteur a su toucher à l'un des tout premiers problèmes, à l'un de ceux dont la solution commande aujourd'hui de très près la vie et le développement de l'Europe; quant à la manière dont le travail est conduit, elle évoque, pour l'auteur de ces lignes, l'enseignement d'un Maître de l'Histoire du Droit : Émile Chénon. Les conclusions sont, de part et d'autre, les mêmes; ce que l'on établit ici en quelques arguments rapides mais qui font balle, l'excellent professeur qu'était Émile Chénon le démontrait patiemment en suivant l'évolution du droit français. Appuyé sur les meilleurs documents, dont il savait dégager le sens et l'esprit, il montrait au cours des âges l'opposition de deux conceptions opposées du pouvoir public, l'une absolue autant qu'arbitraire, héritière du paganisme et ouvrière d'anarchie, l'autre tempérée par les droits des consciences chrétiennes appuyées sur l'Église, seule capable d'assurer la paix, tranquillité de l'ordre. Peut-on faire à M. Snell un meilleur éloge qu'en rapprochant son enseignement de celui du Maître incontesté dont on vient de rappeler le souvenir?

Cependant dans la mesure où l'on a ici le droit d'émettre un souhait, et de marquer un désir, ce n'est pas dans la direction de l'histoire du droit public que l'on aimerait voir l'auteur poursuivre son labeur. En effet, quelque prix que l'on puisse attacher à la possession de la liberté politique, elle ne vaut, en définitive, que dans la mesure où elle assure la liberté intérieure et spirituelle des âmes, dans la mesure où celle-ci est garantie par celle-là. Or, de ce nouveau point de vue, quel est le bienfait que nous procure l'Église Romaine, si le libéralisme qu'elle favorise dans l'exercice du pouvoir public n'est que la stricte rançon d'un esclavage plus arbitraire et plus odieux qu'elle fait elle-même peser sur les consciences? Sur ce nouveau terrain une nouvelle démonstration est nécessaire et elle ne semble pas difficile. L'Église arrache les âmes non seulement à l'emprise absolue des États, mais aux tyrannies religieuses que tentent sans cesse d'établir sectes locales et chapelles particulières; elle nous met à l'abri d'une forme subtile et atroce du despotisme, celui qui tenterait de s'imposer, dans l'intime des consciences, au nom même de Dieu. En modifiant à peine une expression que suggère à M. Snell l'œuvre de Th. de La Rive : « seul

le catholique fait des expériences religieuses vraiment sûres », on peut dire que, dans le seul catholicisme, une âme jouit d'une liberté spirituelle vraiment sûre, garantie contre les erreurs et les séductions des faux prophètes et des pasteurs sans mandat; selon la parole de saint Jean : « la vérité nous délivre ». Telle est la nouvelle carrière dans laquelle le zèle et l'érudition de l'auteur d'*Autour du protestantisme* pourraient se déployer sans entraves pour l'édification des fidèles et le plus grand bien de nos frères séparés.

H.-D. Simonin, O. P.

Un monument d'histoire diocésaine

Voici un magnifique exemple, donné, en cette période de crise, par un prêtre érudit : en deux volumes in-quarto dont chacun dépasse trois cents pages, M. le chanoine Bonnenfant publie l'*Histoire générale du diocèse d'Évreux* (1). Le caractère artistique de l'illustration répond à la sûreté de la science historique. Ce monument édifié à la gloire d'un diocèse doit être considéré comme un modèle et comme un appel : le jour où chaque région ecclésiastique de France serait l'objet d'un pareil travail, conçu avec cette rigueur d'ordonnance, exécuté avec cette maîtrise, l'Église de France donnerait au monde le témoignage d'une vie intellectuelle qui, par son intensité, par le bon aloi de ses fruits, exciterait l'admiration. Et ce jour-là, les synthèses d'histoire religieuse de notre pays pourraient enfin s'établir sur d'incomparables assises.

Trop longtemps on a réduit l'histoire diocésaine à être surtout l'énumération d'une série d'épiscopats; d'après le plan tracé et suivi par M. le Chanoine Bonnenfant le tableau s'amplifie, le cadre s'élargit. Il y a là une transformation parallèle à celle qu'a subie l'histoire politique dès l'instant où elle a cessé d'être, purement et simplement, l'histoire des dynasties. Période par période, M. le chanoine Bonnenfant étudie tour à tour, non seulement la succession des évêques, mais aussi l'état du clergé, l'état des monastères, la vie morale et religieuse, la vie charitable, la vie intellectuelle, la vie artistique. Toute la spiritualité de chaque période, tous les épanouissements de cette spiritualité dans le domaine intellectuel, dans le domaine esthétique, dans le domaine social, sont ainsi l'objet d'une analyse détaillée, au cours de laquelle on voit peu à peu l'histoire du diocèse se confondre avec l'histoire même de la région, dans une communauté d'aspirations et de sentiments, d'épreuves et de gloires. C'est le grand mérite d'une telle conception de l'histoire diocésaine,

(1) Paris, Alphonse Picard.

et d'une telle réalisation, de nous faire sans cesse toucher du doigt la place qu'a tenue dans l'histoire normande la vie religieuse du terroir, et la place qu'ont tenue, dans les sollicitudes de l'Église, les préoccupations normandes; et d'une telle compénétration, d'un tel échange de regards et de soucis, certaines leçons peuvent être tirées, qui accentuent la portée de l'ouvrage. Lorsque l'érudition, cheminant d'un pas sûr à travers le terrain où elle s'engage, témoigne de cette largeur de perspective, et de cette profondeur dans le coup d'œil, elle fait œuvre propice à la cité elle-même, et propice aux progrès de l'esprit public. M. le chanoine Bonnenfant peut être fier d'avoir, par une telle œuvre, honoré le diocèse auquel désormais son nom demeurera attaché.

Georges Goyau,
de l'Académie française.

DOCUMENTS

L'attitude du Parti du Centre et de l'Episcopat allemand à l'égard de la dictature nationale-socialiste

Les documents ci-après réunis s'ajoutent à ceux qui ont été donnés précédemment (1), *à l'effet d'éclairer la position du catholicisme allemand en face du parti et du régime hitlérien.*

I. — Explications et commentaires sur la déclaration épiscopale de Fulda (2)

a) *Commentaire de la* Koelnische Volkszeitung :

Aucune considération politique d'aucune sorte n'a déterminé l'épiscopat, mais les déclarations gouvernementales avaient créé pour les évêques une situation nouvelle, d'où ils ont tiré les conséquences. C'est ce qui résulte aussi du fait que la condamnation de « certaines erreurs religieuses et morales déterminées » n'a pas été rapportée. De même, aucun lecteur attentif de la déclaration des évêques n'aura omis de remarquer le mot « général » désignant les interdictions et avertissements qui ne sont plus considérés comme nécessaires.

(1) *La Vie Intellectuelle* du 25 avril 1933, pp. 205 et suiv.
(2) Texte dans *La Vie Intellectuelle* du 25 avril 1933, pp. 217-218.

Il faut en outre considérer que la seconde partie de la déclaration est en corrélation étroite avec la première, et qu'elle apparaît plus significative et plus importante encore pour la population catholique. Trois paragraphes commencent par les mots : « Nous maintenons en vigueur... ». D'où il ressort suffisamment qu'il ne s'agit pas, comme on l'a inféré à tort de divers côtés, d'une recommandation en faveur du parti national-socialiste, mais bien de directives à la réalisation desquelles les catholiques sont exhortés à travailler « avec prudence et abnégation ».

(cité par le *Bayerischer Kurier*, 2 avril 1933.)

b) *Commentaire de la* Schlesische Volkszeitung :

Malgré notre joie et notre satisfaction des dispositions réciproquement conciliantes qui se manifestent ici, nous ne voulons pas manquer de faire expressément ressortir que la position de l'Église, portant condamnation à l'égard de certaines erreurs religieuses et morales qui avaient été les principales causes des interdictions prononcées par l'épiscopat, ne s'est absolument pas modifiée. Par conséquent, cette déclaration ne constitue nullement une recommandation en faveur du national-socialisme, mais marque la tolérance dans des conditions très précises, en faveur de la paix.

Résumons : la paix a été conclue avec les nationaux-socialistes, en ce sens que ne sont plus en vigueur les interdictions et avertissements de l'Église, qui concernaient le fait d'adhérer au parti national-socialiste, l'entrée dans les églises ou la participation *in corpore* à des cérémonies religieuses. On compte que ces défilés éviteront tout ce qui pourrait être considéré comme une démonstration politique.

Restent maintenues la réprobation et la condamnation des erreurs religieuses et morales qui ont été le point de départ des interdictions.

Les catholiques sont exhortés à tenir en tout cas à leurs organisations catholiques.

(cité par le *Bayerischer Kurier*, 2 avril 1933.)

II. — Lettres, instructions et déclarations épiscopales

a) *Lettre des évêques réunis à Cologne le 8 avril :*

Les métropolites des provinces ecclésiastiques de Cologne et de Paderborn et l'évêque d'Osnabrück se sont rencontrés le 8 avril à Cologne, pour un court entretien sur les graves questions devant lesquelles se trouve actuellement placée l'Église catholique en Allemagne. Ces questions feront également l'objet de délibérations approfondies à la réunion ordinaire annuelle des évêques, qui doit avoir lieu beaucoup plus tôt cette année-ci.

Les évêques réunis à Cologne prennent la voie de la presse, car le court délai n'en permet point d'autre, pour exhorter les ecclésiastiques de leurs diocèses à réunir autour d'eux les fidèles pendant les cinq jours de la Semaine Sainte et le jour de Pâques, afin de prier avec ferveur. Pleins de l'amour le plus ardent pour leur patrie, dont ils favorisent toujours l'ascension de toutes leurs forces, les évêques implorent Dieu qui, dans son amour infini, a donné Son Fils pour le salut de tous les hommes, afin qu'Il daigne orienter favorablement les destinées de notre peuple si éprouvé, qu'Il éloigne de lui la haine et la discorde, et lui rende la paix et l'union, le bien-être et la liberté, et la place qui lui revient parmi les peuples.

(*Koelnische Volkszeitung*, cité par le *Bayerischer Kurier*, 10 avril 1933.)

b) *Lettre des évêques de la province ecclésiastique du Rhin supérieur :*

Profondément unis au peuple allemand par la langue et par le sang, et ayant blanchi en travaillant durant des dizaines d'années parmi le peuple et pour le peuple, nous, évêques de la province ecclésiastique du Rhin supérieur, avons vu avec extrême regret les attaques calomnieuses qui, au-delà des frontières, s'élèvent contre notre peuple. Nous précisé-

ment, vu la situation spéciale de nos diocèses, avons toutes raisons d'agir inlassablement et unanimement pour la reconstitution de notre patrie. Mais c'est pourquoi nous regrettons tout ce qui diminue le prestige de notre peuple et de notre patrie, et tout ce qui, dans le peuple allemand et chez les peuples voisins, fait naître l'apparence de la dureté et de l'injustice, comme c'est le cas pour les évictions qui malheureusement se multiplient, atteignant des citoyens fidèles, des hommes méritants, disposés à travailler, et qu'on éloigne des postes qu'ils occupaient jusqu'ici. Nous faisons donc nôtre la déclaration des provinces ecclésiastiques de l'Allemagne de l'est et de l'Allemagne de l'ouest, et aux approches de la fête de Pâques nous prions avec elle : « Que Dieu daigne orienter favorablement les destinées de notre peuple si éprouvé, qu'Il éloigne de lui la haine et la discorde, qu'Il lui rende la paix et l'union, le bien-être et la liberté, et la place qui lui revient parmi les peuples. »

Pour les Évêques de la province ecclésiastique du Rhin supérieur

KONRAD, *archevêque.*

(*Bayerischer Kurier*, 17 avril 1933.)

c) *Lettre du cardinal Bertram, archevêque de Breslau :*

En union avec la déclaration des deux provinces ecclésiastiques de l'Allemagne de l'ouest, en date du 9 avril, la province ecclésiastique de l'Allemagne de l'est exprime par son métropolite soussigné sa profonde douleur de voir que ces jours de soulèvement national, qui ont amené tant de mesures estimables, sont devenus pour tant de citoyens allemands, parmi lesquels des fonctionnaires consciencieux, des jours d'épreuve immérités, de très dures et très amères souffrances. Il me sera permis d'ajouter que, comme président de la conférence épiscopale de Fulda, je suis intervenu dès le 6 avril devant la plus haute autorité du Reich, et que pour de très larges milieux du peuple il est extrêmement douloureux de voir que tant d'hommes capables, d'un dévouement également fidèle à l'État et à l'Église, et qui sont joyeusement prêts, même dans la situation nouvelle, à fournir un travail très précieux pour la reconstruction allemande, par une acti-

vité intelligente, réfléchie et conciliante, ne sont pas admis à continuer cette collaboration.

Dans l'attente des fêtes pascales fertiles en grâces, nous invitons à nouveau le peuple allemand catholique à prier avec ferveur, demandant à Dieu qu'Il veuille orienter favorablement les destinées de notre patrie, éloigner de notre peuple la haine et la discorde, et protéger, favoriser la paix et l'union, la liberté et le bien-être.

(D'après la *Schlesische Volkszeitung, Bayerischer Kurier*, 14 avril 1933.)

d) *Extraits d'un appel de Mgr Maximilian Kaller, évêque d'Ermeland* (Prusse orientale) :

Dieu nous impose évidemment aujourd'hui, à nous catholiques, un lourd fardeau. Nous assistons à un soulèvement national qui rompt victorieusement les digues, et se dispose à édifier une nouvelle Allemagne, une Allemagne qui doit devenir pour le peuple tout entier le soutien de la paix. Bien des catholiques regardent l'évolution actuelle en s'interrogeant avec anxiété. Les dirigeants d'aujourd'hui, aux mains desquels sont rassemblés tous les moyens de puissance du Reich tout entier, et qui passent par dessus tous les obstacles, se soucieront-ils de la vérité catholique ?

A cette question il n'y a qu'une réponse : nous possédons la vérité, nous avons la vérité absolument garantie par la Chaire infaillible de notre Église. Nous savons que seule la grâce de Dieu, la vie surnaturelle peut transformer le monde. C'est donc pour nous devoir sacré de défendre cette vérité, et de la proclamer en toute occasion. De là dépend, pour une part essentielle, le bien de notre patrie, le bien de notre sainte Église en Allemagne ; il faut que nous, catholiques, soyons à la hauteur de notre foi, que nous trouvions le courage de proclamer la vérité tout entière vis-à-vis de tous, puissants ou faibles.

(Pour leur collaboration à la transformation du Reich, les Catholiques trouvent des directives dans l'Encyclique *Immortale Dei* du pape Léon XIII, et pour la transformation économique dans l'Encyclique *Quadragesimo anno*, du pape Pie XI.)

Une transformation doit se faire parmi la jeunesse. Nous

savons que les nouveaux gouvernants veulent construire sur la religion. C'est notre devoir sacré d'apporter notre collaboration, et de mettre en pleine lumière les principes de l'éducation chrétienne, comme le montre l'Encyclique *Divini illius magistri*.

L'État veut que l'on utilise les forces religieuses. Nous ne resterons pas dans une hésitante réserve...

... Chacun sent que nous vivons dans une grande époque. Cette grande époque est une grâce de Dieu. Nous ne serions pas dignes de cette grâce, si nous n'abordions pas avec beaucoup de joie et d'enthousiasme la solution de ces questions. Nous vivons dans une grande époque, qui déteste les demi-attitudes, une époque d'extrémisme. Il faut que nous aussi soyons extrémistes, des catholiques extrémistes, des catholiques enthousiastes.

On nous reproche, à nous catholiques, de nous laisser aller d'une époque dans l'autre, d'avoir une attitude d'expectative et de corriger peut-être, mais sans jamais avoir un rôle de créateurs et sans jamais conduire... On dit de nous que jusqu'ici nous n'avons rempli pour notre patrie allemande que le rôle de garde-malade, mais sans être le médecin qui sauve, capable de rendre la vie au patient. On dit même de nous que nous attendons, trop longtemps, que nous perdons un membre après l'autre, attendant l'intervention de Dieu, et en oubliant notre devoir.

Il ne faut pas que nous méritions ces reproches. Nous voulons être des activistes. Le Saint-Père exige de nous que nous répandions et que nous réalisions nos principes catholiques. La Patrie nous attend. En vérité, nous ne serions pas dignes de vivre, si nous laissions passer le moment actuel. Donc, à l'œuvre, dans un esprit catholique, avec un enthousiasme catholique !

(*Germania*, 28 avril 1933.)

c) *Extraits des instructions aux ecclésiastiques du diocèse de Cologne :*

La *National Zeitung* d'Essen publie une lettre du vicariat général de Cologne, et une instruction aux ecclésiastiques au sujet de l'attitude des pasteurs des âmes à l'égard des nationaux-socialistes.

Les adhérents au mouvement et au parti national-socialiste ne doivent pas être inquiétés de ce chef pour la réception des sacrements. Leur qualité d'adhérents n'est pas davantage un motif pour refuser la sépulture religieuse. L'entrée de drapeaux des organisations politiques à l'église est, autant que possible, à éviter par une entente préalable. Il est prescrit de ne pas faire de cérémonies religieuses solennelles pour des organisations politiques. Les cérémonies patriotiques ne sont pas formellement exclues de l'interdiction.

Dans les obsèques religieuses, il est permis de porter des drapeaux hors de l'église. Il est ordonné de faire en sorte que les manifestations politiques n'aient pas lieu devant une sépulture, du moins en présence du prêtre. A la procession de la Fête-Dieu, il n'est pas coutume de porter des drapeaux de groupements politiques.

Le dernier point de ce document rappelle la nécessité d'une formation intérieure religieuse et morale, et en même temps les hauts devoirs des associations catholiques approuvées par l'Église, pour la vie religieuse et la formation chrétienne.

(*Bayerischer Kurier*, 19 avril 1933.)

f) *Extraits d'une lettre des évêques de Bavière à leurs diocésains :*

... Nul ne doit actuellement, par découragement et amertume, se mettre à l'écart et bouder ; nul de ceux qui sont loyalement prêts à la collaboration ne doit être écarté par exclusivisme et étroitesse de cœur. L'heure n'est pas d'ouvrir des blessures, mais de les guérir. Il faut qu'enfin finisse la lutte intérieure dans laquelle nous usons complètement nos forces. Ce serait une faute que de se bercer actuellement dans la sécurité et la félicité, et de ne pas voir que nous sommes non à la fin, mais au début de la tâche.

C'est pourquoi, nous Évêques, dans un profond amour pour notre pauvre patrie, dans une compassion profonde pour l'armée des sans-travail et des sans-pain, et dans un grand souci pour l'avenir de notre patrie allemande, nous lançons un appel à nos diocésains, les exhortant à ne plus diriger leurs regards sur le passé, à ne plus regarder ce qui nous divise, mais ce qui nous unit, et par conséquent à se tendre

mutuellement la main et à mettre en œuvre, dans un esprit de haute abnégation, leurs forces réunies, pour mettre un terme à la terrible détresse, au déclin qui continue sans cesse, et au fâcheux état où la paix fait défaut.

Dans cet appel inspiré du souci de l'avenir, nous ne voulons nullement méconnaître le travail du passé, ni être injustes et ingrats pour les luttes pleines de sacrifices et pour la tâche accomplie dans les années de détresse depuis la fin de la guerre...

... La reconstitution de notre vie nationale et politique doit avoir pour base les lois éternelles et intangibles de la foi chrétienne, des mœurs chrétiennes, de la justice chrétienne et de la paix sociale. C'est une déclaration digne de remerciement sincère que celle du plus haut représentant du gouvernement du Reich, disant à une heure solennelle qu'il voulait placer l'œuvre de la rénovation de notre peuple sur le roc de la foi chrétienne, et entretenir d'amicales relations avec l'Église. Puisse le programme de la rénovation dans l'esprit chrétien et patriotique réussir à s'exécuter pratiquement !...

... L'État repose sur la base de la foi chrétienne et des mœurs chrétiennes ; il a le droit et le devoir de veiller pour que cette base ne soit point ébranlée. Mais ce qui concerne la vie de la foi et ce qui est du domaine de l'Église doit être laissé à l'Église. L'intervention de l'État dans la sphère d'action qui revient de droit à l'Église conduira forcément, si bonne qu'en soit l'intention, à des résultats néfastes. Autant la collaboration harmonieuse entre l'État et l'Église est nécessaire et féconde, autant il est néfaste, d'après le témoignage de l'histoire, que l'État intervienne avec les moyens de puissance dont il dispose dans la vie de l'Église, quand l'Église et l'État sont fondus, quand on veut rabaisser l'Église au rôle de servante de l'État.

Nous sommes reconnaissants de la déclaration du Chancelier du Reich disant que les droits des Églises ne seraient pas restreints, et que leur position vis-à-vis de l'État ne serait pas modifiée. La tentative pour créer de force une Église nationale ou unitaire est ainsi dès l'abord condamnée. Le nom même de l'Église catholique dit qu'elle ne peut pas être transformée en une Église nationale. Le programme d'une Église nationale marque pour le catholique un abandon de sa foi. Les tentatives pour fonder une Église nationale allemande ont toujours lamentablement échoué. Mais cela ne

nous empêchera pas de travailler dans le sens d'une liaison vivante entre le christianisme et le germanisme, convaincus que, de même que la rénovation du peuple ne provient que des sources de notre foi, de même le christianisme doit pénétrer profondément et intimement la vie du peuple...

Il sera donc bienfaisant pour notre patrie que « l'assainissement moral profond du corps national » s'accomplisse, et qu'on mette fin à l'activité qui mine les mœurs chrétiennes, particulièrement dans la jeunesse...

Le gouvernement agit tout à fait selon l'esprit du programme économique de notre Saint-Père, quand il protège la communauté du peuple, en l'empêchant de dépérir complètement du fait de certains milieux, et quand il règle selon le bien général l'usage du droit à la propriété privée. Nul ne trouvera jamais injustes des mesures par lesquelles l'État fait en sorte que le chemin des études et l'accès à certaines carrières intellectuelles ne soit pas réservé à une certaine partie restreinte de la population, tandis qu'il resterait fermé à la grande majorité du peuple et particulièrement aux enfants des pauvres. Mais nous espérons que le gouvernement du Reich n'approuve pas les tendances et les agissements de ceux qui veulent, par principe, appliquer un traitement inégal... De même que pour nos frères allemands en pays étranger nous réclamons l'égalité des droits et nous réprouvons des lois d'exception, de même nous devons, à l'égard des ressortissants de notre propre État, repousser de principe toute violation du droit et toute inégalité. Nous sommes tenus à l'égalité, à la justice et à la charité envers tous les hommes.

La famille est la cellule, la source de la vie, et par conséquent d'une importance fondamentale pour l'existence et le bien de l'État. En présence du terrible déclin de la vie de famille et de l'inquiétante diminution de la natalité, qui menace déjà la continuité de notre peuple, c'est un devoir pressant de protéger et de favoriser de toutes les manières le sens de la famille et la vie familiale, et particulièrement de faciliter dans la plus large mesure possible la tâche, si pleine de sacrifices, des familles nombreuses. Le droit et le devoir des parents touchant l'éducation de l'âme, l'éducation religieuse et morale de leurs enfants, ne doivent pas être rendus plus difficiles ni surtout entamés par des mesures scolaires ou des décisions de l'État. Nous avons toujours réclamé avec force des écoles confessionnelles dans lesquelles l'éducation

soit fondée sur la foi, et où le pasteur des âmes ne soit pas un étranger. Les déclarations annuelles faites par les parents, lors de l'inscription des enfants, prouvent que la volonté des parents coïncide avec celle de l'Église. M. le Chancelier du Reich ayant donné l'assurance qu'il respecterait le concordat avec le Saint-Siège, nous considérons que sa parole garantit aussi l'école confessionnelle établie dans le concordat. Nous ne pourrions jamais donner notre assentiment à une école commune pour tous, sous quelque forme qu'elle se présente. L'Église a toujours eu la tâche sacrée de s'occuper spécialement de la jeunesse dans les années du développement et de l'arrivée à l'âge adulte, où il y a très grand danger qu'elle s'égare, et où par conséquent il est extrêmement nécessaire qu'elle reçoive une direction d'une main douce et ferme. Bien avant que d'autres se soient occupés de cette jeunesse, l'Église l'a rassemblée dans des groupements catholiques non politiques, qui ont pour but le développement du corps et de l'âme, l'éducation religieuse, morale, professionnelle, et qui cultivent aussi spécialement l'amour du pays et de la patrie. Un million et demi de jeunes gens environ sont réunis dans ces œuvres. Avec infiniment de peines et de sacrifices, des prêtres et des laïcs catholiques travaillent à leur formation et à leur éducation. Le bon esprit et les excellents résultats de ces organisations sont reconnus de tous. Dans le domaine de l'esprit social et des institutions sociales, beaucoup sont sans rivales...

Également dans le domaine de l'entraînement physique, les groupements catholiques de jeunesse ne sont pas inférieurs à d'autres associations. Nous sommes fiers de notre jeunesse catholique, et nous avons prié le gouvernement du Reich de la reconnaître comme égale en droits aux autres organisations de jeunesse, de protéger la vie et la propriété de ces organisations. Nos autres groupements catholiques peuvent être également assurés que nous voulons comme jusqu'ici les aider et les protéger...

L'Église catholique en Bavière, depuis plus de mille ans, développe une haute culture, et une vie intellectuelle intense, qui font honneur à la patrie bavaroise et allemande. Nous voulons continuer à travailler dans ce domaine avec le même enthousiasme, le même amour et la même abnégation. Mais la vie culturelle et intellectuelle exige la liberté et l'allégresse. Nous connaissons l'abus du mot « liberté », et les dommages

causés par cet abus dans le domaine de l'art et de la culture. Nous ne défendons pas non plus une critique qui combat et rabaisse toute autorité de l'État, qui considère comme sa tâche de saper et miner tout pouvoir, qui jette le trouble et égare le peuple, et qui vit de ce travail de destruction. Mais le fait qu'il y a des abus ne doit cependant pas conduire à l'oppression de toute opinion libre et de la parole libre, en particulier dans la presse quotidienne. L'importance de la presse catholique a été soulignée tant de fois et par des autorités si hautes que nous ne devons pas maintenant l'abandonner.

Comme les autres évêques allemands, nous nous sommes employés auprès du gouvernement du Reich pour les hommes qui en ce temps, dans les remous de ce moment de transition, ont été écartés de leur poste, bien qu'ils aient toujours fidèlement accompli leur devoir et servi la patrie de toutes leurs forces.

Le Président du Conseil de Bavière, en recevant la presse, le 14 avril, a prononcé ces paroles : « Personnellement je suis d'avis que nous devons nous tendre la main, dès lors que nous sommes sur le terrain de la communauté nationale chrétienne et sociale de notre peuple... Je fais par vous, Messieurs, un appel à tout notre peuple bavarois, l'invitant à liquider le passé, à se tendre la main dans la mesure où existent la sincérité et la bonne volonté, et à travailler avec nous, afin que l'avenir nous apporte une Bavière heureuse dans une Allemagne forte. »

Nous avons le grand désir que, par amour du peuple et de la patrie, tous adoptent ce point de vue. Nul ne doit se soustraire au grand travail constructif, mais aussi on ne doit repousser personne. Il faut qu'enfin nous sortions de la lutte fratricide, de la lutte des classes, pour redevenir un peuple de frères, afin de pouvoir « rénover la société dans la justice sociale et la charité sociale ». Et comme nous ne pouvons rien sans la grâce et la bénédiction divine, nous ne manquerons point, précisément au moment présent et dans cette année de jubilé, de prier avec ferveur pour notre patrie et nos frères.

LES ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DE BAVIÈRE.

(*Bayerischer Kurier*, 5 mai 1933.)

III. — Déclarations du Comité directeur du Centre allemand

A Berlin s'est tenue les 5 et 6 mai une assemblée qui réunissait le Comité exécutif du Centre allemand, ainsi que les groupes parlementaires du Parti au Reichstag et à la diète prussienne. L'objet de cette réunion était de délibérer sur les directives et l'organisation de l'activité ultérieure du parti.

Mgr Kaas, président du parti, ayant renouvelé sa demande de retraite pour raisons de santé, cette demande a été acceptée, et comme nouveau président a été nommé l'ancien Chancelier du Reich, Dr Heinrich Brüning. Tous les présidents et chefs des divers organismes du parti ont remis leur démission entre ses mains, et le Dr Brüning décidera de la forme du travail politique ultérieur et des changements éventuels de personnes.

Ainsi le chemin est ouvert à une rénovation du parti du Centre, tant dans son esprit que dans les personnes.

Au début de ses délibérations, le Comité exécutif du Centre est parti de la déclaration-programme faite par le Chancelier Hitler : « Je veux tendre la main à ceux qui, en définitive, par d'autres chemins peut-être, sont en communauté de sentiment avec leur peuple, leurs compatriotes, et je ne voudrais pas déclarer une guerre éternelle, non par faiblesse, mais par amour pour mon peuple, et pour épargner à ce peuple allemand les destructions qu'entraîne cette époque de lutte. »

Ces paroles d'homme d'État sont conformes à l'appel réitéré à l'union, et à la déclaration du Centre s'affirmant prêt à collaborer à l'édification nationale de notre patrie, avec toutes les forces d'action positive. Le Centre se rattache ici à sa conception fondamentale chrétienne et conservatrice, depuis longtemps prouvée par les faits, et il remplit un devoir national tout particulier collaborant au rétablissement de l'ordre politique dans le peuple allemand.

Dans toute son activité politique, le Centre part des bases nationales du germanisme, de l'histoire de la civilisation allemande, des données actuelles politiques, sociales et éco-

nomiques, et des vérités fondamentales du droit naturel et de la révélation chrétienne. C'est là que le Centre trouve, pour son activité, la source de particularités essentielles qui lui sont propres ; il y puise aussi une clarté, une netteté, et aussi la sûreté et la valeur définitive de ses principes.

Le Centre se prononce inébranlablement pour la liberté de la personnalité morale, qui, fort éloignée d'une souveraineté sans frein, se sait responsable devant Dieu, et reconnaît comme norme absolument obligatoire, aussi bien pour la vie personnelle que pour toute activité collective, l'ordre moral déposé par Dieu dans la nature et la révélation. Partant de ces bases, le Centre travaille pour le bien de tous les éléments de notre peuple. En collaborant dans ce sens à l'ordre politique du peuple allemand, dans l'État et la société, il rend au germanisme et à son avenir des services essentiels et indispensables.

Les dirigeants du Centre appellent tous ceux qui approuvent ses buts politiques à suivre et à collaborer dans l'union. Dans le cadre donné par le « front national », le Centre lutte pour l'honneur et la liberté allemande, pour l'égalité de l'Allemagne parmi les nations, pour le droit et la justice, pour un heureux avenir de notre peuple.

(*Germania*, 7 mai 1933.)

A TRAVERS LES REVUES

Philosophie Thomiste

Au cours des leçons que publie la **Revue des Cours et Conférences** des 15 mars et 15 avril, et qu'il a enseignées à l'Université de Poitiers, M. A. Forest se demande ce que vaut la prétention de donner aux doctrines du Moyen Age et spécialement à la doctrine de saint Thomas un intérêt actuel.

Aux questions que pose la philosophie contemporaine, le thomisme est-il capable de répondre?

De nos jours il semble que le problème qui se trouve au premier plan de nos préoccupations soit celui de la nature du concret.

Mais bientôt, il nous apparaîtra que les substances concrètes ne sont point isolées et séparées les unes des autres.

Peut-on dire que la perfection la plus haute se trouve dans la chose, en tant qu'elle est isolée, et ne doit on pas dire, au contraire, que pour une analyse assez élaborée une réalité donnée n'est rien sans l'ensemble des rapports qu'elle soutient avec toutes les autres, de sorte que dans cette hypothèse la seule réalité vraiment concrète ce serait l'univers lui-même dans son ensemble?

Pour répondre à ces exigences, il semble qu'une philosophie de l'être, une ontologie, soit bien pauvre, et détruise entre les substances tout rapport. La Philosophie moderne a pensé en être plus capable, en identifiant l'être à la relation, et en trouvant dans l'intelligence le principe de référence et de liaison. N'était-ce pas du même coup donner à l'existence concrète sa forme la plus haute : celle de l'esprit?

M. Forest dénonce la véritable faiblesse de ce système :

Disons en termes scolastiques que l'idéalisme est lié à une philosophie de l'univocité. Sans doute c'est à une forme supérieure de l'être, la pensée elle-même, que l'on ramène toute existence, mais il n'en reste pas moins que nous sommes en présence de ce que James appelait une philosophie mince, une philosophie où, l'idée

remplaçant le fait et l'existence primitive, toute réalité est au fond du même ordre, étalée pour ainsi dire dans un univers sans profondeur...

Pour notre part nous pensons qu'un nouveau réalisme qui serait en même temps soucieux de conserver l'esprit synthétique de la tradition philosophique ne peut se constituer que dans l'esprit du thomisme.

Pour montrer comment saint Thomas a concilié les exigences diverses de la diversité et de l'unité, de l'un et du multiple, en partant de l'existence des choses multiples, et en concevant leur unité par leur ordonnance à un principe qui les transcende, M. Forest commence par exposer l'harmonie des êtres, et conclut de la sorte sa seconde leçon :

Rien ne nous oblige donc à craindre que la vertu de ces pensées qui ont animé les doctrines de plusieurs siècles doit aujourd'hui être épuisée, tout nous permet d'espérer au contraire que le thomisme prendra vraiment conscience de ce qu'il est lui-même, et qu'il affirmera son originalité en face de l'idéalisme en se montrant mieux capable d'assimiler les éléments les plus modernes de la réflexion métaphysique en les ordonnant dans une synthèse vraiment digne de celle du XIII[e] siècle, parce qu'elle sera aussi ferme, aussi ouverte et aussi universellement accueillante.

Le cours de M. Forest en est la démonstration, mais aussi un début de réalisation.

Parmi ceux qui auront le plus travaillé, à notre époque, à ce renouvellement de la philosophie thomiste, tout le monde nomme au premier rang M. Jacques Maritain. Et précisément la **Revue de l'Université d'Ottawa** publie dans son numéro d'avril un intéressant et curieux article du professeur de l'Institut Catholique intitulé : *De la Philosophie morale adéquatement prise*. Signalons les sages conseils donnés aux lecteurs des commentaires des traités d'Aristote par saint Thomas d'Aquin :

... Il importe de ne pas user sans circonspection de ces commentaires, et ... ce n'est pas toujours aisé. Car saint Thomas, fidèle à son office bien défini de commentateur, se limite strictement à expliquer la lettre d'Aristote; mais fidèle en même temps aux exigences de la science morale, il explique cette lettre en l'intégrant autant que possible au système complet de la science de la conduite humaine, explicitement ou implicitement évoquée. A cause de cette limitation au texte d'Aristote, ce serait une erreur de prendre ses

commentaires sur l'Éthique et sur la Politique pour un système de morale chrétienne ou pour une expression complète et adéquate de la science morale (ils sont plutôt une préparation prochaine à cette science). A cause de cette orientation des explications fournies, il serait également erroné d'y voir une simple exégèse de morale aristotélicienne (ils sont une exégèse d'Aristote, mais dans une perspective supérieure).

Mais la thèse soutenue par M. Maritain surprend au premier abord. Si nous comprenons bien, en plus d'une philosophie morale naturelle, procédant de la seule lumière rationnelle et incapable de nous renseigner sur toute l'activité surnaturelle qui se présente cependant à nos yeux — en plus également de la théologie morale, qui juge l'activité humaine à la lumière de l'enseignement divin, — il existerait une science, véritable bien qu'imparfaite, capable de nous éclairer sur *toute* l'activité humaine, même sur l'activité fruit de la grâce, en faisant appel, il est vrai, non pas seulement à des principes purement rationnels, mais aux conclusions de la théologie à laquelle elle est subalternée : c'est la philosophie morale adéquatement prise.

M. Maritain a bien vu la difficulté de distinguer une telle science de la théologie morale :

> On peut dire aussi que la théologie considère la fin dernière surnaturelle avant tout selon qu'elle est communication de la *vie intime de Dieu*, et que la philosophie morale adéquatement prise considère cette même fin dernière avant tout selon qu'elle est *achèvement de la nature humaine*.

Le problème est posé devant la réflexion des théologiens... Pour nous, nous demanderons dans quelle discipline prendrait place la question 2 de Iª IIªᵉ où saint Thomas semble bien partir de l'expérience quotidienne pour arriver à la béatitude humaine? — ou encore, les chapitres 25 à 51 de la *Somme contre les Gentils*, qui traitent plus longuement le même sujet?

Témoignage sur la foi

Contre une conception erronée du catholicisme vient de s'élever une protestation passionnée, émouvante et injuste.

C'est la lettre ouverte adressée par le grand écrivain Panaït Istrati à François Mauriac, et que publient **Les Nouvelles Littéraires** du 22 avril.

A la suite d'un article intitulé « L'homme qui n'adhère à rien » Mauriac avait écrit à notre auteur ces lignes très belles et vraiment chrétiennes :

Je lis cet article des *Nouvelles littéraires* et je me dis : La faim et la soif de justice de Panaït Istrati est un fait; sa terrible déception est un autre fait. Ne pense-t-il pas, quelquefois, qu'il s'est trompé d'*objet*? Celui dont nous commémorons la Passion, ces jours-ci, disait : « Mon Royaume n'est pas de ce monde... » Et si pourtant à votre faim, à votre soif, correspondait cet autre monde?...

Sa faim et sa soif, Istrati les laisse percer en effet dans des lignes enflammées :

La faute n'est pas aux systèmes, la faute est à notre cœur. Par la faute de ce cœur, tout ce que nous touchons tourne en laideur : arts, sciences, technique, religions, idéals, morales, sports... Au point de vue de l'âme (qui veut dire pitié, générosité, justice, amour du prochain), nous sommes tombés plus bas que les animaux... Nous aimons mal, Monsieur. D'abord nous nous aimons trop nous-mêmes, puis nous aimons trop nos femmes, nos enfants, nos parents, nos patries, et par dessus tout notre insatiable orgueil. Ce sera ainsi jusqu'à la fin des siècles. Ce cœur n'est plus qu'un « nœud de vipères ». Oserais-je vous dire qu'il l'est, même lorsqu'il prétend ne plus enfermer qu'un seul amour, celui de Dieu?

Mauriac lui avait dit que

le secret de tout est l'amour et que la vérité est *quelqu'un*; quelqu'un qui est vivant, qui se donne à nous, qui peut-être vous a déjà parlé au long de votre vie, et à ce moment même...

Mais l'âme douloureuse d'Istrati ne veut pas de la pitié offerte, quoi qu'il dise :

Vous pensez que mon reste de vie ici n'est que souffrance froide et vous me témoignez votre pitié. Je l'accepte sincèrement, mais sachez que ma souffrance est baignée dans un bonheur si réel que je fais la joie de tous ceux qui m'approchent quotidiennement... Même au monastère Neamtz, où j'ai vécu huit mois au lit, j'ai failli me faire aimer et même j'ai réussi à étonner quelques moines...

Et comme Mauriac, à côté de ces merveilles de désintéressement et de renoncement que sont les Petites Sœurs des

Pauvres ou les filles de Saint-Vincent-de-Paul, reconnaissait

la foule immense de chrétiens égoïstes et féroces qui ont compromis à jamais, aux yeux d'un homme comme vous, celui dont ils se réclament et qui les rejettera au dernier jour.

Istrati proteste, mais en avouant une singulière conception de l'Église :

Non. Ils n'ont compromis que les églises, toutes les églises, dans lesquelles, d'ailleurs, je ne suis entré qu'enfant. Et de ce fait il n'y a pas grand dommage, n'ayant jamais confondu l'Église du Christ avec le Christ même.

Cette erreur, il l'aggrave encore par la distinction un peu méprisante qu'il fait

entre le Dieu dont s'abreuve la multitude basse et celui qui ne se révèle qu'à l'élite humaine. Le premier ne veut qu'encens. Le second vaut l'amour total.

Mais que « les grands intellectuels » soient la proie d'un Dieu qui ne demande qu'une pratique qui est à la portée de tous les humains et qui d'autre part les terrorise comme s'ils étaient des simples d'esprit, voilà ce qu'il ne peut comprendre. Au fait est-ce là vraiment le Dieu de ces « esprits supérieurs »? Et Mauriac n'a-t-il pas tout le premier affirmé que « le secret de tout est l'amour »? Istrati d'ailleurs le reconnaît :

C'est parfait. Vous êtes un juste. — Moi aussi, comme vous le voyez. Eh bien! j'accepte votre foi... Mais à une condition : c'est de déclarer ensemble la guerre du Christ à tous les hommes « égoïstes et féroces » de la terre, où qu'ils se trouvent. Une guerre sans merci : la guerre des bras croisés jusqu'à la décomposition de la société... Si c'est dans ce but que vous entendez m'envoyer le Christ à mon lit d'heureuses souffrances, dans le but du sacrifice total pour la délivrance de l'humanité, alors, oui, je veux bien mourir catholique...

Il n'est pour conclure que de reprendre le mot de Mauriac :

Je vous demande pardon de mon indiscrétion. Je vous admire et j'ai pitié de vous. Je voudrais que vous connaissiez le Christ; et que, dans ce sanatorium où vous êtes, vous lui demandiez de se faire connaître à vous.

POLITIQUE

CIVIS. *Les engrenages.*

G. COQUELLE-VIANCE. *L'opinion reine de la foi.*

C'est la foi qui devrait régner en souveraine et faire l'unité des catholiques.

Les opinions — celles du moins qui méritent vraiment ce nom — restent libres et leur variété ne nuit pas à l'union. Ce qui divise, c'est l'intransigeance.

DANIEL-ROPS. *Nicolas Berdiaeff devant le Communisme.*

La lutte de deux religions : le communisme intégral, le christianisme.

P. B. *En plein paganisme.*

M. Von Papen est-il chrétien?

Billet de Civis

Les engrenages

Le monde tourne en cercle au milieu de ses antinomies sociales, politiques, économiques, et les rencontres, les conférences qu'il organise pour en sortir, sans chercher où est la porte, sont comme autant de machines aveugles dont les engrenages tournent follement, entraînant les délégués impuissants des nations.

La conférence du désarmement va ainsi de malheur en malheur, tiraillée entre la volonté de s'armer, le désir d'affaiblir autrui et la crainte d'une sanglante duperie, entre les illusionnistes qui affirment que l'identité peut sortir des contradictoires, les tenaces qui veulent avoir tout tenté et les sceptiques qui nient a priori. *Les plans de désarmement succèdent aux plans, sans autre efficacité pour l'un que de remplacer l'autre, usé. On propose un pacte à quatre et dix protestent, mais l'accord des quatorze est impossible. On suggère une revision des traités, c'est-à-dire des frontières, mais le propos, lancé en l'air et repris à la ronde, ne correspond à rien de précis, et nous attendons le compromis nouveau qui, dans l'ensemble, vaudrait mieux que le présent. A considérer le point le plus sensible,* Civis *observe que le couloir polonais a été, 318 ans durant, l'accès paisible de la Pologne à la mer ; qui tient compte de ce fait ?*

Comme pour aggraver les incompréhensions, le langage est subverti dans les échanges de vues. Et nous ne pensons même pas ici à cet étrange patois qui fait appeler pacte de non-agression un simple pacte de paix, qui dit : non-inter-

vention, pour : abstention, non-inclusion à la place d'exclusion et non-exclusion au lieu d'inclusion. Nous visons ce parti-pris de ne pas appeler les choses par leur nom, de parler d'armements offensifs ou défensifs et non d'esprit, car les armements sont ce que veulent les hommes; de désarmement substantiel pour dire : important; d'égalité de droits lorsqu'il s'agit de refaire une armée; d'intérêt national pressant là où il n'y a qu'une crainte ou une convoitise. Ainsi les pensées sont masquées autour de la table commune, tandis qu'elles se traduisent ailleurs en violentes attaques dans la presse et dans les discours. En simples mots, on a voulu assurer la paix, et les antagonismes, les hostilités ne cessent de s'aiguiser au fur et à mesure que les réunions se prolongent. Les nationalismes s'échauffent, mais certain parti-pris de nier les réalités n'envenime guère moins une atmosphère qu'il faudrait avant tout pacifier, faute de quoi on peut craindre une rupture complète qui laisserait l'Europe en situation pire.

*
* *

La confusion n'est pas moindre sur le plan économique. Et, comme la conférence du désarmement est, dit-on, en crise, on annonce la crise de la conférence économique, avant même qu'elle soit réunie. Il y a cependant une crise plus « substantielle », qui devrait faire la préoccupation de tous. C'est du chômage qu'il s'agit, et de tout ce qu'il implique. Mais, ici, on n'entend parler que de prix et de crédit, quand il faudrait restaurer le travail, dont le crédit et les prix ne sont ou ne doivent être que des effets. On ajoute bien encore que la question des dettes pèse sur l'ensemble des échanges et doit être résolue d'abord. Sur quoi, les monnaies sont bouleversées, livrées aux fluctuations plus ou moins dirigées, qui ne laissent plus aucun moyen de mesurer, ni les dettes, ni le crédit, ni les prix, mais permettent de réduire les salaires en ayant l'air de les augmenter, et d'annuler une partie des créances, au mépris des contrats. Ainsi va-t-on négocier la stabilisation des monnaies en échange du paiement des dettes, le paiement des dettes contre des accords douaniers, l'abaissement des droits de douane en échange d'une élévation du change, et l'élévation du change pour une réduction de créance. On abat les murs pour échanger pierre à pierre, après quoi on n'aura au mieux que des tas de moellons,

assez semblables aux ruines. La conférence économique n'aura pas meilleur sort que l'autre, et le monde semble proche du moment où il prendra pour devise universelle : Sans foi, ni loi.

*
* *

Les tours de Babel ne réussirent jamais aux humains. Leur malheur ne vint pas tant de la diversité des langages que de l'absence de principes communs. Si l'expérience des siècles passés pouvait servir, on conviendrait d'arrêter la marche des engrenages pour poser la simple question : Au fait! de quoi s'agit-il? et comment y parvenir humainement?

Mais on prétend avancer, dans une lutte et une opposition incessantes, voulues ou non, contre l'ordre naturel. Or, « c'est seulement le jour où cet ordre sera établi, où tous les peuples, spontanément et fidèlement, le reconnaîtront et l'observeront, où les conditions de la vie à l'intérieur des peuples et les relations extérieures entre nations seront fondées sur cette base, c'est alors seulement que sera possible sur la terre une paix vraiment stable ». A cette parole vraie du Père commun, on oppose le primat des intérêts et des égoïsmes sur toute loi naturelle : il n'ouvrira aucune issue. Dans le désordre qu'il engendre cependant Moscou travaille et attend son heure, qui vient. Ferment dans la pâte bouleversée.

CIVIS.

L'opinion, reine de la foi

Je conversais récemment avec un incroyant, esprit distingué et fin, qui observe avec sympathie l'activité catholique, en France et à l'étranger. Il me confiait son étonnement scandalisé :

« Je viens de passer quatre semaines en Hollande, où je séjourne pour la sixième fois. Je n'affirmerai pas que cette petite nation si attirante n'a plus de secret pour moi, toutefois je crois la connaître assez bien. Le hasard m'a mis en relation, là-bas, depuis plusieurs années, avec des catholiques de premier plan, qui m'apprennent ce qu'ils ont fait. A chaque retour, les catholiques de France posent à mes yeux le même problème singulier, une énigme à vrai dire :

« On ne vous comprend pas. Vous avez, sinon une organisation puissante, du moins tous les éléments de cette organisation. Or, le rôle que vous jouez dans ce pays est médiocre, si on le compare à vos forces. La cause est évidente : vos divisions vous neutralisent et entravent lamentablement vos efforts. C'est là ce que je ne puis m'expliquer. Une même foi vous lie, qui ne se formule pas en quelques dogmes, mais comporte une doctrine humaine, sociale, politique au sens élevé du mot, dont la cohérence, la solidité et la logique font, vous ne l'ignorez pas, mon admiration. Les prémisses dogmatiques m'échappent, mais tout esprit impartial doit convenir que l'Église a pris, à tous les siècles, l'humanisme le plus compréhen-

sif et le plus profond qui soit. Pourtant, loin d'être unis dans cette vérité, vous apparaissez divisés, opposés les uns aux autres, selon les divergences tout à fait secondaires de vos opinions, de vos préjugés, de vos partis-pris.

« Je fréquente quelques catholiques de tendances fort diverses. Un petit nombre, en qui je crois voir une vie intérieure, comme vous dites, plus intense, savent garder la mesure. Mais les autres ?

« Ici, on me parle des démocrates, comme s'ils n'étaient pas catholiques. Lorsqu'on dit : abbé démocrate, au moins dans certains salons, c'est avec une condescendance ou un mépris qui n'épargnent ni l'homme, peut-être fort honorable, ni le prêtre, marqué à vos yeux pour l'éternité du caractère sacerdotal. A l'inverse, les catholiques que vous dites de gauche affirment volontiers qu'avec les autres « il n'y a *rien* à faire ».

« Aborde-t-on le problème de l'école, si important pour l'Église ? Ici on trouve des hommes attachés au passé et qui ne pensent qu'à résister, sans provoquer d'ailleurs aucune résistance efficace, ce qui permet à vos adversaires d'avancer sans risque ; il arrive, bien entendu, à ces hommes, de dire ou d'écrire des choses fort sensées. Là, d'autres hommes, plus jeunes en général, qui comprennent la stérilité de l'ancienne tactique, veulent en changer, ce qui me paraît absolument nécessaire, mais ne proposent encore rien de précis. Les uns et les autres se critiquent mutuellement. Le résultat est une carence totale des catholiques en matière scolaire.

« Questions sociales ? Le préjugé règne le plus souvent, malgré les admirables enseignements que vous recevez de Rome et dont les politiciens de gauche s'inspirent : préjugé d'éducation, de classe et aussi d'intérêt privé. On est pour les patrons ou pour les ouvriers, pour le libéralisme économique, si invraisemblable que cela paraisse, ou

pour l'intervention de l'État. Or, si je comprends bien, l'Église tend au bien commun de tous.

« En matière internationale, rien de plus clair et de plus net, à mes yeux, que la position et les enseignements du Pape. En réalité, il n'en peut y avoir d'autres ; je crois même que tous les chrétiens sincères doivent instinctivement réagir de la même manière. Pour eux, la guerre, sous sa forme actuelle, ne peut pas être un fait acceptable, mais un fléau à éviter, ce qui ne veut pas dire : à fuir, s'il vient malgré tout. Or, on distingue nettement, parmi les catholiques, de part et d'autre d'une masse inerte, ceux qui, consciemment ou non, suivent les inspirations de l'État-Major français et ceux qui iraient à l'aventure en fermant les yeux sur les réalités. Les sages et les prudents, en l'occurrence, forment une minorité sans éclat.

« Je ne méconnais pas, croyez-le bien, la légitimité de ces divergences. Rien ne serait plus morne et moins actif qu'une armée catholique vivant d'une même pensée identique pour tous jusqu'aux moindres détails. La liberté de l'intelligence est nécessaire aux groupements humains, comme aux individus. Mais, nourris des mêmes grandes certitudes, ne pourriez-vous respecter votre mutuelle liberté en toutes matières où l'on peut être libre? Ne pourriez-vous surtout comprendre à quel point vous vous affaiblissez ?

« Vos divisions maintiennent une situation invraisemblable : abstraction faite de vos journaux de province qui souvent n'osent pas s'affirmer catholiques et de ceux qui se donnent comme tels mais qui n'ont guère de rayonnement, et la *Croix* mise à part, vous n'avez d'autres organes centraux que certains journaux d'opinion modestement hebdomadaires... Par contre, de très nombreux catholiques lisent des journaux de droite, dont l'inspiration vous est étrangère et qui sont, au moins, dénués de tout sentiment religieux vivace.

« La conséquence c'est qu'il n'existe pas, en France, une grande association des catholiques. Vos organisations suivent, presque toutes, une politique particulière ; c'est quelquefois utile, encore que, trop souvent, cette ligne politique incline vers l'intérêt de certaines classes sociales et font obstacle au retour vers les classes populaires égarées. Mais vous êtes vaincus d'avance, ne serait-ce que par usure lente, si une organisation nationale n'est constituée, qui donnerait à tous le mot d'ordre, la consigne à suivre, sur les deux ou trois questions vitales, actuellement posées à l'Église de France, et au premier rang desquelles figure, je crois, la question scolaire. Encore serait-il nécessaire que cette organisation soit catholique, au sens large du mot, dégagée de toute tendance politique, ouverte à tous et, par conséquent, limitée à des objectifs restreints.

« Telles sont les réflexions de ceux qui, nombreux, vous suivent avec sympathie et ne vous comprennent pas, lors même que vous ne les agacez par vos maladresses parfois bien grosses..... »

A cette diatribe, j'objectai que ce n'était pas tant le procès des catholiques qui avait été plaidé, que celui de l'esprit français — on dit aussi gaulois —, toujours prompt à se passionner. Il me fut répondu :

« Je vous l'accorde, mais il semble précisément, à vos amis de l'extérieur, que les catholiques devraient donner l'exemple d'une sagesse et d'une mesure relatives dans le maniement des opinions, parce que, seuls, ils gardent le contrepoids de certitudes imbrisables. S'ils ne sont pas garantis de ces faiblesses, qui le sera ? Or, s'il est une cause profonde aux condamnations successives qui, du Sillon au modernisme, et de celui-ci à l'Action française, jalonnent notre histoire religieuse, c'est la même faiblesse intellectuelle, la même faute grave de logique qui met la

oi catholique, la doctrine de l'Église au service d'un sys-ème d'opinions. Dans la cité, au contraire, les catholiques evraient être un élément de pondération, enclins à rap-eler sans cesse la fragilité des jugements d'opinion, d'au-ant plus conscients de leur insuffisance qu'eux du moins euvent toujours se référer à un ensemble de certitudes, ui ne sont pas seulement des certitudes de foi, mais de aison aussi. En même temps les catholiques devraient tre un ferment très actif, car lorsqu'on pense avoir la érité, lorsqu'on a, au moins, un corps de doctrine solide, n agit. En sorte que votre objection ou votre... échappa-oire vous conduit à une impasse. »

Que répondre? Il est bien vrai que les divisions des atholiques s'autorisent d'arguments qui ne relèvent pas u jugement nécessaire, qu'elles plient souvent la vérité ux préjugés, aux passions, aux opinions plus ou moins ondées. Il est plus vrai encore que les catholiques vivent omme les autres peu soucieux des exigences de la logi-ue, c'est-à-dire du fonctionnement correct de la raison. ci même, récemment le R. P. Deman rappelait, avec une rofonde sagesse, comment la Grèce antique avait su dis-nguer « avec un grand soin les degrés de certitude où arviennent nos connaissances, se gardant bien de com-arer les perceptions des sens ou les opinions mêmes de esprit avec la science indubitable et impérieuse ».

Chez nous aujourd'hui, les déficiences lamentables d'un nseignement pédantesque, les faiblesses d'un régime olitique, dit régime d'opinion, livrent tous les esprits aux rprises, souvent inconscientes, de l'affirmation hâtive et ns fondement : on affirme, quand on devrait dire : il me emble — on juge, lorsqu'on a réuni à peine les éléments du oupçon — on opine, alors que le simple bon sens voudrait u'on ne sortît pas du doute. Excès du jugement, qui ne

sont pas le simple fait de l'homme moyen, mais du journal qui l'informe, qui devrait l'éclairer et qui ne lui apporte que la voix tumultueuse et partiale des intérêts et des passions. Mais tous ces écarts, qu'ils prennent leurs racines aux faiblesses d'un tempérament national, aux misères de l'enseignement laïque ou aux entraînements du régime politique, n'en laissent pas moins subsister, intact, le grave problème formulé par notre critique bienveillant.

***

Des règles impérieuses, celles-là mêmes que les logiciens grecs avaient formulées avec une si belle lucidité, s'imposent aux démarches de l'esprit humain : la liberté de pensée, au sens vulgaire, est une des plus énormes galéjades qu'on ait inventées. Pour être profondément oubliées aujourd'hui, parce qu'on ne les enseigne plus, ces règles n'en subsistent pas moins, pour tout esprit qui veut *penser*, au sens plein du mot. Les rappeler nous conduirait à réécrire un petit traité de logique ! Du moins n'est-il pas inutile de rappeler ce qu'on sait le moins : la vraie nature du jugement d'opinion.

Nous connaissons, dans une évidence *immédiate*, quelques premiers principes, assez peu nombreux — par exemple : le tout est plus grand que la partie —, qui n'ont pas besoin de démonstration et s'imposent aussitôt que formulés. Nous connaissons, dans une évidence *médiate*, plus lointaine, tout ce qui est pour nous objet de *science*, fruit d'une démonstration ou d'un raisonnement ; soit que l'intelligence, pour établir une vérité, utilise par le raisonnement une vérité intermédiaire et déjà connue, qui sert de *moyen* pour aller plus avant, soit qu'elle recoure à l'observation ou à l'expérience directe demandant aux réalités de se révéler telles qu'elles sont. De là vient que les sciences établissent, pour nous, l'évidence, la certitude,

antôt sous la forme d'une *nécessité absolue* — lorsqu'elles ortent sur des natures abstraites, sans lien avec la natière contingente, cas de la métaphysique ou des nathématiques : les trois angles d'un triangle sont égaux deux angles droits, de nécessité absolue et universelle —, antôt sous la forme d'une *nécessité conditionnelle*, cas des ciences physiques qui ne font pas abstraction de la matière t démontrent que telles conditions étant posées, telle onséquence suit nécessairement — telle graine saine, lans un sol humide, sous le soleil, donne telle plante. Les ciences morales et sociales, elles aussi, peuvent dégager ne nécessité conditionnelle, encore que la part d'indétermination, introduite dans leur objet par la liberté humaine, éduise grandement l'extension de ces nécessités. Tout ugement scientifique est ainsi un jugement nécessaire qui s'impose à l'esprit, sans que celui-ci soit libre de donner ou non son assentiment : une réalité entièrement connue le tient et le contraint.

Le domaine de l'opinion est tout autre : il exclut la nécessité, et s'étend principalement au vaste champ où s'entrecroisent les actions humaines, champ de la contingence pure, où les choses peuvent être ceci ou cela, où les événements peuvent tourner en tel ou tel sens, selon la cause efficiente qui les réalise le moment venu. Encore est-ce trop peu dire, car il arrive ordinairement que ce contingent si complexe est livré à un enchevêtrement de causes, fort délicat, sinon impossible, à démêler complètement. Ainsi le statut de l'école, en France, dépend d'activités multiples, convergentes ou opposées, qui le détermineront; ainsi encore la situation de l'Allemagne en 1935 est liée à un complexe de causes intérieures et extérieures. Et cependant, pour tout homme, il faut agir en prévision de ce qui va advenir, il faut choisir le mieux ou le meilleur là où aucune nécessité ne détermine le choix. Ce

choix résultera seulement d'*un probable*, en l'estimation duquel consiste précisément l'opinion, qui implique le recours aux arguments tirés du passé, de la situation présente, des circonstances de personnes, de lieu, et de tous autres moyens efficaces qui constituent des *signes* plutôt que des causes. Le père qui conduit sa famille, l'agriculteur ou l'industriel qui conduit son entreprise, le chef d'État, doivent ainsi référer leur activité aux jugements probables, aux opinions que les exigences de leur condition requièrent sans cesse et qui sont plus difficiles à formuler à mesure que la responsabilité est plus lourde.

Car il ne faut pas croire, comme il arrive si souvent, que *l'opinion*, digne de ce nom, se fait à la légère. Plus encore que la science, elle nécessite, surtout en matière complexe (et la plus complexe est la politique), un jugement exercé, tempéré de prudence, une large information et une grande expérience. Faute de quoi, l'esprit est dans *l'ignorance*, cas de ceux qui ne savent rien lors même qu'ils affirment ; dans le *doute*, si un premier examen vraiment sérieux laisse l'esprit en suspens, ne sachant quel parti prendre ; dans le *soupçon*, si une nouvelle recherche fait pencher d'un côté plutôt que de l'autre, sans que les arguments soient suffisants encore pour abandonner complètement un des partis.

Soit, pour éclairer ces distinctions, le problème de l'école. Il relève d'un ensemble de vérités certaines tirées de la nature humaine, des exigences de la famille et de la société ; l'encyclique pontificale sur l'éducation de la jeunesse les rassemble. Mais, à la réserve de ces vérités générales, si l'esprit veut trouver une solution à ce problème, dans la France de 1933, il est mis en présence d'une grande complexité de facteurs, qui presque tous participent du contingent pur. Activité, plus ou moins ferme, plus ou moins unie des catholiques, activité des partis adverses, habileté relative de leurs manœuvres, résultat des

élections, esprit de la majorité parlementaire, du gouvernement, événements intérieurs ou extérieurs, etc... Or, il s'agit pratiquement de savoir que faire, c'est sur ce point qu'une opinion est nécessaire. Que faire pour restaurer l'école libre? Comment trouver et faire accepter un statut qui laisse vie à l'école libre, aux côtés de l'école officielle?

Mon interlocuteur a défini deux tendances très nettes. Celle des intransigeants, qui défendent les principes, mais qui ne vont pas au delà, alors qu'il s'agit d'action : ils forment un parti dont l'attitude n'a pas varié depuis 1880, qui a contribué au maintien de l'enseignement libre, a pu retarder çà et là les progrès de l'école *laïque*, mais qui n'a rien empêché. Ailleurs, c'est la tendance qui fait accepter l'école unique dans la pensée qu'en y coopérant, on y prendra place et influence et qui souligne combien l'attitude critique est stérile et qu'on doit sans tarder y renoncer. Entre les deux : mille nuances. Notons que, pour juger de l'école unique, il faut savoir qui l'inspire, quel contrepoids peut être donné aux inspirations, quelle est la valeur pédagogique du système, quelles conditions d'application le rendraient acceptable, s'il l'est, quelles seront les répercussions politiques, sociales, financières, ce qui implique la connaissance des finances françaises, au moins pour les charges qu'elles peuvent supporter, que sais-je encore? C'est une vaste enquête, un examen complet d'une question difficile qui s'impose, dans un contingent inextricable, au milieu duquel brille çà et là la clarté d'une vérité solide.

Ancienne attitude, stérilité d'icelle : nouvelle tactique, danger de ce changement. Après avoir cherché, l'esprit restera indécis : *doute*. Ou bien sans rien affirmer, il aura le *soupçon* que telle règle d'action paraît meilleure que les autres. Ou bien, ayant observé, étudié, réfléchi, pris l'avis d'hommes sages et compétents, *d'opinions diverses*, qu'il pourra *croire*, il inclinera à une solution, en rejetant tou-

tes les autres ; alors et alors seulement il se sera fait une opinion, il formulera un *jugement probable*, en quoi consiste l'opinion.

Mais il faut écarter ici l'idée fausse que les mathématiciens ont donnée du probable. Dix chances pour, quatre contre : on joue pour, comme à la loterie : boule rouge ou blanche. C'est là une probabilité arithmétique qui n'a que faire avec l'opinion. Le jugement probable est une solution, satisfaisante pour l'esprit, du problème posé, une détermination de la raison entre deux ou plusieurs partis possibles, détermination qui exige une accumulation d'arguments convergents et la réfutation des objections, une à une. Le probable a donc, pour lui, un ensemble de raisons assez fortes, pour entrainer l'assentiment. Il garde toutefois un lien étroit avec l'esprit qui l'accepte comme tel : la science, en effet, nous l'avons vu, impose ses conclusions, la nécessité qu'elle établit ne dépend pas de notre intelligence, qui connaît, par elle, *ce qui est*. Le probable, au contraire, ne va pas au-delà de *ce qui paraît*, il est digne d'approbation sans doute, avec raisons à l'appui, mais quand il paraît et à qui il paraît tel. Il ne donne rien qui conduise à la pleine et entière certitude. Ainsi de l'opinion, fondée sur le jugement probable, tendant à connaître la vérité d'un objet, d'une chose, ou à prolonger dans l'avenir la courbure des événements pour éclairer l'action du présent, mais qui, hors d'état de rejoindre l'être de la chose, en des conditions nécessaires, tourne alentour, pour ainsi dire, accumule les signes, les raisons favorables, jusqu'à forcer l'assentiment.

Saint Thomas d'Aquin, qui était un profond connaisseur de l'âme humaine, marque nettement les caractères de l'opinion. Elle est, dit-il, *un acte de notre intellect prenant parti pour un des contradictoires, dans la crainte de l'autre*. Position de l'esprit qui entend respecter la vérité

t n'affirmer pas au-delà de ce qu'il peut : même fortement tablie, en effet, une opinion laisse toujours, dans l'esprit bre, une certaine « crainte de l'autre », c'est-à-dire, au ond, la crainte de l'erreur, d'un aspect de la question nal vu ou d'un événement imprévu, imprévisible même, enant bouleverser toutes les conclusions. Qui, chargé de onduire ou d'éclairer les intérêts de la France, contraint se faire une opinion pour agir, peut dire sans « crainte e l'autre » : voilà où il faut aller ?

Dans l'opinion, dit encore saint Thomas, *l'intellect ne onne pas son assentiment sous la motion efficace de l'objet,* omme il arrive dans la recherche scientifique où s'impose ne nécessité : *c'est par l'effet d'un choix volontaire qu'il se orte plutôt d'un côté que de l'autre.* Si minutieuse que soit enquête, si large l'information, vient le moment où il aut prendre parti, malgré « la crainte de l'autre », devant n probable qu'on a des raisons de croire tel ou tel ou qui emble appelé à devenir ainsi et non autrement, il faut auter le pas, malgré un résidu, même léger, de doute ; out incline l'esprit à tel parti, mais la volonté intervient éanmoins pour le déterminer à choisir. Si l'âme n'est pas acifiée alors, on entend bien que les passions, les préjués, les habitudes interviendront au choix ; n'y eût-il que es dernières..... ? habitudes de vieux professeurs qui reflèent une expérience ancienne, habitudes de jeune maître ui a vu l'école sous un autre jour, habitudes de militaire ui tranche la question de la paix avec des armements, abitudes d'homme politique qui en oublie la nécessité, ntraînement des passions politiques, influence du parti ui réclame son intérêt... Le choix ne devrait pas être rbitraire, la raison devrait la pénétrer, à cause, dit saint homas, *de la probabilité des raisons qui servent de point 'appui.* Mais de quelle paix intérieure, de quel détachenent de soi et du reste, il faut disposer pour ne pas don-

ner le coup de pouce, alors que l'événement nous presse ou le désir d'en finir?

Parfois même, *l'intellect se porte d'un côté de préférence à l'autre; la raison motrice, cependant, n'agit pas suffisamment sur lui pour le déterminer totalement à une partie de la contradiction : de là vient qu'il en accepte une, restant dans le doute à l'égard de la partie opposée.* Fine remarque du Docteur angélique : c'est que nous sommes embarqués, et la vie est exigeante, elle contraint à choisir. Par exemple, il faut voter et nous hésitons. Le moyen de se former une opinion vraiment motivée? Sous la motion des raisons, des habitudes de pensées, des lectures, de l'éducation, nous formulons une opinion quelconque, malgré un doute subsistant, et nous voilà introduit dans un cercle d'affirmations; l'accoutumance aidant, elles se font chaque jour plus résolues, les arguments opposés perdent de leur force à nos yeux, jusqu'au moment où les tenants de l'opinion contraire sont accablés de jugements péremptoires, que la science elle-même, à défaut de la charité, ne justifierait pas.

***

De la vraie nature de l'opinion, deux conséquences importantes résultent.

Ce qui est appelé opinion, dans la vie courante, n'en est pas. Jugement hâtif, choix arbitraire, motion de l'intérêt, entraînement du voisin, du milieu, passion aveugle, tout ce qu'on voudra, mais de recherche paisible de l'esprit, d'effort pour savoir et comprendre, d'enquête : point. On dit : c'est mon opinion, comme on dirait : je pense ainsi parce qu'il me plaît, sans égard aux réalités. Bien mieux, ici comme et plus qu'ailleurs, la compétence propre à chacun garde sa valeur : or, combien d'hommes savants, bien placés, largement informés, ont pouvoir de formuler

une opinion motivée en toutes ces questions qui s'agitent à travers le monde? (1) que dire alors des autres, le très grand nombre, qui n'ayant ni le temps, ni les moyens de contrôler, en sont réduits, pour tout ce qui échappe à leur activité professionnelle, à faire confiance à autrui, ce qui ne signifie pas uniquement confiance à un journal, surtout d'opinion? On exprime une opinion même réfléchie : ce n'est qu'un acte de croyance en quelques hommes, qui peuvent être de bons témoins ou de sages conseils, mais qui seuls sont les véritables opinants, ayant moyen de s'informer et de juger.

La seconde conséquence, c'est qu'en matière d'opinion vraiment fondée, tous jouissent d'une large liberté. Encore une fois, le probable est ce qui *paraît* digne d'approbation, mais pour l'esprit à qui il paraît tel, ce qui implique que le voisin peut voir, mieux ou moins bien, autrement. Les divisions des catholiques sont donc ici parfaitement légitimes : nécessité seule oblige ; inévitables : les divergences de vues ne sont pas toujours contradictoires et il arrive fréquemment que ces divergences ajoutées rapprochent d'une vérité plus complète. Nous dirons même que ces divisions sont utiles : on en vient à le comprendre enfin, c'est pour avoir lié leur sort et leur action aux seules opinions conservatrices que les catholiques de France ont perdu contact avec une grande partie de la nation, celle-là même qui subissait directement et sans défense des influences anti-conservatrices ou révolutionnaires. Pareil fait, à un tel degré, ne s'est observé qu'en France, aussi l'Église y a-t-elle été compromise, apparaissant aux yeux des ignorants comme une puissance conservatrice, liée à

(1) Qu'on pense ici au journaliste d'opinion qui tranche et fulmine en toute matière, qui règle le statut de l'Europe et la force des armées, qui donne une solution à la crise économique, règle la question financière et le statut de la monnaie, la question scolaire, le sort de l'Église et beaucoup d'autres choses encore.

un régime social et économique dont la faillite, à travers ses derniers excès, est complète ; ce qui s'est traduit brutalement par la formule : l'Église gardienne des coffres-forts. Dégager l'Église, c'est-à-dire la vérité et le pouvoir spirituels, de ces compromissions, exige que les catholiques reprennent toute la liberté d'opinion compatible avec leur foi, c'est-à-dire avec la raison. Les exclusives lancées, ici et là, contre des opinions légitimes, contre des opinions contraires manifestent simplement un manque d'esprit chrétien, plus grave encore que la faiblesse logique.

***

Alors, l'union ?

La connaissance exacte de l'opinion et de sa valeur intellectuelle en rapproche. Ce qui la rend impossible, c'est l'égarement des esprits qui affirment en matière probable avec plus d'intransigeance qu'ils n'en mettraient en matière scientifique, sous le sceau de la certitude. Inutile de parler de la Société des nations et de la Conférence du désarmement, si l'on affirme péremptoirement, ici qu'elles préparent notre ruine, là qu'il n'est de salut sans elles ; tout est simplifié, si l'on comprend, de part et d'autre, que nul n'a une certitude et que chacun incline à une probabilité, selon l'apparence que son esprit entrevoit (1). Ceux qui tiennent que nous ne saurions rien tirer de l'école laïque et qu'il convient de résister même désespérément, ceux qui prétendent que l'unique solution désormais est de la pénétrer et de la rechristianiser, n'ont, les uns ni les autres, quel que soit le ton tranchant de leurs affirmations, aucune certitude pour l'avenir, aucune démonstration concluant en jugement nécessaire. A tous s'imposent

(1) A condition, il va sans dire, que la fermeture de l'esprit à des aspects non entrevus ne soit ni volontaire, ni négligente. Le plus grand obstacle à la liberté d'opinion n'est pas extérieur, mais intérieur, il s'appelle : parti-pris.

uniquement des principes chrétiens, la loi morale, les vérités scientifiquement établies et, pour le reste, l'obligation de ne formuler une opinion qu'après avoir achevé le travail de recherches et de réflexions indispensable : la conclusion étant donnée « dans la crainte de l'autre », sans oublier ses faiblesses essentielles.

En présence de catholiques rangés à une opinion extrême mais légitime, on dira volontiers : Ils font une besogne de division ! — Erreur grossière : ce qui divise n'est pas l'opinion, mais la prétention inadmissible d'exclure telle ou telle opinion parce qu'on ne la partage pas et qu'elle heurte des habitudes.

On entend bien que, la charité aidant, la vision claire des degrés de certitude, de l'infirmité congénitale à tout jugement probable, faciliterait les rencontres, et la vie commune tout autant. Ce qui les écarte et les brise ne tient pas, encore une fois, dans les divergences d'opinion, mais dans l'incompréhension qu'on en a, dans l'indifférence aux ravages exercés à travers le champ de la vérité, par les violences de la passion ou de l'intérêt, véritables coups de force contre l'intelligence. On doit prendre parti souvent, mais pour soi, non contre le voisin, qui est libre comme soi-même. Au demeurant l'opinion, par sa nature même, n'a pas la fixité de la vérité scientifique. Elle est essentiellement révisable. Rien n'est peu intelligent comme le reproche fait à autrui de modifier ses opinions, si par là il les ajuste et les renforce. L'opinion qui reste toujours identique révèle, le plus souvent, la sclérose d'un esprit.

L'union serait plus facile encore, si les catholiques consentaient à se rappeler que la liberté du jugement, en matière d'opinion surtout, implique une rectification qui est le propre fruit de la vertu. Le passionné juge mal : qu'il soit mû ou ému par le préjugé, l'intérêt, l'ambition,

ou autrement; son tumulte intérieur trouble l'intelligence et la dévie. Le tiède, livré à ses habitudes, juge mal : il suit une pente coutumière, qui le conduit, à petites secousses, toujours aux mêmes sillons. Outre les règles logiques, il y a des conditions morales au droit exercice de la raison, savoir : un équilibre vertueux qui maintienne dans l'âme assez de détachement, de renoncement, d'humilité et de prudence, pour que l'intelligence demeure claire et désintéressée. Ce qui ne doit pas être oublié par celui-là surtout qui, hors d'état d'opiner lui-même — tâche complexe —, doit choisir ses témoins et ses conseils.

L'union est préparée enfin par la dépendance au même Christ, par la même foi qui garde en toutes les intelligences les mêmes vérités, ne s'établit pas au domaine de l'opinion, sans doute, mais y projette de puissants faisceaux de lumière, les mêmes pour tous, traversant le politique, le social et l'économique d'un rayonnement de certitudes, divines et humaines, sur quoi les jugements probables trouvent de solides points d'appui.

***

Il reste que le bien commun spirituel, celui de l'Église, dans l'univers ou simplement en France, peut requérir, parfois, souvent, selon les époques, l'unité d'action. Nulle issue alors — faut-il y insister? — qu'un acte de l'autorité compétente disant : Faites taire vos préférences, rassemblez vos forces et prenez, ensemble, tel chemin en vue de telle fin!

Sacrifice des opinions particulières, politiques, sociales, économiques, sans doute, mais, à tout chrétien fidèle, pénétré de la fragilité du jugement d'opinion, sacrifice bien mince en vérité, au regard du bien à promouvoir.

Georges Coquelle-Viance.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Nicolas Berdiaeff devant le communisme

Nicolas Berdiaeff a été révélé au public français par la traduction, dans « Le Roseau d'or », de son remarquable essai *Un nouveau Moyen Age*. Depuis quatre ans, sa notoriété, et ce qui est mieux, son influence, n'ont pas cessé de grandir. Parmi les penseurs contemporains, il est un des très rares qui place son souci au cœur même de nos problèmes, et c'est cette valable actualité qu'il doit d'être très en faveur dans les groupes de jeunes hommes que préoccupe le sort de notre civilisation. Orthodoxe, demeuré fidèle à sa confession malgré le très grand respect qu'il professe à l'égard du catholicisme, Nicolas Berdiaeff serait séparé du dogme catholique sur tels ou tels points, qu'il ne m'appartient pas ici de signaler : sur le plan où j'entends me placer aujourd'hui, rien n'oppose deux membres de la grande famille chtétienne.

Un problème — le seul, le décisif problème — hante depuis longtemps cet esprit. Celui du communisme, non seulement en tant que fait, mais en tant que phénomène historique susceptible d'orienter le cours de la civilisation. Sur ce sujet il a publié *Le Marxisme et la Religion* (éd. « Je sers » 1931), *Le problème du Communisme* (« Questions disputées », Desclée, de Brouwer, 1933), *Le Christianisme et la lutte des classes* (éd. « Demain », 1932); enfin une plaquette : *De la dignité du Christianisme et de l'Indignité des Chrétiens* (éd. « Je sers », 1931) entre tout à fait dans les mêmes perspectives (1). Ancien

(1) Au moment où j'achève cette chronique paraît un très important ouvrage de Berdiaeff, *Esprit et liberté* (éd. « Je sers », 1933);

marxiste, séparé aujourd'hui du marxisme dont il est devenu l'adversaire idéologique, Berdiaeff a le mérite, trop rare, de ne pas juger du communisme d'un point de vue sentimental. On ne trouve dans sa critique pas la plus minime trace de cet esprit bourgeois de confort et de sécurité au nom duquel on a accoutumé de juger l'expérience communiste russe. Et c'est ce qui fait son originalité.

Rien n'est plus lamentable, ni plus révélateur, que l'attitude de la grande bourgeoisie française à l'endroit du communisme. L'hostilité idéologique légitime y a bien moins de part que les sentiments les plus mesquins de haine, de peur et d'amour du confort. Tantôt l'U. R. S. S. est peinte dans la grande presse comme l'ogre qui demain dévorera le monde occidental, tendre enfant innocent, tantôt comme un épouvantail aux pieds fragiles prêt à s'écrouler : la clientèle tremble et veut être rassurée. D'où ces campagnes tendancieuses, cette ignorance savamment entretenue. Il suffit de voir, au reste, comment réagissent ces mêmes journaux aux divers périls qui menacent notre monde, pour comprendre où est leur vérité. Du désordre moral, de la misère, du chômage, on parlera avec cette modération qui est le suprême bon ton. Mais que l'ours soviétique montre le bout de l'oreille, alors ce seront des pleurs et des grincements de dents. Qu'on voie l'attitude de cette bourgeoisie intelligente à l'égard d'André Gide! Il y a longtemps qu'on pouvait penser, d'une certaine façon, que son œuvre était dangereuse : mais *Si le grain ne meurt...* et *Corydon* étaient accueillis avec un sourire à peine réprobateur. Depuis sa prétendue « conversion au communisme », les choses se gâtent et l'unanimité se fait contre lui. Car, chose grave : il ne menaçait que les âmes, maintenant il menace les portefeuilles.

Cette attitude pharisaïque ne mérite que notre mépris.

c'est un essai de philosophie religieuse, d'un grand intérêt pour la connaissance de la pensée chrétienne de l'auteur, mais qui, sauf en deux ou trois points, ne touche pas au sujet que je me suis aujourd'hui proposé. Cet essai, d'ailleurs, déjà ancien, sera prochainement complété par un autre, *De la destination de l'homme*.

Adversaires du communisme, nous n'entendons pas seulement préserver de ses menaces nos vies, notre confort, notre tranquillité. Il est trop facile de prendre sa discipline sur le dos du peuple russe. Si le communisme a été possible, s'il est possible, demain, dans nos contrées, à qui la faute? Un retour sur nous-mêmes est indispensable, auquel nous convie Nicolas Berdiaeff. Il y a, dans le communisme, un immense mensonge; mais il y a aussi une part de vérité. Que dirons-nous si, devant notre conscience, cette vérité nous juge? « Pour vaincre le mensonge du socialisme, disait déjà Vladimir Solovief, il faut avoir saisi la vérité du socialisme. » C'est à cet examen de bonne foi que nous nous efforcerons ici.

***

La vérité du communisme, Nicolas Berdiaeff la voit d'abord négative, la critique de la civilisation bourgeoise, capitaliste, déchristianisée sous un masque chrétien, la dénonciation de ses contradictions, de ses malaises. On n'a pas de mal à se sentir d'accord avec lui quand il condamne « le régime qui, grâce à la rationalisation de l'industrie, à la croissance vertigineuse des biens et des richesses économiques, engendre le chômage, jette à la rue les masses ouvrières, les condamne à la misère et à la faim, — le régime qui admet un paupérisme révoltant malgré l'accumulation générale des richesses, qui se voit obligé, au nom de l'intérêt économique, d'anéantir le superflu des marchandises en dépit de l'existence de besoins, qui engendre des guerres abominables, qui est animé par la convoitise du lucre, qui rend vide de sens la vie des classes dirigeantes elles-mêmes... ». Ces aspects monstrueux d'un monde sans âme, nous les dénonçons avec Berdiaeff, et le communisme, quand il les dénonce, nous trouve d'accord avec lui.

Mais il y a une vérité positive dans la théorie communiste. Elle est plus difficile à saisir, parce que d'une part nous sommes mal renseignés sur les réalisations et parce que, surtout,

l'application pratique est loin d'avoir été fidèle à la doctrine. Cette vérité positive se manifeste de plusieurs façons. Dans l'organisation de l'économie, qui veut échapper au jeu des intérêts et des arbitraires : la soi-disant « liberté économique » aboutit, nous l'avons trop vu, aux pires injustices. Dans la reconnaissance du travail comme valeur première, reconnaissance éminemment chrétienne, que la société dite chrétienne méconnaît : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger », affichent les communistes dans leurs ateliers, en se gardant bien de dire que la phrase est de saint Paul (II Thess., III, 10). Dans la condamnation absolue de toute exploitation de l'homme par l'homme, d'une classe par une autre classe, et dans celle du régime des classes mêmes, qui aboutit fatalement à cette exploitation. Dans la subordination de la politique à l'économique, entraînant pour conséquence la transformation de la structure politique, qui doit représenter les intérêts économiques réels. Enfin dans la dénonciation des égoïsmes nationaux, aussi funestes que les égoïsmes personnels, qu'un jour ou l'autre une organisation supranationale devra éliminer.

Plus profondément encore la vérité du communisme est dans sa volonté totalisatrice. « Le marxisme, dit très bien Berdiaeff, prétend être une conception universelle, intégrale, répondant à toutes les questions primordiales, et donnant un sens à la vie. Il est à la fois une politique, une morale, une science, une philosophie; il est une religion nouvelle. » Et ailleurs : « C'est la force du communisme d'avoir posé le problème dans son ampleur, d'avoir fondu en une même notion théorie et pratique, pensée et vouloir. Il rejoint par là la conception théocratique du Moyen Age : il soumet la vie de l'individu au but universel; il revient à cette notion de servir qui avait complètement disparu de l'époque libéro-bourgeoise déchristianisée. »

Certes le communisme russe n'est pas entièrement fidèle à lui même, et en donnant à l'exaltation de la technique un caractère de monstrueuse finalité, il a (au moins jusqu'à ces derniers temps, où il semble un peu s'en apercevoir) cédé à

une contradiction grave. Le communisme ne se conçoit pleinement qu'en fonction d'un dessein grandiose de reconstruction du monde ; il n'est pas lui-même quand il aboutit à une buraucratisation et à un fordisme généralisés.

Au fond, le communisme est vrai dans la mesure où il satisfait une des plus pures aspirations de l'homme, qui est vers la communion entre tous les vivants. « Le communisme n'a pas toujours été athée et matérialiste ; il a un passé religieux et tout baigné de spiritualité. Il faut se souvenir que le premier qui en ait tracé les linéaments a été Platon, que le communisme a existé dans le christianisme primitif, basé sur l'Évangile, qu'on le retrouve sous une forme religieuse au Moyen Age et à l'époque de la Réforme, que Thomas Morus, l'auteur de l'*Utopie*, est tout de même honoré comme bienheureux par l'Eglise catholique. » Ce grand rêve de communion, c'est celui qui pare d'un reflet de noblesse les expériences les plus détournées de leur vrai but, comme une caricature garde le souvenir d'un modèle. « Ce rêve, il y a quelque chose de tragique à le reconnaître, le communisme matérialiste est plus apte à le réaliser que le communisme chrétien. Parce que le communisme matérialiste peut user des moyens de la force et de la contrainte, n'ayant pas à tenir compte de la liberté spirituelle de l'homme et de sa nature déchue. » Le christianisme ne se reconnaît pas le droit d'imposer à l'homme, du dehors, une organisation qui le délivre du mal ; si parfois il l'a essayé, cette tentative a abouti à des troubles et des déchirements. Ce qui revient à dire que, dans la mesure où il réussit et parce qu'il réussit, le communisme ne peut que trahir la vérité de l'homme, laquelle est non dans l'organisation matérielle, mais dans l'Esprit.

* * *

Nous saisissons ici le mensonge du communisme, « si lourd, dit Berdiaeff, qu'il l'emporte sur toutes les vérités. » Le fondement même de sa doctrine réside dans la négation de l'esprit, du principe spirituel chez l'homme, dans son

athéisme. Sous son aspect essentiel, il est résumé dans ce paradoxe : « Il faut renier Dieu, afin que le royaume de Dieu soit réalisé sur la Terre. »

Il est à peine besoin de dire comment le communisme s'affirme anti-spirituel, anti-religieux. On a trop insisté sur les luttes des Sans-Dieu, sur la propagande contre la spiritualité en U. R. S. S. pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Mais il est plus curieux de souligner, ce que Nicolas Berdiaeff a très bien fait, qu'il y a, dans cette lutte, des fondements religieux. Un athée sceptique, pour qui toute aspiration spirituelle serait lettre morte, ne se donnerait pas tant de mal pour lutter contre elle. En fait, il y a, au fond de toute cette immense activité contre Dieu, l'esprit et la religion, la preuve d'une activité religieuse secrète, retournée contre elle-même, et déviée de son dessein. Dans une étude sur la *Psychologie du Nihilisme*, Berdiaeff montre chez tous les révolutionnaires russes l'existence de ce fondement trahi : l'anarchisme d'un Bakounine, par exemple, porte une empreinte presque mystique. Et le communisme, en s'installant, utilise des sentiments d'abnégation, de renoncement individuel, de charité qui sont dus au lent alluvionnement de maints siècles de christianisme.

Il y a plus encore. Dans la conception du marxisme, on trouve des sentiments tout à fait religieux. Tout socialiste porte en lui la notion apocalyptique d'une rupture brusque dans l'ordre des choses au-delà de laquelle le monde nouveau naîtra : au dernier congrès du parti S. F. I. O. en France, sous les apparences de basse politique, c'était cette conception même qui était en question. N'est-ce pas là une notion eschatologique, religieuse au sens véritable du mot?

De même quand Marx et ses disciples assignent au prolétariat une tâche réformatrice décisive, quand ils ne voient la transformation du monde que réalisable par le prolétariat et par lui seul, ils le dotent d'une valeur messianique qui est un pur article de foi. Au lieu du peuple élu, on a la classe élue : nous demeurons sur le terrain religieux. Que le prolétariat soit la classe la plus malheureuse et, à ce titre, la plus

digne d'amour, c'est une vérité indiscutable; mais cela ne suffit pas à lui assurer les vertus nécessaires pour rédimer l'humanité.

Enfin dans la condamnation même que portent les communistes contre leurs adversaires bourgeois : il y a encore la trace d'une conception religieuse, spécifiquement chrétienne. Pour Marx le système capitaliste était condamnable parce que, à un certain stade, il ne permet plus le libre jeu et le développement des forces économiques, ces forces que Marx prenait pour réalités premières. Cela n'a rien à voir avec la conception que les communistes actuels se font, où les bourgeois sont les suppôts du mal et les prolétaires l'incarnation du bien. Un mythe chrétien subsiste ici, sur la forme la plus grossière et la plus caricaturale.

C'est sur ces bases, philosophiquement religieuses, que le communisme établit une société dont la doctrine doit être officielle, le matérialisme. Il n'est pas étonnant que ce matérialisme soit assez peu solide. Berdiaeff, en analysant de près de récentes publications soviétiques, a montré que la « ligne générale » de la philosophie soviétique s'affirme entre le matérialisme mécaniciste et l'idéalisme dialectique, l'un et l'autre condamnés aujourd'hui par la pure observance marxiste comme des hérésies. Le matérialisme, en U. R. S. S., est en pleine crise; le terme seul subsiste. On sauve la face en maintenant par la force un dogmatisme d'ailleurs simpliste et contradictoire : le déterminisme, par exemple, est de croyance obligatoire en matière biologique mais condamné au point de vue social; la physique moderne est plus que suspecte, parce qu'elle travaille contre le matérialisme, et Einstein et Plank sont représentés comme des représentants du plus dangereux esprit bourgeois. Nulle Inquisition n'est allée plus loin.

Et en même temps qu'on proclame la prééminence du fait matériel, on fait appel à l'abnégation et à l'esprit de sacrifice. Le fondement de la doctrine matérialiste, en matière sociale, est dans l'appel au désir humain de satisfaction. Il est cependant évident que si, au début, la révolution communiste a

fait appel à des passions basses chez l'homme, il existe aussi une ascèse authentique chez les chefs, dans le parti, et que l'ensemble de la population, de la jeunesse surtout, montre de l'héroïsme et de l'abnégation, reportant, en somme, sur les hommes futurs, sur ses enfants et ses petits-enfants l'accomplissement des promesses du bonheur matériel qu'on lui a faites. Ainsi se mêle le meilleur au pire, ce qui rend si difficile tout jugement de valeur sur cette immense entreprise.

L'erreur fondamentale du communisme, son athéisme et son antispiritualisme aboutissent à une négation totale de la personnalité humaine, qui, dans ce système, devient un moyen, non un but. L'âme humaine n'y possède aucune valeur absolue. Elle n'a pas à s'accomplir dans la liberté et la responsabilité : des déterminismes sociaux la tiennent en tutelle; la vie spirituelle, dans son intégralité, appartient à la société, elle est du royaume de ce monde, et ne devra servir que lui. Toute activité de l'homme n'existera qu'en fonction du but proposé par le système. Le travail, qui, pris intérieurement, comporte un élément ascétique éternel, sera envisagé comme un phénomène uniquement matériel. Nulle valeur créatrice ne sera reconnue en lui, et seule comptera sa qualité de *production*, vidée de tout sens pour la personnalité. Telle est l'erreur. Mais cette erreur, poussée à son comble ici, n'existait-elle pas déjà dans le système capitaliste matérialiste, dont, plus on réfléchit, plus le communisme apparaît à la fois comme l'aboutissement et le châtiment?

*
* *

Ce n'est pas seulement sur le plan de la critique spirituelle qu'on arrive à cette conclusion : sur celui de la lutte des classes on y parvient de même. « Du point de vue des valeurs chrétiennes, dit Nicolas Berdiaeff, le capitalisme et le communisme matérialiste sont également passibles de condamnation, et l'on peut même discerner en eux un seul et même principe. Le socialisme marxiste érige la classe au dessus de la personnalité et considère l'homme exclusivement

comme une fonction sociale. Mais, à vrai dire, l'idéologie bourgeoise et capitaliste ne l'envisage pas autrement. Nous trouvons dans le capitalisme et dans le communisme la même domination du collectif impersonnel. » Cette mentalité de classe n'a pas attendu l'arrivée de Lénine au pouvoir pour étouffer l'homme spirituel et pour paralyser la conscience chrétienne. Qu'elle soit bourgeoise ou prolétarienne, elle est toujours la conséquence de la décadence de la spiritualité chrétienne, qui fondait les relations sociales sur l'amour du prochain et sur la charité.

Certes, les idéologies bourgeoises sont habiles à nous dissimuler l'existence de la lutte des classes. La démocratie affirme qu'elle n'existe pas. Il n'y a qu'une lutte individuelle, nous dit-on. L'aristocratie, au moins, avait la franchise de se proclamer ouvertement comme une race privilégiée. En réalité (l'agitation qu'on organise autour de l'école unique, en France, le prouve assez) les classes bourgeoises entretiennent une lutte de classe, mais elles le font sous le couvert de principes élevés : sécurité de l'État, valeur de la civilisation, voire de la religion.

Il suffit de considérer de quelle façon la bourgeoisie envisage, au point de vue moral, l'économie. Il est couramment admis que les lois morales, et en particulier les lois chrétiennes, cessent d'être applicables dès qu'on se trouve sur le terrain de l'économique.

On oublie trop qu'il y a entre le spirituel et l'économique une liaison profonde, essentielle, et qu'il ne suffit pas de faire défendre l'Esprit dans les journaux qu'on possède, si en même temps on le sacrifie dans ses usines. « La transformation de l'homme en chose, la transmutation du travail en marchandise, l'égoïsme impitoyable de la concurrence, doivent être intolérables à la conscience chrétienne. Nous sommes bien obligés de reconnaître que c'est là pourtant ce qui forme la base de la société capitaliste. » Quand donc notre système affirmera-t-il que l'économie doit exister pour l'homme, et non l'homme pour l'économie? La période de « prospérité » n'a fait que développer cette maladie mortelle, ce que MM. Aron

et Dandieu appellent *le Cancer américain*, dont le stalinisme mourra comme le fordisme; la période de crise, bien loin d'ouvrir aux hommes les yeux, les aveugle davantage, et ils ne vivent que dans l'espoir d'une « prospérité » nouvelle, c'est-à-dire d'un abaissement nouveau dans l'échelle de l'anonymat, de l'abstraction, pour tout dire, de la déshumanisation.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce vice est le plus tenace au cœur de l'homme. C'est ce vieux refus à l'amour et à la charité qui habite la bourgeoisie, crée l'esprit bourgeois, mais qui, aussi bien, pousse l'ouvrier à s'embourgeoiser, et, dès qu'il a atteint le palier « bourgeois », à se montrer plus dur de cœur à l'égard de ses anciens compagnons qu'un ancien bourgeois. C'est cela même que le message chrétien dénonce, que le christianisme marque d'un trait de feu, et à quoi, cependant, ladrement, petitement, les chrétiens consentent. Par ce vice tout a été faussé. La propriété, qui, dit bien Berdiaeff, a dans son principe un certain noyau ontologique, érigée en absolu (en même temps que devenue abstraite et injustifiée dans le système capitaliste), n'a plus que le sens de l'avarice. Les droits de l'homme, qu'on a si solennellement proclamés, scindés des devoirs, alors qu'en réalité dans un certain sens le droit par lui-même constitue un devoir, sont arrivés à n'être plus que revendications et défenses violentes des intérêts. Ce n'est pas seulement devant le spectacle du communisme qu'il faut se désoler, parler de cruauté et de barbarie. Dans notre monde, sur des formes moins voyantes, la même dépravation existe, et c'est notre misère que de vouloir fermer les yeux à son spectacle.

*
* *

La leçon décisive de cet ensemble d'ouvrages, c'est celle que Nicolas Berdiaeff résume en un petit opuscule dont le titre suffit à tout dire : « De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens ». Un monde chrétien, c'est-à-dire

un monde qui eût professé le christianisme, non de la bouche mais du cœur, non par des paroles mais par des actes, n'eût pas suscité le communisme comme son châtiment. Que la grande société bourgeoise, craignant pour ses tantièmes et ses dividendes, tremble devant le communisme, soit : nous savons quelle est sa responsabilité, celle qu'elle a assumée pendant tout le XIX^e^ siècle, au temps où le régime économique actuel grandissait, nourrissant les vers dans son corps. Le jour où l'on a dit : « La religion est affaire privée, elle n'a pas à intervenir dans la vie publique, encore moins dans l'économique... », ce jour-là on a condamné la société bourgeoise à être, fatalement, la victime du communisme. Seule une conception totalisatrice de la vie, comme celle que possédait le christianisme médiéval, pouvait empêcher l'homme de descendre cette pente, au bas de laquelle nous le voyons aujourd'hui, accroché aux arbustes, au dessus de l'abîme, en proie à la terreur. « La plus grande partie de la vie chrétienne n'est ni sanctifiée ni éclairée par la lumière du Christ... Pour le chrétien, le communisme a une signification toute particulière : il est le témoignage du devoir non rempli, de la tâche irréalisée du christianisme. »

Cela, faut-il le dire, ne témoigne pas contre le christianisme, comme les théoriciens révolutionnaires l'affirment, mais seulement contre les chrétiens. L'Église, si elle ne se désintéresse pas du bonheur des hommes, si elle souhaite lutter contre le malheur, dans la mesure où elle est humaine, sait qu'elle est d'abord divine, et que son véritable but n'est point de réaliser le royaume de ce monde. C'est pourquoi il est toujours si aisé de dénoncer sa carence, qui n'est, en réalité, que la carence des hommes, due à la faiblesse de leur nature.

Le communisme est un jugement, non de l'Église, non du christianisme, mais des chrétiens. Ainsi apparaît dans toute son ampleur le débat qui est celui de notre époque : entre le communisme intégral et le christianisme intégral, un jour ou l'autre le combat sera à mort. D'un côté sera l'ensemble des forces qui tendent à ruiner la personne humaine, à lui imposer le bonheur standard d'un animal numéroté; de l'autre

seront les derniers et suprêmes principes, aristocratiques au vrai sens du mot, de la prééminence de l'Esprit.

Dans ce combat, dont nous savons l'urgence, le christianisme ne s'engagera que ses précautions prises, c'est-à-dire désentravé de tous les liens qui aujourd'hui l'empêtrent. Au mot d'ordre : « la religion est l'instrument d'exploitation », il faudra répondre par les actes : que jamais les serviteurs de la religion ne s'en servent comme d'un instrument au service d'un intérêt particulier. Il faudra que les temps viennent, qu'annonce avec courage Berdiaeff, où « les chrétiens cesseront d'être un obstacle sur la voie du christianisme ». Ensuite il n'appartiendra plus aux hommes de faire triompher l'un ou l'autre des adversaires. Des temps peuvent venir où les chrétiens seront persécutés, où leur vie et leur bonheur terrestre seront en cause. Ce jour-là seront avec eux ceux-là mêmes qui, éloignés de leur foi, reconnaîtront la valeur du sacrifice. « La réponse chrétienne fondamentale, dit Nicolas Berdiaeff, à la révolte athéistique contre la souffrance est que Dieu, le fils de Dieu Lui-même, a souffert, et qu'après cela souffrir, — c'est porter sa croix. »

DANIEL-ROPS.

En plein paganisme

Comment M. Von Papen peut-il concilier son catholicisme et son nationalisme guerrier? Il y a contradiction dans les termes, et cette harangue invraisemblable qu'il prononça à Münster devant les « Casques d'acier » efface tout simplement vingt siècles de christianisme. Elle réédite la vieille théorie païenne de la prédominance absolue de l'État. Paganisme grec, romain ou germain, c'est toujours la négation de la transcendance de la personne humaine, que le Christ est venu affirmer.

Quand M. Von Papen félicite ses compatriotes d' « être intérieurement délivrés des idées du dernier siècle et demi », il se trompe ou il les trompe. Au fond, ce sont les idées chrétiennes qu'il rejette. Car le christianisme enseigne que, si le lien social est une réalité naturelle, cependant la personne humaine existe, en droit, en nature, avant le fait social lui-même. L'Etat est déjà une résultante, une fondation de l'homme social, et par conséquent la personne humaine possède, à son encontre, des droits préalables et imprescriptibles.

Ce sont là des notions élémentaires de sociologie catholique, et il est vraiment fâcheux que M. Von Papen, qui passe pour catholique, témoigne à leur endroit d'un tel mépris. Il confond les sociétés animales, où l'individu n'existe, en effet, que pour l'espèce, avec la société humaine, où la personne transcende l'espèce de tout l'infini de son âme immortelle.

Dire qu' « il ne doit pas y avoir d'autre émulation que celle qui consiste à se surpasser dans le dévouement à la patrie », c'est faux au point de vue chrétien, car la patrie n'est pas la fin ultime de l'homme, mais seulement l'un des principes de sa vie et le moyen d'assurer sa destinée surnaturelle, seule valeur absolue qui doive régler son action.

Quant à prétendre qu' « il n'y a pas au monde une plus belle mort que d'être tué à l'ennemi », que l'important est de savoir dans quel esprit l'homme meurt, et qu'il importe de raviver en Allemagne « le dédain des vieux Germains pour la mort dans son lit », c'est prêcher la lutte et la haine au lieu de l'union par l'amour. Il n'y a rien de plus anti-chrétien que d'entretenir le culte de la guerre, sous le prétexte que, « malgré toutes les amertumes et toutes les souffrances, la guerre est restée le creuset des solidarités nationales ».

Cette mystique guerrière du vieux dieu allemand peut certes nous évoquer la poésie sauvage du Walhalla, mais elle ne nous rapproche pas précisément du doux Christ de la terre dont les anges saluèrent la naissance en chantant : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

La harangue de M. Von Papen est un scandaleux défi à l'esprit chrétien.

P. B.

QUESTIONS SOCIALES

É. TASSET-NISSOLLE. *Une grande croisade : L'œuvre de Joséphine Butler (1828-1906).*

Une protestante au grand cœur : « Elle savait voir la beauté de la nature humaine même dans la plus extrême dégradation. » Et aussi un précurseur : la croisade se poursuit; notre siècle verra-t-il enfin la victoire?

M. BONNET DE PAILLERETS, O.P. *Journée pédagogique de Lille.*

La réunion annuelle de l'U.T.O.

AUGUSTE VIATTE. *Le procès de Scottsboro.*

Les noirs ne sont-ils pas des hommes?

A travers les revues.

Le chômage des jeunes gens.
Le travail civil obligatoire.
Memento.

UNE GRANDE CROISADE

L'œuvre de Joséphine Butler

(1828-1906)

Il est, dans la galerie italienne du Louvre, un tableau devant lequel le visiteur s'attarde volontiers, laissant la méditation prolonger sa pensée, et transformant en substance spirituelle l'enchantement des formes et des couleurs. C'est la sainte Marguerite de Raphaël. Elle a posé le pied sur le dragon. Son corps ne présente aucune blessure. Du contact abject elle ne rapporte ni souillure ni diminution : le monstre n'a même pas réussi à faire passer l'effroi sur le beau visage marmoréen.

La femme forte, champion de la pureté et chevalier du bien, incarna plusieurs fois les énergies d'un peuple au cours de sa lutte contre les envahissements du mal. Le Moyen Age l'imaginait purgeant les marais de « tarasques » dévoreuses de vierges, ou, sous la cuirasse de Britomart, traversant des forêts grouillantes de maléfices. Le monde moderne la voit simplement revêtue de l'armure chrétienne de saint Paul. Elle a bouclé sur elle la ceinture de la justice, elle a saisi l'épée de l'esprit. Et c'est encore à travers ces symboles que Joséphine Butler nous apparaîtrait aujourd'hui si, épris de valeurs invisibles, un artiste s'essayait à peindre les traits de son âme.

Elle naquit en 1828 près de Dilston, dans le Northumberland. Dure contrée, où la nature ne flatte pas l'homme.

Les vents s'y combattent. Les nuages fuient à droite ou à gauche, suivant qu'ils sont poussés par les bourrasques de l'une ou de l'autre mer. Tout près c'est l'Écosse, avec ses vastes bruyères mouillées de pluie. Sur ces marches frontières — le « Border », comme on a coutume de l'appeler, — le souci de la guerre harcela les hommes pendant des siècles. Les hostilités ne se terminèrent pas à la réunion des deux couronnes. Longtemps des escarmouches désolèrent le pays, laissant derrière elles des souvenirs brûlants d'éléments passionnels. A Dilston, le soc de la charrue tirait souvent du sol un fragment de lance ou de gantelet. C'étaient les vestiges de la bataille de Flodden. Et le fermier, homme libre et gentilhomme à sa façon, racontait à ses enfants la célèbre rencontre comme s'il eût porté lui-même l'arquebuse et le morion.

Six filles et trois garçons grandissaient dans la riche propriété de Glendale, mais non pas, hâtons-nous de le dire, en liberté. John Grey avait des opinions arrêtées en matière d'éducation. Il tenait en haute estime les qualités de l'intelligence : ses enfants devaient être disciplinés et solidement instruits. Lui-même avait participé aux grands mouvements politiques de son temps, Reform Bill, Libre Échange, Abolition de la Traite des Noirs. Il avait écrit plusieurs traités sur des questions agricoles intéressant le comté. On le considérait comme un esprit éclairé et comme un grand cœur. Plus tard, quand Joséphine en pleine mêlée entendra soutenir qu'il y a deux morales — une pour les hommes et une pour les femmes —, elle se souviendra de l'exemple de vie pure laissé par son père et répétera fermement son mot : « La loi de Dieu est une. »

Chevauchées à travers les terres, retours contre le vent, alors que le voile de l'amazone colle au visage et se glace sur la bouche, longues marches dans la campagne, travail

et discipline s'allièrent pour donner à Joséphine la résistance physique dont elle jouit si largement plus tard. Sa beauté s'épanouit, régulière et forte. Tout en elle est solidité : le front classique, le nez droit, l'arc des sourcils, la masse des cheveux serrés sur la nuque. Les années passeront ; elles ne pourront altérer l'équilibre harmonieux de ces traits, ni la distinction d'un visage que les forces divines modelaient déjà par le dedans.

Aux influences immédiates s'en ajoutaient d'autres plus lointaines. Par sa mère elle descendait de tisserands français réfugiés en Angleterre après la Révocation de l'Édit de Nantes. Elle tenait à la France par quelques fibres. Et il n'est pas interdit de penser — l'Anglais se passant si facilement d'idées générales — que la tendance de son intelligence à tout ramener aux « principes » lui venait de son héritage latin.

Mais son caractère ne reflétait encore, tel un miroir, que les influences du milieu. La vie de famille s'y édifiait sur des principes sains, acceptés de tous, sur une piété riche en vérités premières, et surtout sur la parfaite conformité entre les choses enseignées et la vie vécue. On verra par la suite comment le courant wesleefen, en mettant l'accent sur l'activité extérieure, contribua au développement de sa personnalité. Qui eût rencontré Joséphine à dix-neuf ans n'eût admiré qu'une robuste jeune fille, peut-être un peu intransigeante dans son dédain des compromis, mais droite comme une belle épée et pure comme les torrents agrestes de Dilston.

Elle épousa bientôt un chargé de cours, « tutor » de l'Université de Durham, Georges Butler. C'était un homme d'un grand savoir et d'une profonde modestie. Sa largeur d'esprit et l'élévation de sa nature, pour ne pas parler de sa vivante piété, furent toujours pour Joséphine un sujet d'admiration et un précieux appui.

Il différait encore son ordination, voulant se consacrer à l'enseignement, lorsqu'un poste d'examinateur le décida à échanger Durham contre Oxford. Joséphine entra alors en contact avec la savante cité, la ville aux ombrages centenaires et aux nobles édifices, que la pensée habite comme une princesse sa tour. L'ambiance y était d'une culture raffinée. Afin d'aider son mari, qui était chargé de cours d'histoire de l'art, la jeune femme allait à la Bodléienne copier pour lui des gravures. Qu'écoutait-elle dans cette cathédrale de l'esprit? Son silence est chargé de la voix des siècles. Sollicitée par ces influences, Joséphine s'y forma à la recherche du renseignement exact et aux méthodes de la forte documentation. Elle se développait d'ailleurs en tous sens. Elle lisait Dante avec son mari, ou s'initiait au droit constitutionnel dans les ouvrages de Lord Coke, Humboldt, de Tocqueville, Lieber, etc. Mais, quelle que fût son étude, elle l'abordait toujours avec sa belle gravité coutumière, ainsi qu'on foule un sol sacré.

C'est à ce moment qu'une première ombre passa sur son bonheur. Le soir, à Oxford, une vapeur bleue monte des rivières. On sait que la Tamise s'y divise en cinq branches ; la brume s'étale en nappe à mi-hauteur de l'horizon. Au dessus se détachent les clochetons des Collèges et les flèches des églises. Pour le promeneur qui à ce moment s'en retourne vers la ville, une immatérielle cité de rêve apparaît au-dessus de l'autre. Il est difficile de se figurer qu'elle n'est que la projection du plus pernicieux des brouillards. Subitement la santé de la jeune femme s'altéra. Il fallut aller chercher des climats plus secs sur le continent. Mais l'alerte ne fut pas de longue durée, ni la séparation. Au retour nous trouvons le jeune ménage occupé à s'installer à Cheltenham. Plus tard il se transporta à Liverpool, où Joséphine regrettera souvent la petite ville du Glouces-

tershire, ses jardins aimables, la tiédeur de son climat et le charme d'une campagne qu'aucun industrialisme n'avait encore gâtée. Mais lorsque Liverpool viendra, la formation sera finie et les puissances qui ont guidé son destin la déclareront prête pour la lutte.

Jusqu'aux jours paisibles de Cheltenham on ne découvre dans l'existence de la femme et de la mère qu'une courbe harmonieuse au mouvement ascensionnel. Mais pourquoi faut-il que sur chaque vie consacrée doive s'imprimer un jour ou l'autre la marque ardente de la croix?

Des quatre enfants qui égayaient le foyer, une petite fille, Évangéline, semblait être le joyau, le trésor de tendresse et la fontaine de joie. Ainsi qu'on peut le faire à sept ans, elle répandait autour d'elle les richesses d'un cœur débordant et généreux. N'avait-elle pas confectionné pour son père une multitude de couvre-théières — dont celui-ci était un peu embarrassé — mais qui représentaient le chef-d'œuvre des dix petits doigts? A son coucher, quand la prière du soir était finie, il arrivait à l'enfant de soupirer : « Maman, je voudrais bien prier encore un peu... »

On rapporte d'elle ces mots, dans lesquels s'entend l'écho du pas sinistre qui s'approche : « Si je vais au ciel la première, Maman, je courrai de toutes mes forces vers toi, au moment où tu arriveras... nous nous embrasserons bien fort, et les anges nous regarderont. »

Un soir que ses parents rentraient, elle voulut, en effet, courir plus vite au devant d'eux. Elle saisit la rampe de l'escalier, se pencha, perdit l'équilibre et vint s'écraser aux pieds de sa mère sur les dalles du vestibule.

Peut-on s'empêcher de s'arrêter ici un instant? La douce figure de Jacqueline Ancelet s'impose à nous. Ame de lumière, elle aussi, elle fut pareillement destinée à quitter de bonne heure nos abris terrestres. Ainsi que le départ

de Jacqueline, la disparition d'Eva creusa un effroyable sillon de douleur. « Plût à Dieu, écrivait Joséphine, que j'aie souffert cette mort à sa place ! » Et ailleurs, notant le rythme de son martyre : « La douleur a son flux et son reflux : la vague se retire, après les premières semaines; alors s'avance une autre vague, dont la force dévastatrice s'est accumulée. » Et n'avons-nous pas lu, dans le « Livre de Jacqueline », que « ceux qui souffrent sont déjà fixés dans une sorte d'éternité »?

Cependant, sous la poussée de l'Esprit, les épines vont donner des fleurs et les blessures de la croix devenir sources vives. On raconte que, ployant sous le faix de son épreuve, Joséphine rendit visite à une vieille Quakeresse de ses amies : « Va, lui dit celle-ci, et donne l'amour qui emplit ton cœur à la misère des femmes. » Joséphine aurait alors frappé à la porte indiquée : c'était un refuge de femmes perdues.

Vocations, signes, buissons ardents, montagnes saintes... « Cette génération, disait Jésus, demande toujours des miracles. » A y regarder de près, on s'aperçoit pourtant que le travail d'une volonté suprasensible a précédé de beaucoup l'heure de sa manifestation au dehors. Déjà à Oxford, le cœur de Joséphine avait saigné pour la femme déchue, bien que l'ambiance sociale, telle une muraille de Chine, l'isolât des plus durs aspects de la réalité. Mais il est peu d'asiles inviolables. Par-dessus le mur quelques rumeurs avaient passé. Ce fut d'abord l'histoire d'une pauvre fille, emprisonnée et sur le point d'être pendue pour avoir attenté à la vie de son enfant, alors que le père de ce même enfant poursuivait tranquillement sa carrière mondaine, dans l'aisance et les honneurs. Au même moment une écuyère de cirque des environs, essayant de fuir une vie en partie double, s'était évadée, puis avait été reprise et remise à la chaîne par ses tourmenteurs.

Dans les deux cas la brutalité des faits frappa Joséphine en plein visage comme un soufflet de Satan. Femme, elle sentait dans sa chair l'avilissement tragique de la femme. Chrétienne, elle frémissait d'horreur devant la turpitude dévoilée : un bétail humain dont on faisait commerce. Que des malheureuses pussent accepter cette dégradation, passe encore, si elles sont trop bas tombées pour la sentir. Mais les autres femmes l'admettront-elles? Joséphine réfléchit, prie et pleure. Bientôt elle se redressera : l'injustice a éveillé ses instincts de combat, comme sur le bouclier le choc d'une lance.

Tout de suite elle passe aux actes. Dans sa maison elle recueille une épave, puis une autre. En même temps elle découvre dans l'abîme des perspectives nouvelles : « Descendrai-je dans cet enfer? » Sa vocation la presse : « Je tremble, note-t-elle, rien qu'à la regarder. » Elle hésite à s'en ouvrir tout à fait à son mari. Elle prévoit, parmi ses relations, l'ironie des attaques et les jugements du rigorisme anglais. Pour sa faiblesse il n'est qu'un seul secours : « ... si je dois descendre dans cette ombre, écrit-elle, puisse la main divine dont le contact est force et purification tenir solidement la mienne dans l'obscurité ». Après de grands combats intérieurs elle se décide, et, n'osant parler, remet un billet à son mari.

Il est à l'honneur de Georges Butler, homme de réflexion et de mesure, qu'il n'essaye point de la retenir. Il répondit simplement au billet ces mots admirables : « Allez, et que Dieu soit avec vous. »

Elle se met à l'œuvre hardiment. Elle avait ouvert sa maison : maintenant elle en loue une autre, plus grande. Pour ses réfugiées elle se préoccupe d'organiser du travail. Car là est le nœud de la question : trouver à chaque femme un moyen honorable de gagner sa vie. Une Maison ouvroir — *Industrial Home* — et un hôpital pour incura-

bles sont les résultats de ces initiatives de début. Elle croyait s'en tenir là. Elle ne savait pas que, conduite par d'imprévisibles événements, elle en arrivera à l'action publique et passera au premier rang des femmes que l'Angleterre s'honore d'avoir enfantées.

La voici, les pieds sur les premières marches de « son enfer ». Elle va y porter sa guerre. Mais pour en comprendre la rigueur et pour en mesurer les lointaines répercussions, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'état des mœurs et de l'opinion en Angleterre aux environs de 1860.

Aucun système de « réglementation » n'y avait jamais été établi. On n'y rencontrait même pas ce que nous désignons sous le nom de police des mœurs. On sait d'ailleurs que l'application à la débauche de mesures codifiées ne date en France que du premier Empire. Si Restif de la Bretonne en fait mention en 1799, ce n'est qu'à titre de projet. En réalité le régime fut élaboré par Napoléon et n'entra en vigueur qu'en 1802. Jusque-là les municipalités se défendaient comme elles pouvaient contre les conséquences de l'inconduite, certaines se débarrassant des malades par la pendaison.

Vers 1837, et pendant les premières années du règne de Victoria, on trouve quelques commissions du Parlement anglais occupées à rechercher s'il ne serait pas possible d'appliquer à l'Angleterre la « réglementation » instituée en France. Cavour en avait doté l'Italie en 1820. Mais le projet se poursuivait dans l'ombre, soit parce qu'on craignait l'opinion, soit parce qu'on jugeait impossible d'exposer le fond de la question à une jeune reine de dix-huit ans.

Cependant le 21 juillet 1863 un acte du Parlement introduisait le système, l'appliquant pour commencer à Hong-Kong, Malte et quelques stations navales. Ces

Actes — qu'on prit l'habitude de désigner discrètement sous le nom de *C. D. Acts* (1) — passèrent inaperçus dans le pays. Deux protestations seulement s'élevèrent — point négligeables mais isolées : celles de Harriet Martineau et de Florence Nightingale. Il convient d'y ajouter l'avis nettement défavorable de quelques médecins. Mais ces « voix dans le désert », comme dira plus tard Joséphine Butler, ne réussissent ni à émouvoir l'opinion ni à l'éclairer sur les conséquences de l'orientation nouvelle.

Encouragé par ce début, le Parlement fit un pas de plus. En mars 1869 apparurent les troisièmes *C. D. Acts*, qui étendaient le régime à 15 stations de Grande-Bretagne, 3 d'Irlande et 70 des Indes Britanniques. Ils confirmaient la police dans des pouvoirs nouveaux et presque discrétionnaires. Ils se faisaient forts des exemples donnés par le Continent. De l'extension des maisons de débauche, à qui l'estampille du gouvernement conférait une sorte de légitimité, et du développement des divers trafics liés au système, il n'était pas fait état.

Et pourtant la rumeur légère de 1863 s'éleva à nouveau. Rapidement elle prit les allures d'un vent annonciateur de tempête. D'abord les sociétés constituées s'émurent : la *Rescue Society* (Sauvetage Social), le *Social Science Congress* (Congrès des Sciences sociales). Ces groupements ne parlaient de rien moins que de faire campagne et de porter le débat au grand jour, devant l'opinion. Ils parlaient des droits de l'être humain à la liberté individuelle, tels que les siècles l'ont inscrite dans la charte du Royaume-Uni. Ils y ajoutaient les impératifs de la morale religieuse. Dans un pays où ces éléments gardent toute leur frémissante vitalité, la déclaration équivalait à un signal de guerre.

(1) Contagious Diseases Acts.

Quelles étaient donc les thèses des « abolitionnistes », comme on ne tarda pas à les appeler ? Dans leurs grandes lignes elles se résumaient ainsi :

1° la réglementation est contraire à la liberté humaine ;

2° elle consacre la traite de la femme ;

3° elle donne à la police des pouvoirs dangereusement étendus qui ne devraient appartenir qu'aux tribunaux ;

4° elle encourage le mal en le rendant facile ;

5° elle est scientifiquement inopérante ;

6° si elle représente un fait de culpabilité morale, elle ne frappe de ses sanctions qu'un seul des deux coupables, la femme.

L'agitation se propagea dans toutes les couches de la société. Franchissant les barrières du vieux puritanisme, elle enrôla sous ses bannières des combattants venus de tous les points du royaume. Mais les troupes n'avaient point encore d'action concertée. Il leur manquait la cohésion, le front unique. En octobre 1869 d'importantes levées d'effectifs leur arrivèrent : comprenant enfin ce que la Réglementation comporte d'avilissement pour leur sexe, les femmes de l'Association Nationale décident de se joindre à la protestation. « Les femmes sont avec nous, dit l'un des lutteurs, nous avons gagné la partie. » Vingt-trois ans de bataille seront nécessaires. Mais la Croisade s'ébranlait. En janvier 1870 Joséphine Butler revient du Continent. Déjà présidente du Conseil du Nord de l'Angleterre pour l'instruction supérieure des femmes, et ayant passé, lors de la fondation de Newham College, à un rôle de premier plan, elle se trouvait désignée pour prendre la tête des combattants. En elle la masse allait trouver son âme et la réalisation visible de sa foi.

Conférences et meetings s'organisent. Le « Manifeste des Femmes » est lancé. Le pays retentit des clameurs. De toutes parts s'allument des controverses, et les élec-

tions en sont affectées. Mais l'opposition rassemble aussi ses forces. Les tenanciers réussissent à ameuter la populace contre les abolitionnistes. On voit des hommes vomir l'insulte sur les conférenciers — et surtout sur les conférencières —, bloquer les sorties, hurler à la mort et mettre le feu à la grange dans laquelle se tenaient les réunions. La Bête se ruait à l'assaillant.

Mrs. Butler surtout était l'objet de sa haine. La populace en vint à la chercher dans les rues et dans les hôtels où on la supposait descendue : maintes fois elle ne dut son salut qu'à des départs clandestins, modifiant sa toilette chaque jour, et évitant de se faire appeler par son nom. Plus modérée, mais non moins perfide, une autre fraction du camp ennemi s'appliquait à déformer ses intentions, et à présenter ses principes sous un faux jour. Joséphine avait autrefois parlé d'un enfer : elle en recevait aujourd'hui en plein visage les souffles empoisonnés.

Si l'on examine impartialement les arguments présentés pour l'abolition de *C. D. Acts*, on s'aperçoit qu'ils dépassent tout en les absorbant ceux que la science peut faire valoir. Ils sont humains et de tout temps. Ils s'adressent à l'homme, ne considérant pas uniquement la femme. Ils fouillent la conscience ; ils reviennent à des principes de base sur lesquels toute notre civilisation est bâtie. Sachant que la débauche organisée est la grande pourvoyeuse des hôpitaux et des prisons, qu'elle est également la grande tueuse de peuples, ils exigent de la dignité des gouvernements un refus de participation. Ce n'est point ici le lieu de discuter les opinions du monde médical : mais ne resterait-il rien de ces opinions, que les arguments de Joséphine Butler conserveraient leur poids. Qu'on lise la brochure *Appel aux hommes* et l'on verra sur quel terrain la noble femme transporte les données de la discussion.

Cette fière montée dans les régions de l'esprit rallia autour d'elle d'éminentes personnalités. En mars 1870, Victor Hugo lui écrit : « Protestez ! résistez ! » Mazzini et Stuart Mill lui font parvenir des messages de sympathie. Des personnalités notoires du monde religieux se rangent dans son camp — à l'exception toutefois du clergé anglican qui n'ose entrer en lutte ouverte avec le gouvernement. Cette carence fut sensible à Joséphine. Elle ne savait pas que l'abstention serait de courte durée. Le Parlement, alarmé, venait de faire nommer des commissions d'enquête pour faire reprendre et examiner le problème.

On sait à quoi aboutissent en général les commissions d'enquête, ce compromis entre l'hostilité et l'effondrement. D'abord l'affaire traina. Entre 1869 et 1874 pas un pouce de terrain n'est gagné. Gladstone, favorable à l'abolition, quitte le pouvoir en 1874. On ne sait qu'augurer de la nouvelle Chambre. Entre temps un réseau serré d'intérêts et d'influences tente d'étouffer les protestataires. Il y a lieu de s'étonner de la puissance des intérêts mis en cause et de la notoriété de certains personnages parmi les ouvriers de certaines basses besognes. Pour assombrir encore les perspectives de 1873, le Congrès Médical de Vienne se prononce en faveur de la réglementation, battant en brèche les conclusions précédentes et causant de nouvelles perturbations dans les esprits.

Les abolitionnistes prennent alors une initiative hardie : transporter la lutte sur le Continent. Le mal, parti de là, y conserve encore ses plus solides bastilles. Soit dit en passant, on ne saurait trop admirer la vaillance d'une troupe qui en face de l'insuccès se lance dans un nouvel assaut.

A partir de ce moment le rôle de Joséphine Butler devient international, et son rayonnement passe au-delà

des frontières. Elle arrive à Paris, où elle voit le chef du service de la police des mœurs. Mais elle se heurte à un esprit médiocre qui ne saisit ni la noblesse de son point de vue ni la portée sociale de sa tentative. Elle visite la prison de Saint-Lazare et l'hôpital de Lourcine, elle fait des conférences, elle entre en rapports avec Frédéric Passy, Jules Simon, Edmond de Pressensé, Jules Favre, Louis Blanc. Mgr Dupanloup l'autorise à se servir de son nom et de son influence, comme l'avait fait en Angleterre le cardinal Manning. Mais sentant le public mal préparé, elle ne peut encore que jeter des jalons. En Italie, la grossièreté de la police des mœurs lui fit regretter la France.

Un éclatant succès devait suivre ces années d'apparent recul. En 1877 le premier Congrès international de Genève réunit 510 délégués de 17 nations continentales et coloniales, résolus à faire triompher l'abolitionnisme. On se rend compte des progrès du mouvement. Le camp adverse paraît réduit au silence. On ne vit point à ce moment, comme en 1893, les tenanciers organiser des processions aux lanternes rouges — dont Genève frémit encore — et des orgies allant jusqu'aux profanations d'églises. Les commissions eurent tout le loisir de mettre en pleine lumière l'abondante documentation qu'ils avaient recueillie et de se confirmer dans leurs conclusions. Le Congrès de 1877 mérite d'être retenu comme une date dans l'histoire morale de l'Europe.

Il s'en fallait pourtant que la question fût épuisée, car en 1880 arrivèrent à Mrs. Butler et à ses amis les preuves de ce qu'ils affirmaient depuis longtemps : que le vice patenté avait son prolongement dans un trafic de chair humaine. Un article de journal dénonce la traite des mineures qui se poursuivait alors entre Bruxelles et Londres. Le gouvernement, cette fois, s'émeut. Le public se jette sur les journaux. Un ami de Mrs. Butler est mis en

prison. Mais la découverte du scandale conduit à une retentissante victoire. Chacun sait ce qu'a fait depuis dans ce sens le Conseil des Femmes Françaises. Sous la rubrique « Traite des Femmes et des Enfants », la Société des Nations a également inscrit le problème sur ses tablettes. Il est à souhaiter que sa vigilance demeure en éveil et que son activité ne se relâche point.

L'aurore du succès luisait enfin en Angleterre. Les élections nouvelles étaient favorables à l'abolition des *C. D. Acts*. L'opinion, profondément remuée, se rangeait dans ce sens. En avril, sur l'initiative du député Stansfeld, le premier coup de pioche est porté dans l'édifice. L'écroulement ne devait pas tarder. En effet, en 1886 les « C. D. Acts » sont définitivement abrogés.

Il peut être intéressant, après le spectacle de tant d'efforts, de jeter un rapide coup d'œil sur les résultats obtenus. En 1888 et 1923 la réglementation a été abolie en Bavière, Bulgarie, Danemark, Norvège, Pays-Bas, Suède, Suisse — à l'exception du canton de Genève où elle a persisté jusqu'en novembre 1925. Les nouveaux pays, Pologne, Théco-Slovaquie, ne l'ont pas admise. Aucune maison spéciale ne se trouve sur le territoire de l'ancienne Serbie. Aux États-Unis aucune n'existe. En Allemagne elles sont supprimées dans nombre de villes parmi lesquelles Berlin, Leipzig, etc. Le Reichstag est saisi d'un projet de loi interdisant partout l'ouverture de foyers de débauche. Qu'on y ajoute les fermetures de ceux de Hagueneau (Haut-Rhin) et de Strasbourg. Entrer dans le détail nous entraînerait au-delà des limites de cette étude : il nous faut maintenant porter nos regards sur celle qui tint en respect au bout de sa lance les ténébreuses puissances du péché.

Justice et pureté : autour de ces deux pôles s'assemblaient toutes les énergies de son âme. Mais à y regarder

de près, la vraie figure de Joséphine Butler dépasse la projection extérieure de ces énergies, quelque magnifiques qu'elles soient. Derrière la femme d'action une autre se dessine, une contemplative assise aux pieds du Maître. Dualisme rare, mais qui, une fois saisi, révélera dans sa plénitude l'exceptionnelle richesse de cette nature. Et cependant, aller jusque-là c'est pénétrer dans un sanctuaire. On n'y pourra avancer que pieusement, comme avec un doigt sur les lèvres. Elle-même n'eût pas aimé cette intrusion. De son fils, à qui l'on demandait des documents, elle exigea la promesse de ne point en livrer de personnels. Il n'en reste pas moins vrai que ceux qui ont versé leur expérience au patrimoine chrétien ne s'appartiennent plus à eux-mêmes. Là encore ils se sont donnés. Et nous miséreux, nous refermons avec ferveur nos doigts sur le trésor.

Pendant les instants de répit que lui laissaient ses devoirs d'épouse ou d'organisatrice, elle s'enfermait dans sa chambre pour la prière sans témoins. Écoutez-la décrire ces heures. Elles ne furent point, comme certains seraient tentés de le croire, des heures de délices, faciles et paresseuses. « Il faut une grande force d'âme pour se retirer ainsi volontairement à l'écart... » Ici Joséphine rejoint par la pratique l'expérience des plus grandes âmes. Et qui donc pourrait nier qu'elles aient constamment lutté ?

Au centre de sa communion elle rencontre l'Amour. Il la dévore d'un insatiable besoin de descendre, de se faire faible avec les faibles, persécutée avec les persécutés, perdue avec les perdus. Il veut effacer toute différence. Spontanément elle a trouvé pour les créatures déchues cette appellation : « nos sœurs ». Elle insiste sur une inéluctable solidarité. Voyant la froide indifférence de quelques-unes des malheureuses, elle écrit : « l'amour

ne se résigne pas facilement à la mort, mais comme Ritspa veille avec une constance plus forte que la mort près des corps insensibles de ses enfants bien-aimés ».

Un jour qu'elle visitait (1) une maison de débauche, elle s'assied d'abord au milieu des femmes ; puis les voyant étendues à terre, se laisse glisser sur le pavé. Geste révélateur, qui fait penser à celui de Mathilda Wrede déchirant son jupon pour panser le cou d'un prisonnier blessé dans cet autre enfer qu'est un convoi sibérien. Du sol, où l'a jeté sa compassion, elle annonce la « Bonne Nouvelle », elle parle d'amour divin. Elle sait que « le Père voit ce qui nous échappe », la faible étincelle qui brille dans l'âme de la plus misérable ». Elle insiste sur « la puissance créatrice qui crée et recrée sans cesse » malgré des apparences de mort.

L'effigie divine semble-t-elle effacée sous le limon? Joséphine la cherche encore. « Courage, ne désespérez pas, dit-elle au lamentable troupeau, vous êtes femmes, et la femme est toujours une belle chose. On vous a traînées dans la boue, mais vous n'en êtes pas moins des femmes. Dieu vous appelle. Il vous dit, comme jadis à Sion : Lève-toi, toi qui es assise dans la poussière, et revêts ta parure de fête... Chacune de vous peut être l'amie et la servante de Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Alors les malheureuses, jetant leur masque de cynisme, pleuraient sur l'épaule de « leur sœur ».

« J'ai dit, affirmait ailleurs Joséphine, que le secret de la réhabilitation morale consistait à dégager doucement la vraie nature que la créature humaine a reçue de Dieu. » Ce fut toute sa pédagogie. Ce fut aussi toute sa théorie sociale. A une personne qui lui parlait de la sainteté du foyer, elle répond que si le « home » est un cen-

(1) Ces visites sont permises en Angleterre.

tre de précieuses influences, il se doit justement de les répandre au dehors. Les vertus que la famille développe sont celles dont la société a besoin. Pas plus qu'il n'y a deux morales il n'y a deux séries de principes. Or le foyer, comme la race, n'a pas de pire ennemi que la débauche.

Confiante dans l'issue de sa Croisade, elle ne cessa de l'être, ayant appris à ne point mettre à notre mesure les délais du Tout-Puissant. « Il a l'éternité pour se souvenir du désir de nos cœurs. » Un jour, mêlant des réminiscences maternelles aux affirmations de sa foi, elle compare les hommes à ce petit garçon qui terminait ainsi sa prière : « J'attendrai trois semaines, bon Dieu, mais pas plus. » De par notre impatience ne sommes-nous pas tous cet enfant ?

Ce serait pourtant une erreur de croire que la pensée religieuse de Joséphine Butler se trouve contenue dans des formules nettes, pouvant se séparer du texte. Un aperçu riche d'intuitions coupe parfois la page comme l'éclair aigu d'une lame ; mais la plupart du temps, les principes proprement dits ne s'y rencontrent pas faisant corps avec l'exposé, liés qu'ils sont au développement de la thèse. Joséphine Butler n'est, en aucun sens du terme, un écrivain. Si dans son plaidoyer « Avant l'Aurore » elle nous dit le trouble qui la saisit le jour où elle aperçut la laideur du péché, elle ne décrit ensuite qu'imparfaitement la manière dont elle sortit de son angoisse. Elle affirme plus qu'elle n'explique. Mais elle affirme avec force. Sa foi repose sur un sentiment direct de la divine Bonté. Vaincre, c'est retrouver ce contact.

C'est lorsqu'elle raconte les injustices dont elle fut témoin que son indignation anime et martèle les mots. Qu'on relise dans l'*Appel aux Hommes* le récit des faits rapportés : le juge condamnant le matin la fille qu'il avait payée la veille au soir, l'agent des mœurs traquant la

malheureuse dont il a lui-même causé la ruine. Alors la phrase s'échappe de la plume et coule sur le papier comme une lave.

Le feu couve, toujours prêt à jaillir. Il est donc d'autant plus important de noter que la pensée religieuse de la grande animatrice demeura toujours dans la tradition de son milieu.

Malgré la liberté de son éducation — et on sait combien est grande en Angleterre l'indépendance des non-conformistes — Joséphine Butler ne s'écarta en aucune manière des enseignements qu'elle avait reçus. Nourrie de l'Écriture Sainte, elle la cite abondamment, car elle l'aime ; mais elle n'y cherche pas de symbolisme illuminatoire, tendance si commune dans les sectes dissidentes. Son originalité fut de vivre son Évangile. En cela nous retrouvons les influences qui s'exercèrent sur sa jeunesse.

Rien de surprenant toutefois si, dans les intervalles de sa Croisade, son esprit se retourne parfois vers le passé pour son unique dilection. La douce présence d'Évangéline ne lui apportait plus le réconfort de son innocence et de sa fraîcheur. Trouva-t-elle dans la figure de sainte Agnès quelque chose de la disparue? Elle écrivit sur la jeune sainte une courte brochure qui dut être surtout pour elle prétexte à méditation. D'autre part il est permis de supposer — chaque forte personnalité étant riche d'autres personnalités en puissance — qu'elle percevait un état supérieur, où l'amour n'existerait que pour Dieu. Au fond d'elle subsistait une obscure aspiration pour la pureté absolue. Elle n'alla pas jusqu'à en faire la loi des conditions humaines, mais elle entrevit la valeur, ainsi que l'entrevoient les êtres d'exception en qui un nouveau type d'humanité se réalise.

Plus complète est sa biographie de sainte Catherine de Sienne qui constitue un solide volume, pourvu d'une

abondante bibliographie. Ici la filiation spirituelle saute aux yeux. Catherine, appelée à un rôle public, en lutte contre les maux qui désolaient son époque, eut aussi à boucler la ceinture de justice et à prendre l'épée de l'esprit. « Ton cœur brûlera si ardent pour le salut des hommes, lui dit la Voix, que tu en oublieras ton sexe et toutes tes craintes. » A travers les apports successifs des siècles, la biographe s'efforce d'atteindre à la vraie figure de la sainte et de la femme. « Elle savait voir, écrit Joséphine Butler, la beauté de la nature humaine, même dans la plus extrême dégradation. » Les deux âmes rendent le même son. On pourrait en multiplier les exemples. Avec quelle compréhension la femme du dix-neuvième siècle parle de celle du quartorzième, on en jugera par le passage suivant qui se rapporte aux visions : « Dans les *Dialogues* et *Lettres*, écrit Joséphine, aucune expression ne revient plus souvent que celle-ci : Le Seigneur me dit... Tandis que je priais, mon Seigneur me montra... etc. Si vous êtes disposé, lecteur, à douter du fait de ces communications de Dieu, ou enclin à penser que Catherine les imaginait,... je vous donne un avis, et un seul : allez et essayez de vivre la vie de prière qu'elle a vécue ; et alors — mais pas avant — vous aurez le droit et la possibilité de juger des rapports de cette âme avec Dieu. »

Le livre révèle les qualités intellectuelles de la femme qui ne voulut jamais, dans ses Congrès, rien avancer sans l'appui « des statistiques et des faits ». Il témoigne de sérieuses connaissances historiques sur les rivalités des petites villes italiennes au XIV^e^ siècle. Une large place y est faite aux prières de sainte Catherine. Beaucoup, qui sont citées dans toute leur ampleur, devaient éveiller une musique profonde dans un cœur pareillement accordé : « O ineffable Amour — combien marchent royalement ceux qui n'ont d'autres volontés que la Tienne... De quelle

façon approcherons-nous le Père? Je ne connais d'autre chemin que celui que Tu traces avec Ton précieux sang... » Et Joséphine conclut en considérant ce qu'il y a de commun entre les saints et nous — la même chair rachetée, la possession du même Christ : « Regarde la nuée de ces témoins : ce qu'ils ont été, tu peux l'être. »

Les dernières années de la vie de Joséphine Butler furent consacrées à son mari, dont la santé défaillante laissait prévoir l'approche du dénouement fatal. Elle demeura auprès de lui jusqu'au bout. Dans le déchirement qui suivit la rupture d'une si parfaite union, elle écrivit : « Autrefois j'ai demandé à Dieu une grâce : la grâce de vivre en communion avec Jésus-Christ. Ai-je le droit de murmurer parce que, exauçant ma prière, Il ne l'a pas exaucée de la manière que j'attendais?...

« J'avais rêvé d'une communion pareille à celle de Marie. Mais ce n'est pas ce qu'Il m'accorde aujourd'hui. La communion qu'Il m'accorde est celle du malfaiteur repentant, cloué sur la croix à Ses côtés. Je ne puis saisir Sa main, ni m'asseoir à Ses pieds, ni comme le disciple Bien-aimé reposer ma tête sur Son sein. Car je suis étendue sur ma croix, les mains et les pieds cloués, tous les muscles, tous les nerfs de mon corps tendus douloureusement. Je ne puis que tourner la tête du côté de la Croix où mon Sauveur est attaché et souffre, Lui aussi... Il est si près de moi que j'entends son souffle, ses soupirs et les battements de Son cœur... » « Mais Il a choisi Lui-même la nature de notre communion, et c'est pourquoi elle m'est chère... Comment aurait-il pu mieux m'exaucer qu'en me faisant partager Sa solitude, en m'enseignant à pénétrer par de longues heures de souffrance silencieuse le secret de la douleur, et en m'accordant la vision terrible et salutaire du péché dans le monde? Je te rends grâce, ô mon Dieu... »

Quelques années plus tard, son âme se détacha du corps sans effort, comme une graine mûre. Mais si l'on considère le rayonnement de son esprit, elle est encore présente parmi nous. Intelligence vigoureuse et caractère indomptable, elle s'attaqua à l'un des plus grands maux de nos sociétés modernes. Contemplative, elle tira de la Source inépuisable une force « divinement vivifiée » pour la purification du monde. En 1928 l'Angleterre entière commémora le centenaire de sa naissance. Mais elle dépasse sa propre patrie, de même qu'elle dépasse spirituellement l'anglicanisme ou le méthodisme. En 1929 parut en Suisse le livre de J. de Mestral Combremont qui résume les souvenirs et les principaux épisodes de sa Croisade. La rattachant au mouvement général des idées à son époque, l'excellent article que M. Delamare, professeur au Lycée Condorcet, publia dans la *Revue Anglo-Américaine* en juin 1927 a également éveillé l'intérêt public ; et bientôt un ouvrage plus complet du même auteur fera connaître au lecteur français l'œuvre et la personne de Joséphine Butler.

Les réformes qu'elle proposa et imposa par son ardent vouloir s'accomplissent peu à peu dans tous les pays, par le moyen d'Associations nationales ou internationales. Dure besogne, ignorée du public, mais qui honore notre époque. Labeur fécond, car Joséphine lui donna une âme — la sienne — et c'était une âme de feu.

Cependant si on l'avait louée de tant de grandeur, il est à présumer qu'elle eût simplement détourné son beau visage et que, serrant son humilité autour d'elle comme un voile, elle eût tout simplement répété le mot de Képler :

« Je n'ai fait que *repenser* les pensées de Dieu. »

Élisabeth Tasset-Nissolle.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Journée pédagogique de Lille

27 février 1933

L'U. T. O. (*Union des trois Ordres de l'Enseignement chrétien*) a pris l'habitude de réunir ses membres chaque année à la date du lundi gras. Assemblés dans la Salle des Actes des Facultés Catholiques, plus de 600 éducateurs ont trouvé au cours de cette journée réconfort fraternel et fécondes idées pédagogiques.

M. Pierre Deffontaines, à sa manière chaleureuse, nous retrace la vie de l'U. T. O. au cours de cette année. Il dit surtout les espoirs de développement que donnent déjà plusieurs groupements nés jusqu'en des régions de France bien éloignées du Nord. Pressant, émouvant, il demande que chacun se fasse un joyeux devoir de travailler à ce progrès d'une œuvre que tous aiment profondément.

La journée durant, les visiteurs affluent à l'exposition de dessins d'enfants recueillis par Robert Lambry et que M. Lapier commente. Aussi bien, dès le matin, ce dernier nous lisait une remarquable conférence du même Lambry sur l'évolution du dessin chez les tout-petits ; on y sent toute l'expérience de quelqu'un qui longuement a vu faire les enfants et d'un esprit perspicace a su dégager les grandes phases de l'expression graphique des bambins.

Dans l'une des sections où l'on se partage ensuite la besogne, Mme Fargues parle de la formation religieuse des petits. Elle ne se contente pas de faire au catéchisme traditionnel certaines critiques que presque tous aujourd'hui reconnaissent fondées ; elle nous expose aussi comment, avec ses collaboratrices, elle s'y prend concrètement pour que les enfants trouvent dans l'enseignement religieux la source profonde de leur vie.

En d'autres sections on a parlé et discuté des jardins d'enfants, de la collaboration des parents et des maîtres, de la vie syndicale et des intérêts matériels des professeurs, des difficultés d'enseigner chrétiennement certains auteurs du programme, par exemple les Philosophes du XVIII[e] siècle.

On a réservé l'après-midi aux conférences générales. C'est d'abord M. le Chanoine Beaussart, vicaire général de Paris, président de l'Alliance des Maisons d'Éducation Chrétienne,

qui dans un discours d'une haute envolée traite du « rôle du maître dans le plan de l'Église ». Sa parole éloquente nous fait voir dans le maître le collaborateur même de Dieu dans l'illumination des intelligences : après celle du prêtre il n'est point de plus haute mission parmi les hommes.

M. Georges Bertier, directeur de l'École des Roches, va nous présenter le système d'éducation que les Roches pratiquent depuis plus de trente ans. En quelques formules heureuses, il précise d'abord la juste position d'un éducateur chrétien au milieu des divers mouvements d'éducation nouvelle. Puis, commentant de splendides projections, il transporte son auditoire en pleine vie scolaire, aux Roches, dans cette atmosphère familiale qui apparaît si sympathique et si favorable au développement harmonieux des adolescents. « Voilà, nous dit M. Bertier, ce que nous faisons. Et si vous trouvez chez nous quelque bonne chose à imiter, nous ne demandons qu'à vous aider. »

L'invitation, conclut M. Deffontaines, est à retenir.

M. Bonnet de Paillerets, O.P.

*
* *

Le procès de Scottsboro

C'est une triste histoire dont s'affligent en ce moment tous les Américains qui ont du cœur.

Il y a deux ans, une rixe éclatait entre nègres et blancs sur un train circulant entre Chattanooga et Memphis, dans le Tennessee; deux jeunes filles blanches accusaient huit nègres de les avoir attaquées; un tribunal convoqué hâtivement, à Scottsboro, déclarait coupables les accusés, et les condamnait à la peine de mort. La Cour Suprême de l'Alabama ratifiait la sentence; mais les accusés firent appel à celle de Washington, qui, le 7 novembre dernier, cassa le procès, en donnant pour raison l'absence de nègres parmi les jurés. C'est là-dessus qu'un second procès s'est ouvert à Decatur (Alabama).

Pour bien le comprendre, il faut se rappeler la phobie haineuse envers les noirs, qu'entretient, dans le Sud, le souvenir de leurs exactions après la guerre de Sécession; pour peu que l'on soupçonne un viol, elle revêt la forme d'une jalousie quasi physique; en outre, les petits blancs voient dans les

travailleurs nègres des concurrents qu'ils souhaitent d'exterminer ou tout au moins de terroriser. Devant ces passions ethniques, le sentiment de la justice peut disparaître. On l'a bien constaté.

Le procès s'est déroulé sous les yeux d'une foule que la police contenait difficilement : les avocats recevaient des lettres de menaces; on craignait le lynchage des prévenus. Malgré leurs protestations, une fois de plus, le jury se composait exclusivement d'hommes blancs : aucun nègre, paraît-il, dans le district, n'était « qualifié » pour en faire partie. Il semblait cependant que les débats eussent pris une tournure favorable aux accusés : les deux prétendues « victimes » s'avéraient femmes de mauvaise vie, et se coupaient dans leurs dépositions; enfin — coup de théâtre — l'une d'entre elles, après une entrevue, à New-York, avec le pasteur Fosdick, venait s'avouer coupable de faux témoignage, et déclarait qu'elle et sa compagne avaient inventé toute l'histoire afin d'échapper aux conséquences de leur mauvaise conduite antérieure.

En tout autre pays du monde, le procès se fût arrêté là : mais non; l'opinion locale se déchaîna contre une rétractation « stipendiée par les Juifs de New-York »; après vingt-deux heures de délibération, le jury rendit un verdict de culpabilité qui peut coûter la vie à huit jeunes gens...

Cette sentence n'a pas été sans soulever un émoi général; immédiatement, les avocats ont fait appel; les organisations nègres des États-Unis entiers protestent tumultueusement et demandent au président Roosevelt d'intervenir; un grand nombre d'organisations blanches se joignent à eux, et l'on notera avec plaisir le langage vigoureux de l'Église presbytérienne new-yorkaise. Un crime judiciaire, espérons-le, pourra être évité. S'il avait lieu, les conséquences en seraient graves. On sait quels efforts tentent les communistes pour gagner les races de couleur : Mgr d'Herbigny, dans la *Revue des Deux Mondes*, montrait récemment toutes leurs ramifications aux deux Amériques; mais rien ne sert plus leur cause que les injustices des blancs. Trop souvent un bouleversement social a semblé l'unique recours possible. Malgré tout l'immense majorité des noirs répudie l'*agitation extrémiste* : le bon sens et l'équité s'accordent pour encourager les blancs à les traiter en êtres humains.

Auguste Viatte.

A TRAVERS LES REVUES

Le Chômage des Jeunes Gens

Question particulièrement douloureuse. Il ne s'agit pas seulement de manger et d'assurer la croissance de corps encore jeunes et non formés. Il s'agit de sauvegarder la valeur morale et intellectuelle de jeunes esprits que l'inaction livre à toutes les tentations.

Des mouvements comme la Jeunesse ouvrière chrétienne (J. O. C.) l'ont très tôt compris et font un splendide effort de propagande et d'organisation pour résoudre l'angoissant problème des loisirs forcés de toute cette jeunesse.

Les gouvernements aussi se sont inquiétés et la **Revue internationale du Travail** d'avril 1933 indique les mesures prises en regard du mal. Ce mal est terrible et les chiffres cités, approximatifs comme toute statistique, sont bien émouvants. En Allemagne

au 15 janvier 1932, sur 1.779.113 chômeurs recevant l'indemnité ordinaire d'assurance, on en comptait 58.249 au-dessous de 18 ans et 188.361 de 18 à 21 ans.

Il faudrait ajouter à ces chiffres les chômeurs beaucoup plus nombreux bénéficiaires d'assistances spéciales et les non-secourus.

En Grande-Bretagne il y avait à la fin 1931 environ 134.000 jeunes chômeurs de moins de 18 ans, rien que parmi les assurés. En Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, la proportion des jeunes en chômage est également très forte.

Or ce chômage entraîne des conséquences spéciales :

Les plus graves sont d'ordre moral. Plus que les adultes, les jeunes gens peuvent être sujets aux effets démoralisants d'une période d'inactivité prolongée.

Il y a bien les assurances. Mais

elles comportent presque toujours un âge minimum, déterminé soit par la loi, soit par les statuts des caisses d'assurance volontaire, en-dessous duquel les travailleurs ne sont pas admis. Cet âge... est de 15 ans en Bulgarie, en Finlande, en Italie, de 16 ans en Espagne, Irlande, au Luxembourg et en Pologne, de 18 ans au Danemark et dans le Queensland...

Surtout, pour recevoir ces indemnités,

il faut qu'un certain nombre de cotisations aient été versées, ou qu'un certain nombre de semaines de travail aient été accomplis... Or pendant la crise économique actuelle, il s'est trouvé, en fait, dans différents pays, un certain nombre de jeunes gens qui n'ont effectué aucun travail pendant la période de stage... et leur situation est extrêmement grave. Un autre point important à cet égard est l'existence d'un hiatus entre l'âge auquel les enfants quittent l'école et l'âge où ils sont admis à l'assurance...

Le grand problème, au point de vue moral, est l'utilisation des loisirs. L'article examine ce qui a été fait en différents pays. On est surpris qu'il passe sous silence, en Belgique notamment (car il n'est pas question de la France) l'œuvre accomplie par la J. O. C. Par contre, il signale que

la Fédération des syndicats socialistes du Centre (Hainaut) et le Comité central des jeunesses socialistes ont institué, pour les jeunes chômeurs, des cours professionnels spéciaux... Depuis septembre, date où ils ont commencé à fonctionner, plus de 300 chômeurs se sont fait inscrire.

En Grande-Bretagne, le gouvernement ne fait que subventionner les organisations bénévoles, et le Conseil national

encourage les mesures prises en vue de l'assistance des chômeurs, notamment par l'organisation : 1° de centres d'occupation; 2° de possibilités d'éducation physique; 3° de travaux de plein air : jardinage et travaux locaux d'aménagement ou d'embellissement; et 4° d'activités éducatives, y compris la musique et l'art dramatique.

Il y a des cours d'enseignement général, obligatoires dans une certaine mesure, et des centres de formation en vue de l'expatriation dans les Dominions. Mais

ces centres ont été fermés depuis lors..., étant donné le défaut de demandes émanant des gouvernements des Dominions.

En Suisse,

sous le nom de « secours aux jeunes chômeurs », il s'est constitué à Zurich une organisation spéciale d'aide aux jeunes travailleurs sans emploi, dont le fonctionnement est étroitement coordonné avec celui des bureaux de placement publics. Cette organisation possède un office de consultation, une cuisine populaire et des locaux confortables, où les jeunes chômeurs peuvent passer la journée en lisant, en écoutant des conférences, en assistant à des projections de films, etc. Elle institue également des visites d'usines, d'expositions ou de lieux historiques...

En Tchécoslovaquie, un arrêté du 7 juin 1932 demande à tous les organes de l'instruction populaire d'organiser l'instruction et la récréation des jeunes chômeurs, par tous les moyens appropriés.

Le Travail Civil obligatoire

A côté de l'utilisation des loisirs, on a imaginé aussi des « services de travail » volontaires ou obligatoires, qui ont à la fois une portée éducative et une valeur de production immédiate, sans constituer pourtant un emploi normal.

En Allemagne, ce service volontaire a été incorporé dans la loi sur le placement et l'assurance-chômage, et parmi les motifs, nous relevons ceux-ci :

Le chômage prolongé détermine presque inévitablement chez les jeunes travailleurs, dont le sens de la vie professionnelle est encore insuffisamment fixé, une diminution de la volonté de travailler, contre lesquels il faut réagir par tous les moyens...

... Moralement le travail volontaire enlèverait au chômeur le sentiment décourageant que la société n'a pas besoin de lui. Il le mettra devant une tâche utile qu'il aura librement acceptée...

Deux décrets de juillet-août 1932 ont élargi l'idée du service volontaire par cette nouvelle définition :

Il a pour but d'offrir aux jeunes gens l'occasion de faire en commun un travail sérieux et utile à la collectivité, en même temps que profitable à leur propre développement physique, intellectuel et moral.

En Bulgarie, le service obligatoire du travail établi dès 1920

ne fut pas considéré comme un instrument de lutte contre le chômage :

bien au contraire, il devait fournir à l'État une main-d'œuvre qu'il avait de la peine à se procurer pour certains travaux... La loi distingue entre la « prestation régulière » à laquelle sont astreints, pendant une période de huit mois, tous les hommes valides âgés de 20 à 40 ans, qui ne bénéficieraient d'aucun motif d'exemption, ainsi que, pour une période de quatre mois, toutes les femmes de 16 à 30 ans (un amendement voté en 1929 a suspendu le travail obligatoire pour les femmes, les résultats n'ayant pas été satisfaisants), et la « prestation temporaire » dont la durée ne peut dépasser 21 jours par an. Dans certaines conditions et limites, les personnes assujetties peuvent obtenir une exemption en versant une prestation monétaire...

Sur ce sujet, on pourra consulter le n° de février 1933 de **Mouvements**. M. Serge Drouin y étudie les camps de travail en Allemagne.

Ils ne sont pas seulement un chantier, mais aussi une école. Ils comprennent une bibliothèque alimentée soit par l'État, le pays ou la commune, soit par des apports personnels du Führer et de ses amis. Ils comportent également très souvent des cours pratiques ou des conférences d'ordre politique et social, destinés à dégager du chaos des événements un front commun et une mentalité commune des jeunes chômeurs.

Mais n'est-ce pas là l'amorce d'un service militaire?

Comme dans toutes les institutions allemandes, il faut transposer celle-ci sur le plan psychologique allemand. ... L'idée de *service* est à la base de toute reconstruction. Il faut servir... Et avec les camps de travail s'avère ce pour quoi la jeunesse allemande a lutté depuis 1918, la foi en une nation sociale.

Depuis, Hitler est venu...

Certains jeunes rédacteurs de **Mouvements** proposent, pour des raisons morales autant qu'économiques, d'instituer le service civil, c'est-à-dire l'obligation pour chacun de faire un temps comme ouvrier industriel spécialisé.

Moi, je veux bien, dit M. Lapie, dans la même revue. L'idée a deux vertus : elle est assez nouvelle; elle est généreuse. Elle a un tort : je ne vois pas si elle est pratique...

Et la critique qu'il en fait est décisive. L'idée « d'abolir la condition prolétarienne » est généreuse. Mais il faudra chercher d'autres moyens d'y parvenir, s'il en est...

Memento des Revues

Chronique sociale de France, avril. — G. Leduc, *La caisse des dépôts et consignations.*

La Revue universelle, 15 avril. — Georges Dovime, *La maladie du dollar.*

Études, 20 avril. — Henri David, *La liberté d'éducation et la famille : les associations de parents.*

Le Canada français, avril. — E. Buron, *La notion de civilisation et la guerre.*

L'Europe nouvelle, 22 avril. — Maurice Pernot, *Les rendez-vous romains et le sort de l'Autriche.*

Malheureusement pour Hitler et pour son ambassadeur, Pie XI n'est pas encore persuadé de la nécessité d'une alliance aussi étroite entre la croix du Christ et la croix gammée et, ce qui est plus grave, il garde d'une expérience récente quelques souvenirs assez cuisants...

Mauritz A. Hallgren, *La politique extérieure de M. Roosevelt.*

Bulletin catholique international, avril. — M. Vaussard, *L'idée de patrie est-elle en danger?*

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

ANDRÉ GEORGE. *Pierre Termier et la Synthèse des Alpes.*

La cime de l'œuvre de Termier, ou la genèse d'une des plus géniales découvertes qui aient renouvelé, à nos yeux humains, la face de la terre.

R. CAPOT-REY. *Géographie humaine.*

Les hommes et leurs travaux, les paysages et les genres de vie... Un exemple de méthode neuve et un livre attachant : la thèse de M. Pierre Deffontaines.

PIERRE DEFFONTAINES. *Une déformation de la géographie : la géopolitique.*

Une science boiteuse, comme son nom.

C. TASTEVIN. *L'Ame du Murundi.*

« La langue est l'âme d'un peuple. »

J. P. GRAUSEM. *Les Pygmées du Congo*

vus par « le Père des Pygmées ».

Pierre Termier et la Synthèse des Alpes

Le pays entre le Massif du Pelvoux et la vallée de la Durance est singulier. Le voyageur qui va de Vallouise à Briançon est frappé déjà du changement d'aspect qui sépare les deux régions. A l'ouest, le haut pays granitique et ses glaciers. Pour le Briançonnais tout au contraire, ces parois, ces citadelles de puissants calcaires que le soleil méridional incendie et laisse nus. Mais les frontières apparaissent plus tranchées encore aux yeux du géologue. Celui-là surtout que passionne l'architecture des montagnes s'étonne du trouble qui *brouille* alors, comme parlent les mineurs, la majestueuse ordonnance des Alpes occidentales. Cette rupture de l'harmonie et presque ce chaos surgissent particulièrement dans les montagnes comprises entre Briançon et Vallouise. Ce massif minuscule avec ses quelque vingt kilomètres de long sur dix de large, est grand par l'ampleur des problèmes tectoniques naissant de sa variété. Et si, pendant huit années patientes, Termier s'y est attaqué avec une obstination qu'il a qualifiée d'acharnement, s'il y est revenu jusqu'à la fin de sa vie, c'est qu'il connut un jour que les Alpes franco-italiennes gardent ici la clef de leur structure.

Trois étapes marquèrent d'abord le progrès de cette connaissance. Quand notre chercheur passait pour la pre-

mière fois la limite orientale du Pelvoux, en 1895, le pays demeurait presque inconnu. Dans cette région qu'il regardera comme l'une des plus curieuses de la planète, les terrains cristallins, inattendus au sommet du calcaire environnant, affleurent par trois fois : à l'Eychauda, à Serre-Chevalier, au col de Prorel. Il précisa, décrivit, sinon découvrit, les trois lambeaux cristallins et surtout fit apparaître quel passionnant secret détenait ce coin sans éclat des Alpes françaises.

A cette partie pétrographique de son étude, il n'eut presque rien à changer. Mais ses vues tectoniques, au contraire, ne devinrent claires et satisfaisantes qu'après de longues années, au cours des deux dernières étapes. C'est qu'il s'agissait non plus simplement de décrire, mais d'expliquer les faits.

Toute théorie architecturale du Briançonnais devait, en effet, résoudre l'énigme, c'est-à-dire rendre compte de cette mystérieuse présence, au sommet d'une série calcaire, de schistes profondément métamorphosés. Nous nous rappelons qu'en 1895 Termier faisait appel à l'intense laminage de ces monts par une nappe de recouvrement aujourd'hui disparue. Et pour exceptionnel que fût cet écrasant dynamisme, il ne s'agissait là que de faits locaux, de terrains *en place* : les énigmatiques assises cristallines lui parurent d'âge tertiaire, tel l'ensemble de la région.

Or, l'hypothèse ne l'enchantait guère. Et c'est pourquoi son effort ne se relâchait pas. Il étudia minutieusement les roches. Il se livra, seul ou avec Kilian, à toute une série de travaux pétrographiques, et trouva même une méthode pour « restaurer » les pierres en leur état originel. Il avait dès lors entre ses mains le matériel de comparaison nécessaire et retournait d'ailleurs chaque année sur le terrain. Puis, la maîtrise venant, il apercevait ces

rapports cachés dont la vue lointaine est le propre du grand savant. La similitude le frappa des gneiss de Serre-Chevalier avec ceux de la Lévanna ou du Grand-Paradis. La conviction s'établissait fortement dans son esprit que les fameux lambeaux n'avaient pas toujours été là et qu'ils ne pouvaient venir que de l'Est.

L'Est, c'est le pays des *Schistes lustrés*, qu'il décrira plus tard « débonnaire et monotone, arrondi, croupes molles, vallées larges, vastes pâturages dominés par des éboulis et des rocs de couleur sombre, torrents aux eaux noires ».

En 1898, c'est la certitude. Il trouve une lame de terrain étirée entre les lambeaux cristallins et les assises inférieures. C'est la preuve que les lambeaux, décidément, ne sont pas en leur place originaire. Il devenait de plus en plus tentant de les comparer aux Schistes lustrés du Piémont, aux *roches vertes*, — anciennes laves fortement recristallisées, — qui s'y intercalèrent. Or, dans ce moment même, Kilian apporte les éléments de la démonstration décisive : il découvre à l'Alpet, au nord du Mont-Genève, — en pleine zone des Schistes lustrés, — des roches cristallines semblables et certaines identiques à celles du Briançonnais.

Alors, les matériaux sont là, prêts pour l'édifice. L'architecte des montagnes va prendre la haute main sur l'œuvre, je veux dire dresser l'hypothèse tectonique. Les lambeaux viennent de l'Est : ils sont les témoins du voyage ancien de l'écorce, les survivants d'un *charriage*, les débris d'une nappe. Tout cela est dans l'air : vues neuves, vues grandioses, « à l'échelle planétaire », sur la formation des montagnes (*l'orogénie*). La vieille théorie de Leopold de Buch, qui se contentait des soulèvements verticaux, semble désormais à bout de souffle. Un précurseur, Saussure, a parlé dès le XVIII[e] siècle, de *refoule-*

ments latéraux. Mais Suess va faire dans le chaos la lumière du premier jour : le petit livre de 1875, le volume initial de *la Face de la Terre* en 1883, font irruption dans le savoir géologique, bouleversent les théories. Pour Marcel Bertrand, c'est l'éclair. Après une constatation de Dumont dès 1840, les Belges Cornet et Briart, le Français Gosselet, avaient montré la translation horizontale du bassin houiller franco-belge, le renversement des plis et leur charriage. Quant aux Alpes, d'autre part, Suess fait naître leur essor d'une poussée d'ensemble du sud au nord, le Suisse Heim dévoile les plis compliqués des Alpes de Glaris. Alors, Marcel Bertrand confronte, d'un trait de génie, Alpes de Glaris et bassin houiller des Ardennes : l'étincelle éclate entre les deux pôles rapprochés. Un refoulement venu du sud doit fournir, pour les Alpes comme pour la chaîne houillère, l'explication de tous les *phénomènes de recouvrement*, et il faut s'attendre à rencontrer dans les Alpes de nombreux lambeaux de recouvrement.

On l'insulte. On ricane : *étrange prophète !* Mais les Helvétiques, Hans Schardt, Maurice Lugeon surtout, — l'actuel professeur de Lausanne, — confirment rigoureusement l'architecture prévue par l'étrange prophète, qui, d'ailleurs, étend victorieusement ses résultats à la Provence.

On devine un Termier frémissant d'enthousiasme et dans l'impatience de l'heure auguste où lui-même entrera dans l'action. Le Briançonnais, voilà son personnel champ de bataille. Il réfléchit longuement à ces plis étranges que Marcel Bertrand lui signala jadis au sommet calcaire du mont Jovet, un peu à l'est de Moutiers, entre les vallées de l'Isère et du Doron. L'annonciateur de la Tectonique consentait volontiers que le mont Jovet fût un lambeau

de Schistes lustrés charrié sur le pli briançonnais. Dans l'esprit généralisateur de Termier, c'est là le germe, il nous l'affirme. d'une grande théorie qui d'ailleurs est née du souffle d'Édouard Suess. C'est Suess, proclamait le disciple, « qui nous apprit comment ont été poussées, plissées, déracinées et charriées les chaînes de montagnes. Il faut l'entendre dire que les Carpathes tout entières sont une masse exotique venue d'ailleurs, on ne sait d'où, chevauchant les Sudètes, comme une moraine glaciaire qui chevauche une colline. Il faut l'entendre parler des Alpes, des montagnes de l'Oberland qui viennent du Piémont, ayant franchi la chaîne du Mont-Blanc ; de ces vagues de pierre venues de la région méditerranéenne et qui, se pressant les unes les autres, et déferlant sur les vagues pétrifiées d'une ancienne chaîne, se sont figées le long du bord d'un vieux continent, duquel les ruines sont aujourd'hui les Cévennes, les Vosges, la Forêt noire, la Bohême, la plaine russe... »

C'est lors de sa visite au grand Viennois que Pierre écrivait cette lettre enthousiaste, le 28 décembre 1899. Mais il vivait déjà dans l'atmosphère de ces idées, avant que leur créateur ne les lui exprimât de sa bouche même. C'est au second mois de 1899 qu'il publiait ses résultats et ses hypothèses. Le titre seul du mémoire est une profession de foi : *Les Nappes de recouvrement du Briançonnais*. Car l'on a bien l'impression, par rapport aux pages de 1895, que l'immobile entre en marche, qu'une certitude grandiose transporte les montagnes. La masse entière du Briançonnais résulte d'un extraordinaire empilement de nappes, d'écailles se recouvrant l'une l'autre (1). Il y a

(1) Les tectoniciens utilisent à peu près indifféremment ces quatre expressions : *nappe, lambeau de recouvrement, lambeau de charriage, écaille.*

quatre écailles, et celle qui confère à toute la région ses traits singuliers, c'est la quatrième, la plus haute, formée des lambeaux de l'Eychauda, Serre-Chevalier, Prorel, suprême vestige de la masse écrasante qui venait de l'Est. La zone des Schistes lustrés a passé là.

Ainsi, l'harmonie règne. Les écailles de ces monts sont des lames de charriage, selon la grande idée des « transports par nappes » chère à Marcel Bertrand, à Maurice Lugeon. L'hypothèse s'ajuste aux données de la géologie nouvelle pour les Alpes occidentales ; elle éclaire les faits ; elle raccorde les charriages de la Provence à ceux de la Suisse. Elle permet enfin « de rattacher ces phénomènes grandioses à une même cause générale », et découvre une vue d'ensemble, une vue qui s'étend à tout le Globe. C'est la conclusion de l'étude, et qui restera valable : « S'il y a eu des charriages en Provence et en Suisse, et d'autres, à une époque bien différente, en Écosse, — et de ces charriages-là personne ne doute plus aujourd'hui, — c'est que la mise en marche de pareils lambeaux de l'écorce est une phase normale et nécessaire de l'histoire d'une chaîne. »

Mais cette notion d'un charriage général du pays piémontais et du pays briançonnais, ses amis Haug, Kilian, la contrebattent immédiatement. Le sévère Kilian, surtout, la déclare « absolument gratuite ». Controverse mémorable, ardente, mais où la science gagna beaucoup, où l'amitié ne perdit rien. Et Pierre Termier le proclama plusieurs fois, jusque sur la tombe de son ami, en 1925, mais solennellement d'abord, à la fin de 1902, dans le livre qui résumait les huit années ininterrompues de travail forcené, dans *Les Montagnes entre Briançon et Vallouise*. « Ces montagnes, disait la page liminaire, nous les avons parcourues ensemble, admirées ensemble. Nous y avons passé des heures qui resteront parmi les plus belles de

notre jeunesse ; et je ne saurais dire ce qui, pour moi, donnait à ces heures le plus de charme, de l'*azur triomphal* du ciel briançonnais, de la beauté grave et majestueuse des cimes ou du plaisir de converser avec un véritable ami. » Converser devint controverser, à ce tournant du siècle. Et ce sera la troisième étape, pour Pierre que les raisons de Kilian finiront par convaincre. Dans la suite du passage, il confesse son erreur. La quatrième écaille seule (toujours nos lambeaux cristallins) est charriée, le reste est solidaire des pays qui encadrent le massif. La présence de la quatrième écaille, d'ailleurs, exige toujours une explication dynamique. Au Briançonnais, les plis du bord Ouest sont couchés vers la France, ceux du bord Est vers l'Italie, comme les branches d'un immense éventail déployé. Cela s'appelle, justement, la structure *en éventail*. Eh bien ! l'éventail une fois pétri, sculpté dans la pierre, la masse des Schistes lustrés arrive de l'Est, comme une invasion barbare, terrassant, rebroussant, refoulant tout sur son passage. C'est là le célèbre *traîneau écraseur* dont il crée cette fois l'expression pittoresque. Ce traîneau écraseur retrousse sous lui les têtes des plis orientaux de l'éventail, traînant de la sorte après soi des nappes secondaires, plis couchés de plus en plus laminés. La quatrième écaille est le témoin, — dernière île dans les océans d'oubli de l'érosion —, d'une nappe secondaire parmi les autres.

Après l'éventail, l'armée de pierre en marche n'a plus besoin de culbuter les plis ; elle les déverse, les couche simplement davantage. D'abord les rocs cristallins du Pelvoux résistent et se voient écaillés, amincis. Puis, au delà, c'est la formidable barrière Pelvoux-Mont-Blanc qui se dresse devant l'envahisseur. Pourtant la partie supérieure passe, qui poursuit l'étrange migration, forme de nouvelles nappes toujours plus à l'Ouest. Jusqu'à ce que, épuisées,

elles viennent se coucher pour mourir sur la longue croupe de Belledonne.

Telle est l'histoire des montagnes entre Briançon et Vallouise. Converti aux idées de Kilian, Termier « remonte » le charriage au niveau de la quatrième écaille, au sommet du Briançonnais ; sauf ces affleurements, tous les terrains du massif sont autochtones.

Mais cela même ne fut point définitif. Termier vécut assez pour être contraint de revenir quelque peu à ses idées de quatre-vingt-dix-neuf, et Kilian dut observer que son ami n'avait pas eu tort. Nous verrons cet épisode d'une histoire infiniment subtile et complexe : celle de la Géologie alpine, et particulièrement dans ce coin briançonnais où l'effort de la planète enfantant ses montagnes fut au comble. Et rien ne montre mieux la tâche de géant qu'entreprennent ces hommes, leurs maîtres, leurs disciples. Rien, non plus, qui révèle davantage la démarche vraie de la science, si fort écartée de cette ligne droite et un peu simple à laquelle croient naïvement certaines personnes.

En 1925, après la mort de Kilian, le maître que l'Académie des Sciences unanime devait choisir pour successeur au grand Termier, M. Charles Jacob, en fin de compte prononcera le jugement de Salomon dans ce débat courtois. Les deux amis, au fond, détenaient chacun leur part de vérité : des quatre écailles, « les trois inférieures sont venues rentrer dans le plan général de la région » et Kilian ne considérait pas sans raison le massif comme homogène ; mais les vues de Termier offraient un tout autre avenir, elles annonçaient des résultats qui seront incontestés six ans plus tard, on le verra.

Nous approchons de la cime. En cette aurore du XX^{e} siècle, un soleil d'Austerlitz se lève sur les sciences

de la Terre. A pas de géant, la Géologie conquiert les Montagnes. Comme celle des hommes selon Péguy, l'histoire des sciences oppose les *époques*, où se passent de grandes choses, aux *périodes* où le feu tombe. Or, dans ce temps, les victoires volaient sur les hauteurs alpestres. Une fièvre de travail et de découverte secouait les théories vieillies et les idées traditionnelles, — véritable « ouragan tectonique », comme parlait notre savant lorsque son lyrisme évoquait les vagues inimaginables de pierre, déferlant sur les plis anciens.

L'Homme s'habituait à voir grand et loin. La hardiesse du tectonicien reliant des phénomènes d'une ampleur planétaire, devançait celle de l'aviateur qui allait vaincre et comme supprimer la distance.

Chez Termier plus qu'en tout autre le souffle passe. Il y a de ces galops, de ces bondissements dans la vie d'un créateur, et rien n'est plus beau que ce grand spectacle du génie au travail. Les années où nous parvenons, 1902-1903, sont striées d'éclairs. Les travaux s'y pressent, s'y recouvrent, telles ces nappes emportées dans l'impérieuse poussée de la Terre. Notre avance moins strictement chronologique, nos anticipations comme nos regards en arrière, traduisent, — pour ce qui n'est pas le seul résultat de notre faiblesse, — ce bouillonnement extraordinaire, cet incomparable et multiple effort dont l'ampleur confond.

Ce sont les années éclatantes du savant, ce sont les années relativement encore heureuses de l'homme. Sans doute sa femme est-elle profondément atteinte, mais cet optimiste ne se résout pas si vite à laisser tout espoir. Quand il est au loin, les lettres de l'absente font que l'intimité ne se rompt pas : le temps noir n'est pas encore venu où l'épouse ne pourra plus écrire...

Aux vacances, la famille se regroupe dans Varces, l'en-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

droit d'élection des Termier. Lyon en deuil de leurs parents, d'ailleurs méconnaissable, ne les retient plus. Joseph est devenu, à Grenoble, le docteur Termier, bientôt chirurgien notoire. Pour les deux frères, Varces est le pays de la famille nouvelle. Et Pierre, l'aîné, décide d'y bâtir une maison. C'est l'âge où les vagabonds mêmes sentent le désir de la halte, du havre pour les leurs sinon pour eux-mêmes. « J'ai voulu donner à mes enfants une attache au sol de France, afin qu'ils ne fussent point comme des épaves que le vent disperse et qui ne peuvent plus se rejoindre. »

A douze kilomètres au sud de Grenoble, le petit village descend d'une dernière pente vers la calme vallée du Grésivaudan, s'étale au large jusqu'à la grand'route qui va vers Aix et Marseille. Mais Pierre choisit le lieu le plus désert, le plus grandiose, à l'écart, de l'autre côté d'un étroit cours d'eau qui afflue au Drac. Il n'y a plus de proche, ici, que la propriété des Beylier (1), enfouie dans son parc. La maison de Pierre Termier s'élèvera nue, dans le recueillement quasi religieux, au pied de la dernière muraille, à pic, des Monts de Lans dans le Vercors. Ici, dira bientôt Léon Bloy, « les douces montagnes du Paradis terrestre semblent avoir laissé, en fuyant, quelque chose de leur ombre bienheureuse ».

Pour les vacances de 1901, les Termier prenaient possession de leur villa dauphinoise. Mais Pierre ne revenait là que comme un marin au port. Tunisie, Algérie, Sardaigne, Espagne, et les montagnes toujours ! A l'été de 1902, il emmène Marcel Bertrand au pays basque. L'amitié, la science, consoleront-elles le malheureux ? Hélas ! « La marche en montagne lui était très pénible, écrit Termier, et les problèmes géologiques, après l'avoir un instant

(1) Pierre Termier avait épousé Mlle Beylier en 1883.

amusé, le rebutaient bien vite. » Alors, l'ami perd tout espoir.

***

Dans la fin de l'année 1902, l'ivresse intellectuelle monte : commencement du paroxysme alpin ! Il achève sa monographie des *Montagnes entre Briançon et Vallouise*, nous le savons. Il donne aussi sa première synthèse, *Quatre coupes à travers les Alpes franco-italiennes*, raccourci tectonique de la chaîne occidentale, raccourci parallèle de douze années d'efforts. L'heure des constructions d'ensemble a sonné. Lugeon vient de résumer la structure des Alpes helvétiques, marquant le triomphe de la théorie : toute la Suisse n'est qu'un pays de nappes ! Il s'agit de raccorder ces observations à celles de Haug et Kilian pour la partie méridionale, de couler tous les faits épars dans une seule hypothèse explicative. « Comme il arrive toujours », c'est le phénomène le plus obscur qui, une fois éclairci, va tout illuminer. L'infime lambeau du Pelvoux, l'écaille qui subsiste çà et là, sur le Briançonnais, c'est l'os permettant à Cuvier de reconstituer tout un organisme disparu. Ces vestiges qu'épargna l'érosion suffisent à attester l'immense tempête roulant ses vagues de terrains charriés. « Et il nous enseigna dès lors, — note un bon juge, M. Gignoux, — à suivre dans nos Alpes, du Léman à la Méditerranée, non point les ondulations locales des couches, les plissements secondaires, mais les limites des grandes nappes charriées. »

Donc, il ressuscite la formidable histoire. Les Alpes de France et d'Italie se sont préparées, lorsque régnait la mer jurassique, dans un de ces bassins au fond de quoi les sédiments s'accumulent et que les savants nomment un *géosynclinal*. Car l'on sait que de ces fosses allongées

naissent les montagnes, comme des misérables ténébreusement conçus dans les bas-fonds et qui se relèveraient rois. La moitié de nos Alpes nous manque. Ce qu'il en reste correspond au seul bord occidental de la fosse. Eh bien! le traîneau écraseur, la masse qui refoula les terrains, rampa sur le Briançonnais, ce ne peut être qu'une nappe arrachée au cœur des Alpes, — à la « zone interne », — un morceau de la moitié disparue. Mais il a fallu cette masse. « Les vagues déferlent sur la côte, mais parce que le vent les chasse et les roule. Le traîneau écraseur a fait sur les vagues de pierre de la chaîne alpine l'office du vent. »

Et le mémoire salue d'un sobre trait final — ô radieuses journées disparues! — « le Briançonnais, le Pelvoux, la Vanoise, les hautes vallées piémontaises, toutes ces Alpes méridionales si variées d'aspect, souvent si fières d'allure, toujours si douces à parcourir dans la gloire des jours d'été ».

A qui sait lire, elle a des accents d'épopée sous le sédiment du langage technique, cette œuvre tracée d'un vol profond et sûr. C'est un poème, une ode géologique, où l'esprit de Suess, la grandeur aussi des spectacles évoqués, sont passés. L'ampleur de l'hypothèse fait craquer les raisonnements habituels. Mais ne s'agit-il point de la Terre haussant ses montagnes vers le ciel? Il faut bien se faire une âme de Titan, puisque le but est d'entasser Pélion sur Ossa.

... 1903. Année culminante, chiffre qu'on peut inscrire comme la plus haute altitude d'un puissant massif. Il étudie les granites d'Algérie, retourne deux fois en Tunisie, passe en Sardaigne. Le voilà en Espagne : il est en extase au musée du Prado et, dans la Sierra Nevada, commence à retrouver des signes alpins — zone axiale, nappe en

verre de montre (les *carapaces* de Lugeon). Puis, comme un grognard de l'Empire, après l'Espagne c'est la Russie, pour un long séjour dans la région de Perm. Il navigue sur les grands fleuves Volga et Kama, une lettre du 22 juillet a pour épigraphe : « En remontant le Kama, sur le bateau à vapeur *Feodor*, à quelque 500 verstes au S.-W. de Perm. » Il va gagner directement Vienne, où se tient cette année le IX[e] Congrès international de Géologie. Certes, il n'oublie pas Varces ni ses chers habitants. « A Vienne, déclare-t-il, je serai tout près de Varces ; notre trait d'union, ce sera la chaîne des Alpes qui meurent sur les bords du Danube. »

Dans cette tendre phrase, on peut voir un grand symbole : l'unité structurale de toute la chaîne, de la Méditerranée à l'Europe Centrale, à quoi nul ne pense et que lui ose concevoir.

En ce temps-là, en effet, les savants de l'Autriche, qui publiaient de bons travaux de détail, ne parvenaient point à les ordonner dans un plan d'ensemble. Il n'y avait pas d'architecture des Alpes orientales. En 1903 même, le professeur viennois Diener dans un livre sur la structure du sol autrichien donne l'impression du chaos.

L'esprit d'un Termier s'inquiète d'une telle discordance. Car pour le reste de la chaîne, le jour luit. Après la brillante synthèse des Alpes suisses par Maurice Lugeon, Termier, nous venons de le dire, a tenté d'expliquer la structure des Alpes franco-italiennes par le traînage, à la surface de « toutes les montagnes que nous voyons aujourd'hui, d'un lourd paquet de terrains d'origine piémontaise ». Il est de ceux pour qui rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Il se tourne vers l'orient. Que va-t-il en venir? Lumière ou nuit, « démenti formel ou confirmation éclatante »? — « J'avoue, racontera-t-il plus tard, que, depuis ce moment, aucune ques-

tion ne m'a paru présenter, ni un intérêt aussi vif, ni une semblable actualité. »

C'est donc l'instant décisif. Dès le printemps, l'un des champions de l'école française, Lugeon, attaque l'école de Vienne à propos des Carpathes : par la simple interprétation des travaux antérieurs, il montre que la théorie des nappes projette une singulière clarté sur le problème tectonique. La première excursion du Congrès renforcera l'hypothèse.

Pendant ce temps, notre voyageur revient par les fleuves de la Russie. A bord, il compose la conférence qu'il doit lire à Vienne, le 22 août : *Les Schistes cristallins des Alpes Occidentales*. Il lui suffit de rassembler les résultats et les idées auxquels le conduisent treize années de recherche ou de méditation.

L'exposé des faits, c'est la description de ces « trois séries cristallophylliennes » dont il a reconnu l'existence, trois ensembles d'âges très divers, qui contiennent des amas de roches massives tels les granites du Mont-Blanc ou du Pelvoux, mais dont tous les autres termes sont des sédiments métamorphosés. La troisième série est celle des Schistes lustrés avec leur cortège de roches vertes : il y voit ce qu'il appelle une *série compréhensive*, c'est-à-dire une suite continue, énorme, embrassant sous un faciès constant les sédiments de plusieurs époques géologiques. Mais il y a une différence capitale entre les trois séries : la première existait avant les Alpes et dans ce même état transformé où nous la voyons. Les deux autres, au contraire, moins anciennes, ont une commune histoire, et cette histoire est celle-là même de la chaîne des Alpes.

Quelles idées se dégagent ou rendent compte de ces faits ? D'abord, puisque nulle part métamorphose et actions dynamiques n'apparaissent liées, puisque les écrasements

déforment mais ne transforment pas, il faut, malgré son prestige, renoncer au « dynamométamorphisme » et rayer le mot de la science. (C'est depuis la fin de 1901 qu'il est parvenu à ces vues, un peu excessives et qu'on devra rectifier plus tard.)

Pourtant, le métamorphisme intense, étendu, n'en est pas moins lié aux phénomènes qui préparèrent les chaînes montagneuses. Et ce métamorphisme régional agit pareillement dans toutes les chaînes, à tous les âges. Quelle est son origine? Ici nous retrouvons le mystère dont l'abîme attirait déjà Le Verrier et son jeune camarade, dans le temps de Saint-Étienne. Il y a le métamorphisme exercé par le voisinage direct d'une roche massive, l'injection du granite. Oui, mais le fait demeure local, limité. En grand, la cause s'efface. Au Pelvoux, nous avons bien vu que le gneiss resta impassible devant le granite! Au fond, la cristallinité générale des assises et la montée des roches profondes semblent unies entre elles non pas comme un effet à sa cause, mais comme deux effets d'une même cause. Cette cause? Il en hasarde l'hypothèse depuis bientôt deux ans : les sédiments enfouis, plongés à une suffisante profondeur, sont fondus puis métamorphosés en cristaux par des émanations plus internes encore, par des *colonnes filtrantes* de vapeurs, montant comme d'une chaudière et apportant les éléments nécessaires, alcalis ou magnésie.

Là-bas, à l'hôtel Bristol, il prépare ses batteries. Les géologues du monde entier sont réunis. Des Carpathes, la bataille va passer aux Alpes, mais la vraie lutte n'aura lieu qu'après le Congrès. Au cours même des séances, une promenade au Semmering fait bondir le cœur de Termier : il retrouve ici toute la Vanoise, l'analogie est « saisissante », et « cette similitude, allant jusqu'à l'iden-

tité » toujours niée jusqu'ici, le « remplit d'une douce joie ». Dès lors, il a le pressentiment de ce qui va suivre.

Suess est là, isolé : seul, parmi les naturalistes de son pays, il voit loin, il perce le chaos. L'École française, c'est *son* école : Marcel Bertrand est le père, lui-même le grand-père. Le 28 août, au banquet de clôture, Termier prend la parole. Il cite la ballade d'*Eviradnus* :

> Allons-nous-en par l'Autriche,
> Nous aurons l'aube à nos fronts...

« A 11 heures, rapporte son récit à la famille, il ne restait plus dans la salle que Suess et moi. Il m'entretenait doucement, tout en s'appuyant sur mon bras, de ses nouvelles idées sur les Alpes, et de ce qu'il faut que je regarde et que je voie dans le Zillerthal. Quand nous sortîmes, nous trouvâmes dans la rue Lugeon et Haug qui nous attendaient. Toute l'Autriche était partie. Et alors, ô symbolisme ! ce fut la France représentée par nous trois, qui reconduisit le cher grand homme à son domicile, à travers les rues silencieuses. C'est bien cela : on ne l'a compris qu'en France et les Viennois ne méritaient point de l'avoir. »

Ce qu'il faut que je voie dans le Zillerthal... Magnifique spectacle : le vieux Suess emprunte les yeux perçants du jeune Termier, les coureurs se passent le flambeau ! Le Zillerthal est une vallée, tributaire de l'Inn, qui traverse la partie occidentale des Hohe Tauern. Les Tauern, c'est, dans la Zone Centrale des Alpes orientales, la chaîne axiale qui détient à la fois les plus hauts sommets, les glaciers les plus vastes, et le secret architectural de toute la région. L'une des excursions consécutives au Congrès se fait ici et Termier va la suivre passionnément. Nul ne semble même se poser la vraie question. Personne n'a parlé de Tectonique, durant les séances. Mais, depuis ses

Quatre Coupes de 1902, Pierre, lui, n'a pas d'autre dessein que de trouver et de prouver l'unité dans l'architecture générale des Alpes.

Au Zillerthal, un temps de lumière favorise la course. Pas à pas, notre théoricien voit ses espérances se réaliser, le réel même passer son espérance. Décidément, les Alpes autrichiennes ont les pareils traits fondamentaux que les nôtres. Dès lors, si les terrains présentent cette ressemblance et cette identité parfois, rien ne s'oppose à étendre ici la solution occidentale : la théorie des grandes nappes. Alors, tout s'éclaire, l'ordre règne en la place du chaos. « C'est comme si, sur la chaîne entière des Alpes, le brouillard se dissipait tout à coup. »

Chemin faisant, il communique ses idées à Becke, le savant viennois qui dirige l'excursion, fort bien d'ailleurs. « Zu mächtig ! » *Trop fort !* s'exclame l'honnête professeur...

Revenu en France, Termier marque ses jalons dans trois notes à l'Institut, en novembre, puis, le 21 décembre, à la Société Géologique, donne sa mémorable étude, *Les Nappes des Alpes orientales et la synthèse des Alpes.* Tout au contraire de l'idée reçue, les Tauern sont complexes, faites de nappes superposées, ployées en voûte. Ce paquet de lames est jeté, tel un manteau, mais un manteau troué qui laisse apercevoir dans ses déchirures, — les *fenêtres* des géologues, — les étages inférieurs, submergés. Les Hohe Tauern même ne forment plus qu'une gigantesque fenêtre, aujourd'hui : des cinq nappes envahissantes, deux seules subsistent.

Or, la deuxième, la nappe dominatrice, est faite de Schistes lustrés. Il y a quelque chose d'émouvant, à voir, sur la carte structurale des Alpes esquissée par l'auteur à la fin de son mémoire, une toute petite tache, contre Briançon, coloriée comme les larges espaces du Cervin à

Coire et, finalement, comme les Tauern sauf les trous marqués en noir, par où sont visibles les « vieux gneiss », les assises cristallines. La petite tache, c'est la quatrième écaille briançonnaise, tourment de Pierre Termier, mué, dorénavant, métamorphosé en joie radieuse de connaître. Toutes ces nappes de Schistes lustrés viennent de la même zone, ces déracinées ont leurs *racines* dans la même partie interne de la chaîne : elles furent arrachées à cette « zone des séries compréhensives ou des Schistes lustrés », axe des Alpes, caractéristique des Alpes. C'est elle qu'observa Termier dans la Sierra Nevada; que Haug remarqua sur le versant oriental de la Corse; après la plongée aux abîmes des eaux, elle apparaît continue, de Gênes au Rhin, où, dans le Prättigau, elle se cache sous un tunnel (formé lui-même de nappes jetées sur elle); mais Termier la retrouve par les deux immenses fenêtres qui crèvent l'empilement des nappes austro-alpines : la fenêtre de la Basse-Engadine, longue de 55 kilomètres, puis, 60 kilomètres plus loin, la fenêtre des Hohe Tauern mesurant 160 kilomètres. A l'Est des Tauern, la zone plonge, on la perd. Mais, en somme, elle paraît être continue sur 2.000 km., véritable épine dorsale de la chaîne entière.

Ainsi la synthèse est faite, c'est-à-dire qu'on constate, tout au long des Alpes, « la permanence d'un seul et même plan de structure, la permanence encore de certains traits de la stratigraphie ».

Et cela, ce sont les faits. Mais un Termier veut en outre décrire leur enchaînement, imaginer l'histoire.

Un immense fossé s'allonge, aux temps fabuleusement anciens, et, après quelque vicissitude, s'emplit des sédiments qui se métamorphoseront en Schistes lustrés. Cette fosse, — ce géosynclinal, — c'est la future « zone axiale ». Plus tard elle se resserre, son bord septentrional se plisse.

Brusquement, — autant que le terme a de sens géologique, — une cassure. Le bord méridional va chevaucher le bord nord.

Le déplacement relatif est de 500 km. au moins. « Je veux dire, précisera Termier, que le point de la surface terrestre où se trouve aujourd'hui Venise et celui où se trouve aujourd'hui Nuremberg, qui sont actuellement distants de 450 km. environ, étaient probablement à près de 1000 km. l'un de l'autre pendant l'ère secondaire, avant les débuts du plissement alpin. »

Mais alors une force effrayante, qui a couché les plis, va jusqu'à leur écrasement, leur laminage, et les nappes ainsi formées sont peut-être à 150 km. de leur origine.

« Comme les arbres de la vallée du Rhône sous la poussée irrésistible du mistral, comme les fumées d'un pays industriel sous le vent qui les rabat et les roule, les plis des Alpes ont été couchés vers l'extérieur de la Chaîne », écrit notre historien, à la fin de ce mémoire même.

Comment imaginer un pareil « traîneau écraseur », c'est là qu'est l'hypothèse.

Il y a, au sud des Alpes, un ensemble de montagnes que les géologues en distinguent, au rebours des géographes : monts du Trentin, Dolomites, monts de Vénétie, « Alpes Illyriennes ». Suess emprunta du Monte Dinara, dans les Alpes Illyriennes, le nom de *Dinarides* pour désigner cette chaîne géologiquement opposée aux Alpes. Une faille sépare les deux mondes, et cette faille ne peut se comprendre que comme surface de charriage. Eh bien! *le pays dinarique tout entier a passé par dessus le pays alpin.*

Les Dinarides, leur accablant voyage accompli, s'effondrent tout autour de la région où se préparait l'Adriatique. Les nappes sont formées, écrasées sous le traîneau dinarique. Les déplacements horizontaux s'arrêtent, aux

verticaux de poursuivre l'épopée. Tout s'élève, mais d'une inégale ascension. Il est même des régions d'altitude nulle, ou qui se sont effondrées, englouties : Alpes cachées sous la Méditerranée, Alpes cachées sous la plaine hongroise.

Mais tandis que le pays monte, l'ennemie héréditaire, l'érosion, s'infiltre, noie, dissout les lambeaux dinariques, les nappes après eux.

*
* *

Les débats scientifiques ne se passent pas toujours scientifiquement. En Allemagne, en Autriche surtout, la généralisation de Termier fut mal accueillie. « Géopoëte, géomystique », étaient les qualificatifs les plus doux ; il y eut, dit-on, « géofumiste ».

« Les plus beaux noms portés par les hommes furent les noms donnés par leurs ennemis. » Cette réponse éclatante de Barbey d'Aurevilly, celui qui bientôt va traverser la vie de Termier, Léon Bloy, l'inscrit au premier volume de son journal, *Le Mendiant ingrat*. « Géopoëte » est laid. Mais poëte de la Terre devient une magnifique insulte et que nous retenons pour l'en saluer.

D'ailleurs, il était assez grand pour connaître lui aussi, comme parle Hugo, « les applaudissements farouches des huées... ».

Des témoignages lui viennent qui consolent de tout. C'est, le 11 juillet 1904, une lettre d'Édouard Suess, bien humble et touchante en son français tâtonnant : « ... D'abord, je vous remercie bien cordialement pour toutes ces nouvelles vues et l'instruction nouvelle qu'elles comportent, et lesquelles, quoique déjà bien connues par moi en parties, m'occuperont beaucoup pendant les mois futurs. Acceptez puis, cher M. Termier, les signes de ma recon-

naissance sincère pour l'indulgence que vous avez toujours eue envers moi, et mes essais, cela donne du courage et fortifie la patience. »

Le 3 septembre, Lugeon, le bon compagnon d'armes, lui crie sa « profonde émotion » et poursuit : « Il me semble que ma voix n'est pas suffisante pour exprimer ma joie... Une sorte de chant de gloire et de culte me monte à l'esprit, oh ! les heures heureuses que celles-là, où comme vous dites si bien, le brouillard se déchire et la splendeur de la Terre apparaît. » Et le grand savant trouve que son ami le met trop à l'honneur ; il s'efface devant Marcel Bertrand, tout comme Termier lui-même qui dira simplement, dans son Cours de l'École des Mines : Un élève de Marcel Bertrand découvrit la structure des Tauern.

Mais il faut achever la victoire. C'est l'ouvrage de l'année 1904. Il lutte pied à pied, pour écraser les dernières objections. Bien des points demeurent obscurs. La théorie, enfin, selon laquelle tout le Tyrol septentrional est un paquet de nappes, doit être prouvée sans conteste désormais. D'Innsbruck, le 15 juillet, il affirme : « Je pars plein d'ardeur et de foi pour de nouvelles conquêtes. » Il attaque le Brenner et, dès le 16, contemple l'évidence : la région du Brenner devient parfaitement claire, c'est le plus classique des pays de nappes ! Quel hymne de triomphe, le lendemain, dans sa lettre à Marie Molard ! « J'ai goûté hier les plus grandes joies qu'un savant puisse éprouver. Désormais, ce pays, qui était une affreuse énigme pour tous les géologues, me paraît simple. Et les phénomènes sont beaucoup plus clairs que je n'eusse osé l'espérer. Les Viennois eux-mêmes pourront les comprendre s'ils veulent seulement se débander les yeux. Je suis parfaitement heureux... » O *joie de connaître* et qu'il n'aura qu'à réveiller dans sa mémoire, pour la chanter plus tard !

Au bout de la lettre, le chrétien parle : « Prie un peu pour moi afin que je voie plus clair dans cet effroyable problème du laminage des Alpes et, pour que, de regarder ainsi la Terre, cela ne me fasse pas oublier le Paradis. »

La neige l'arrête et il faudra revenir. Il insiste et persiste. N'a-t-il pas entrepris « la tâche effroyable de démolir tout ce que les Autrichiens et les Allemands ont écrit et de reconstruire ensuite comme tout doit être reconstruit ? » A Varces même, on le pousse : sa fille, Jeanne, avec beaucoup de précoce intelligence, n'a pas cessé de lui conseiller cette vérification totale. Le 8 septembre, l'errant se trouve déjà dans la Haute-Valteline, « au pied du Stelvio, tout près du mystérieux Ortler ». La montagne, en septembre, se fait intime, déserte et grave comme une église qui va fermer : les visiteurs rares ne sont plus que les vrais fidèles. Et la montagne donne partout la même réponse au novateur : la tectonique se révèle continue entre l'Ortler et les Tauern. « Tu avais raison, Jeanne, *ma conscience aux yeux d'abîme*, ma place est ici et non à Varces ! »

Mais quel mouvement perpétuel ! L'an dernier, descendu des Alpes orientales en Tunisie, il écrivait à ses filles : « Je vous assure qu'après cet été de ridicule vagabondage, après l'Espagne, l'Oural, le Congrès et le Tyrol, après le rapport de la Kama et la notice pour la Coupole (1), ces quelques jours de Tunisie me semblent reposants. » Cet automne, il soupire : « Quelle existence agitée, tout de même ! Hier au fond du Queyras ; aujourd'hui dans la Valteline ; demain dans le Tyrol ; huit jours plus tard en plein pays basque... »

A la rentrée, selon la coutume, il prend position dans

(1) Il s'agit de la notice sur ses travaux scientifiques pour l'Académie des Sciences. Mais il ne fut pas élu cette première fois.

cinq notes à l'Institut, puis rédige le mémoire sur *les Alpes entre le Brenner et la Valteline*, qui paraîtra le 3 avril 1905 à la Société Géologique. Avec un peu plus de précision dans le tracé de l'axe des Tauern et le numérotage des nappes, les conclusions demeurent celles du précédent mémoire. Une sixième écaille, même, dont il retrouve la base sous forme de lambeau, s'ajoute aux autres. Le style architectural est désormais certain : tranquille, la dernière page proclame sa foi en l'avenir et prédit que la continuité tectonique s'étendra de plus en plus, harmonieuse, au cours des explorations futures.

Nous verrons, en effet, l'éclatant succès de la doctrine. Déjà, dans ce moment même, les plus clairvoyants des Germaniques se rendent à l'évidence. Le professeur Frech, le « spécialiste » du Brenner, sans admettre la généralité du phénomène, annonce qu'il observa lui-même certains « recouvrements » des Alpes orientales. G. Steinmann, le maître de Bonn, apporte un essentiel appui lorsqu'il déclare : « La théorie de Pierre Termier est celle qui explique le mieux et le plus complètement tous les faits connus. » Le 19 octobre, à l'Académie des Sciences de Vienne, le grand Suess donne son adhésion officielle, en attendant d'écrire au tome III de *La Face de la Terre* : « Les Tauern passaient pour le modèle d'un axe de soulèvement montagneux, lorsque parurent les mémoires de Termier, remarquables par l'ampleur des conceptions... »

Arrêtons-nous un instant, comme il fit lui-même au sommet de l'Amthorspitze, vers la fin de la course au Zillerthal. C'est là qu'il confia sa découverte à quelqu'un, nous l'avons vu, qui n'était pas prêt pour la comprendre. Termier parvenait seul à cette autre cime : l'aveuglante conviction que ses idées étaient vraies.

Nous n'aurons plus les excuses de ses adversaires si, du

haut de ces années lumineuses, nous regardons par quels chemins il avait gravi cette montée de gloire.

On le bafoue de cette injure : poëte ! Beaucoup de personnes prennent à la lettre le dicton : Trop beau pour être vrai ! *Zu mächtig !*... Et n'y a-t-il pas toujours des gens qui pardonnent mal à un grand savant d'être un grand écrivain ?

Au vrai l'on ne saurait assez rappeler quel technicien prudent et minutieux il se montre d'abord. Nous avons évoqué les heures lentes du laboratoire, où, l'œil au microscope, c'est dans les replis minuscules des minéraux que le savant cherche le secret, non plus dans les immenses espaces des Montagnes. Le voici, pour la Vanoise, se livrant à « l'attentive étude micrographique d'un très grand nombre d'échantillons », ou, lors des campagnes briançonnaises, reprenant tel examen de roche « peut-être pour la dixième fois ». Combien de milliers de plaques minces, remarque M. Raguin, n'a-t-il pas analysées sous le microscope, disant qu'on ne doit pas quitter l'une sans avoir déterminé absolument tout ce qu'elle contient. »

Convaincu que le géologue, tel Antée, perd ses forces dès qu'il quitte le sol, Pierre retourne sans cesse sur le terrain. Aussi bien ses cartes ont-elles quelque chose de stupéfiant dans leur perfection, et qui saisira toujours. En 1903 même, lorsqu'il lui remet le prix Prestwich, Lapparent le déclare : « L'on est presque effrayé de la seule dépense d'activité physique que représentent les cartes qui, entre les mains de l'infatigable explorateur, ont subi une transformation complète grâce à la masse des faits de détail qu'il a su aller chercher là où d'autres auraient reculé devant l'effort à accomplir. » Et nous voyons bien, ici, la nécessité de cette obscure préparation. C'est que, dit un autre maître, M. de Margerie, « le relevé sur le

terrain des affleurements de masses minérales constitue en Géologie le point de départ obligé de toute recherche spéculative ».

Il distingue toujours, et avec quel soin ! faits et hypothèses. Il *coupe* presque ses mémoires en deux, semblant vouloir que le discours rende visible cette différence, tout comme, dans ses planches, les terrains existants figurent en trait plein, les reconstitutions présumées, en pointillé. Il nous avertit partout : voici les faits, au-delà nous sommes dans l'hypothèse ; pour les Alpes, j'imagine que les Dinarides ont passé dessus ; pour le Métamorphisme, je lui suppose une cause : les vapeurs filtrantes.

Ses pairs ne s'y sont point trompés. C'est le très sage et prudent Kilian, le type du savant expérimentateur et positif, qui voit en lui « un de ceux qui ont le plus efficacement contribué à transformer en visions claires et précises, à appuyer sur une base solide d'observations nouvelles, les vues prophétiques et nécessairement un peu vagues de l'illustre auteur de *La Face de la Terre* ».

Cette volonté de rigueur apparaît dans la théorie même des Alpes qui, tout ensemble, demeurera son œuvre maîtresse et heurte si vivement, à l'abord, la plupart de ses confrères. Il se contente d'un cadre très simple, bien ajusté aux faits, mais sans précision excessive, aventureuse. « Profils et cartes, recommande-t-il, doivent être considérés comme schématiques. Il ne s'agit point des détails, il s'agit de l'ensemble. » De la sorte la théorie pourra se perfectionner sans se briser. Le succès venu, de jeunes savants se montreront moins avisés. On verra cette « course aux nappes, jeu olympique d'un nouveau genre », que raille M. Lugeon. Mais la conception de Termier résistera, sous sa forme générale, à tout, même au triomphe ! M. Raguin me signalait un fait tout proche et bien significatif. Dans un article récent, le professeur F. Suess,

le fils du grand naturaliste, attaquait assez vivement des outrances de détail chez Staub ou Kober, brillants disciples de Termier, enthousiastes adeptes de la doctrine des nappes. Mais la critique aiguë de Franz Suess laisse intacts le nom et l'œuvre de Termier.

A cet âge où il entreprit de donner une solution générale aux deux grands problèmes de sa vie scientifique : le métamorphisme, la structure alpine, il avait quelque quinze années d'efforts méthodiques et continus derrière soi. Ses moqueurs ne savaient point à quelle rude école il s'était formé, et qu'au prix du terrible Briançonnais par exemple, « tout lui parut simple » dans les Alpes d'Autriche.

Et vraiment il possédait cette grande aptitude à la patience où Buffon voit le propre du génie, et c'est lui-même qui, parlant de « la saine méthode scientifique » aux funérailles de Kilian, nous montrera « la nécessité d'une longue patience ».

En revanche, si Termier savait qu'on ne bâtit point la maison sans les pierres, il n'avait rien d'un manœuvre et connaissait avec Poincaré que la Science n'est pas plus une collection de faits qu'une maison n'est un tas de pierres. Chez lui, le souci constructif domine. Ici, c'est une simple note de lithologie où il nous dit son goût « de saisir le lien génétique » entre les phénomènes. Là, c'est à la fin du mémoire de 1899 sur le Briançonnais qu'il montre l'intérêt majeur des vues d'ensemble « pour tout esprit que préoccupe la recherche des lois ». Le savant véritable possède toujours à un haut degré ce sens de la finalité dans l'œuvre, choix des faits, ordonnance rigoureuse en vue du but à atteindre. Maurice Gignoux met bien en lumière ce caractère de notre géologue en affirmant : « Nul mieux que lui n'a su séparer la documentation de la science proprement dite. »

On a vu que l'alpinisme ne fut jamais une distraction, sitôt le savant entré en scène dans sa vie, mais le seul moyen d'atteindre une fin plus haute. Au contraire, son ardeur reste sans égale si l'enjeu est de l'ordre scientifique. Son acharnement, il le qualifie d'une manière bien pittoresque, lors du troisième voyage au Tyrol : « Je sens que je suis tout près de trouver la preuve décisive et alors je vais là-bas *comme les Japonais montent à l'assaut.* »

Géomystique, donc, si l'on y tient et si l'on marque de la sorte un absolu don de soi. Le bel éloge qu'il consacre à son maître Mallard montre la fécondité, chez le grand minéralogiste, des longues promenades solitaires, de la méditation, et d'une vie où la contemplation s'est si largement mêlée à l'action. Je ne puis m'empêcher de voir ici le propre idéal de Termier, comme de penser à sa grande œuvre personnelle lorsqu'il conclut : « N'est-il pas vrai que les solitaires, dans les hauts problèmes scientifiques, apportent à valeur égale une souplesse d'esprit et une pénétration que ne connaissent point les autres hommes ? »

Oui, je crois vraiment que tout lui servit dans cet instant solennel de sa destinée. La formation mathématique et ses goûts de géomètre, car « le tectonicien est le géomètre des montagnes » ; sa prédilection pour les grands aperçus, pour ce côté cosmogonique de la Géologie que signalait déjà Cournot ; et cette poésie, puisque le terme signifie création, cet « essai de création » qu'est la science de la Terre, conçue à la manière grandiose de ses maîtres, un Bertrand, un Suess, — puisque, comme il dira lui-même : l'apprenti géologue qui ne sait pas qu'il est un historien a encore tout à apprendre !

Et le nom de Marcel Bertrand appelle cet autre passage où le disciple a proclamé ce que l'on devait à cet entraîneur incomparable : « l'enthousiasme sans quoi l'on n'arrive à rien, l'étincelle sans laquelle nulle lampe ne s'al-

lume, la passion de comprendre, le goût des idées générales, l'habitude de passer ses propres spéculations au crible de la plus sévère critique ».

Dans cette bataille avec la Nature que nous appelons la Science, Termier se hausse au rang des grands stratèges : ils laissent en arrière les centres de résistance où s'attardent de moindres conquérants, et l'on s'aperçoit tout à coup que ces centres tombent, que la victoire a passé. Ces audacieux font un peu figure d'aventuriers de la Science, à l'abord. Les contradicteurs de Lavoisier trouvaient que Lavoisier ne raisonnait pas en chimiste, et, plus tard, Pasteur ou Berthelot durent compromettre leur réputation de « spécialistes » en utilisant les méthodes physiques.

Ainsi de Termier, n'hésitant pas à quitter la route habituelle, à voir très grand. Et la synthèse de 1903, du consentement unanime, demeure bien son titre de gloire majeur. C'est en toute vérité qu'il pouvait proclamer, au terme de cette belle année :

« *Il y a seulement six mois, personne n'eût osé parler de la synthèse des Alpes, parce que, sur une longueur de 500 kilomètres, la structure de la Chaîne était incompréhensible.* »

André George.

Géographie humaine

Dans la série des travaux qui ont depuis trente ans renouvelé la géographie et donné à cet enseignement, qui faisait bâiller nos pères, le double caractère de la description vivante et de l'explication scientifique, un esprit curieux de méthode ne peut manquer de distinguer deux directions. Les premiers ouvrages ont été conçus comme des études complètes qui faisaient défiler dans un ordre invariable relief, climat, hydrographie, peuplement et ressources. Cette méthode, excellente pour montrer la solidarité de tous les faits géographiques, notamment l'action du milieu naturel sur l'homme, risquait pourtant de faire apparaître entre les faits physiques et les faits humains un lien systématique qui n'existe pas toujours ou bien n'a pas été au cours des siècles tel que nous le voyons aujourd'hui : la science française fut préservée de cette erreur par l'action d'un homme, Vidal de La Blache, qui eut toujours l'intuition des tempéraments nécessaires, sans doute aussi par la culture historique que le régime actuel de l'agrégation impose aux géographes.

Depuis quelques années, la méthode régionale semble avoir un peu épuisé ses effets. Les travaux les plus originaux s'attachent à l'analyse d'un seul phénomène, physique ou humain, dans des limites plus étendues, ce qui donne aux conclusions plus de portée. C'est dans cette catégorie que rentre la thèse de Pierre Deffontaines : *Les hommes et leurs travaux dans les pays de la Moyenne Garonne* (1).

(1) Thèse de Doctorat de l'Université de Paris. Lille, S.I.L.I.C., 41, rue de Metz, 1932, in-8, 468 pp.; 63 illust. hors texte; 52 cartes. En dépôt à Paris chez Hatier.

Comme l'indique le titre, l'homme est au centre de cette étude : son action sur le milieu apparaît sur le même plan que l'action du milieu sur lui.

Sans doute Deffontaines n'abandonne pas le cadre régional, puisqu'il se limite à l'étude de l'Agenais et du Bas-Quercy qui correspondent approximativement aux départements de Lot-et-Garonne et de Tarn-et-Garonne. Mais c'est une région-type, dont les genres de vie se retrouvent à des nuances près dans tout le Bassin Aquitain. L'intérêt est ainsi doublement concentré sur une région caractéristique et sur un ordre de faits caractérisques. Le livre en reçoit une magnifique unité.

*
* *

Un premier exemple de méthode est fourni par le chapitre d'introduction où l'auteur délimite la région qu'il a étudiée. Définir une région naturelle, cette unité à la fois réelle et subjective, qui est faite du caractère des paysages, de l'identité des genres de vie, de l'harmonie des sentiments, voire des intérêts, n'est jamais chose aisée. La tâche est particulièrement difficile lorsque, comme c'est le cas sur les bords de la Garonne, les contrastes nets font défaut. Pas de formes vigoureuses dans une topographie où les mollasses tiennent la plus grande place et où les plateaux calcaires eux-mêmes s'effilochent en « serres », se morcellent en « pechs », perdent leurs lignes et les caractères originaux de leur hydrographie. On passe par des transitions insensibles de la zone de climat atlantique, où « l'arbre de la maison » — un mot qui restera — est l'ormeau, à la zone d'influence méditerranéenne où près de Montauban la maison s'entoure de pins.

Même confusion dans l'habitat, la maison de type basque côtoie la maison caussenarde ou celle du Bas-Quercy, et sur de nombreux points se font place des types aberrants. Au nord de Marmande, la construction est de poutres et de torchis ; de pierres sur les serres ; de briques dans l'Agenais et

le Bas-Quercy. La tuile plate alterne capricieusement avec la tuile ronde. Comment se reconnaître dans un pareil « fouillis » ; un mot que l'auteur affectionne, qui rend bien l'impression de confusion, sans peut-être exprimer tout le charme de ces rencontres imprévues.

Le fil conducteur que Deffontaines propose, une fois pour toutes, c'est le paysage. Une ceinture continue de pays de bois et de pays spécialisés dans la vigne ferme l'horizon de la Moyenne-Garonne et la sépare à l'ouest de l'Entre-Deux Mers, au nord du Périgord, à l'est des Causses du Quercy, du Rouergue et de l'Albigeois ; au sud enfin, sur la rive gauche de la Garonne, les terres de graves, jadis couvertes de bois, aujourd'hui plantées en vigne, marquent le commencement de l'Armagnac. Dans ces limites, la Moyenne-Garonne a ses traits originaux : un bocage très particulier, de chênes têtards ou d'ormeaux ; une polyculture à base de blé, de maïs, de vignes et d'arbres fruitiers ; enfin le régime de la moyenne propriété avec métayage ou faire-valoir direct.

S'agit-il d'étudier le peuplement? Deffontaines montre d'abord la marque de l'occupation humaine dans le paysage, la maison ; et c'est une description extrêmement minutieuse des différents types : maison à grange centrale, maison en hauteur, maison à logement central avec galerie couverte, etc. Ils ont leur origine parfois bien loin de la Garonne : telle cette maison basque qui a étendu son domaine jusqu'à la vallée de la Dordogne et qui profite actuellement de l'extension des pâturages.

Jamais on ne perd de vue le paysage, jamais on ne cesse d'être en contact avec la vie paysanne. Pour qui a passé son enfance sur les bords de la Garonne, il y a quelque chose d'infiniment doux dans cette lecture : c'est le rappel des choses qui étaient familières et auxquelles, alors, nul ne prenait garde : le « balai » où nous jouions les jours de pluie, le gracieux pigeonnier où nous nous cachions, l'étuve où l'on enfournait les prunes. Et vous tous, mes camarades de lycée, vous qui aimiez votre pays sans le dire et même sans le savoir, vous le retrouverez avec sa note la plus intime, son

accent le plus personnel, car les livres sobres, dépourvus de recherche littéraire, sont accordés à tous les goûts, conformes à toutes les expériences individuelles.

Parmi tant de méthodes curieuses il en est une qui ne manquera pas de susciter un intérêt particulier et sans doute de provoquer la discussion, comme toutes les idées neuves : Deffontaines expose l'évolution économique et démographique qui explique les faits actuels en remontant dans le passé, ou, suivant l'expression imagée d'un de nos maîtres, « à rebrousse-temps ». Il avait donné un premier exemple de cette méthode dans une étude de géographie urbaine sur Montauban. Il l'a systématisée. Voici, par exemple, dans quel ordre se suivent les chapitres : La vie agricole actuelle ; le cycle blé-maïs des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; les systèmes de culture du Moyen Age.

La méthode semble à première vue d'une application difficile ; elle expose à des hiatus ou à des redites. N'est-il pas paradoxal de parler du chasselas avant de signaler la place de la vigne et d'indiquer les progrès d'un élevage fondé en partie sur le maïs, donné aux bêtes comme fourrage, avant d'avoir mentionné l'introduction de cette céréale à côté du blé? C'est une gageure d'étudier la dépopulation en partant du présent. Le livre la tient. Avec une adresse extrême, Deffontaines a découpé l'histoire en un certain nombre de tranches correspondant aux périodes de stabilité relative et analysé chacune d'elles avec son érudition coutumière.

Les historiens auront sans doute des réserves à faire sur un pareil plan. Ils trouvent déjà bien délicat d'arrêter à un certain moment un développement continu pour faire le tableau d'une situation, ne serait-ce qu'au début et à la fin de la période étudiée. N'est-ce pas se compliquer la tâche que de renverser la vapeur, se priver de l'élan qui porte l'esprit de la cause vers l'effet, du passé vers l'avenir? Deffontaines leur répondra que précisément il ne procède pas en historien, mais en géographe, qu'il a voulu ramener la géographie à sa véritable voie, qui est l'induction : partir du présent et ne prendre dans le passé que ce qui explique les conditions

actuelles. Suivons-le donc sur ce terrain et voyons si cette méthode est vraiment la plus appropriée à l'explication géographique.

L'explication des faits actuels est rarement immédiate. Elle se présente d'ordinaire au bout d'une longue chaîne d'intermédiaires, que l'esprit, au cours de ses recherches, remonte plus ou moins vite.

Va-t-on reprendre les mêmes démarches dans l'exposition? C'est courir grand risque de se perdre en route. Pour peu qu'on s'attarde à expliquer les formes intermédiaires, on aura oublié, en touchant au but, ce qu'on vient y chercher. Il faudrait de toute évidence rapprocher l'explication de la cause et on multiplie entre elles les écrans. La méthode va contre son but.

Ainsi Deffontaines — que son amitié me pardonne cette constatation — n'a pu se dispenser de faire de l'histoire : il fait autre chose qu'une narration à rebours, puisqu'il choisit dans la masse des faits ceux qui ont une valeur explicative pour le présent. Mais voici une seconde difficulté. Certaines formes ont servi de transition; d'autres ont disparu sans laisser de traces, comme ces espèces animales avec lesquelles s'éteint un phyllum connu pendant toute la série des temps géologiques. Quel sort allons-nous faire à ces espèces rayées du présent? De deux choses l'une : ou nous leur ferons une place dans le tableau de la vie rurale au XVIII^e^, au XVI^e^ ou au XIII^e^ siècle, — et alors ce tableau sera exact et complet, mais il contiendra des détails superfétatoires pour le géographe; ou bien nous les passerons sous silence, ce qui fausse le tableau. Dans la pratique, Deffontaines a presque toujours donné des tableaux complets, pensant que le passé se répercute de quelque façon dans le présent. Mais la difficulté théorique subsiste.

En réalité une évolution est à sens unique. On ne peut pas exposer l'évolution des types de peuplement autrement que l'évolution des espèces animales ou l'évolution du relief.

On prétend transposer dans le domaine de la géographie humaine la méthode de la morphologie qui sans faire de la

géologie emprunte à celle-ci tous les faits utiles pour l'explication du relief : mais on oublie que toute étude de morphologie comporte nécessairement une histoire déroulée depuis le cycle le plus ancien qui ait laissé des traces jusqu'au cycle actuel. C'est cette combinaison de l'analyse et de la synthèse qui rend la thèse si dense de H. Baulig d'une lecture aisée.

En résumé le point discutable paraît être le découpage du passé en tableaux qui sont ou incomplets ou partiellement inutiles. Si ce découpage est une conséquence de la méthode rétrograde, c'est que celle-ci, légitime (et même nécessaire) pour la recherche, ne convient pas pour l'exposition. Les inconvénients à peine visibles sous la plume de son inventeur pourraient devenir plus sensibles entre des mains moins expertes.

***

Deffontaines a appliqué la même méthode originale à tous les problèmes du peuplement et de la vie rurale, précisant à chaque instant des faits connus ou renouvelant entièrement les solutions.

Contrairement à une opinion généralement reçue, qui fait du Bassin Aquitanien en bloc une terre d'abondance, les conditions physiques n'étaient que relativement favorables. Sauf dans la vallée, le sol est ou bien difficile à travailler ou bien assez pauvre. Après une longue prospérité qui atteignit son apogée au XVIII[e] siècle, quand l'économie rurale était fondée sur la culture intensive du blé et du maïs associés aux plantes industrielles, le pays a connu à la fois une diminution du rendement et, du moins en ce qui concerne les blés, une baisse de qualité. Une des ressources principales de l'agriculture agenaise, la prune, est en train de se tarir. Il y a des détails navrants sur cet arbre, joyau provincial comme l'olivier de Provence ou le mirabellier de Lorraine, qui disparaît, victime à la fois d'une désaffectation et d'une sorte d'anémie qui le rend plus exigeant et plus fragile. Dans le Lot-et-Garonne seulement, le nombre des pruniers serait tombé de plus de 5 millions en 1894 à 900.000 en 1926.

A cette décadence agricole on essaie de remédier par des cultures sans cesse renouvelées, notamment par celle des primeurs. Deffontaines donne des détails curieux sur le rôle joué par la Compagnie du P.-O., sur le caractère complémentaire ou exclusif de cultures qui doivent s'échelonner sur tous les mois de l'année de façon à assurer un travail à peu près constant à la main-d'œuvre, sur l'instabilité des résultats sans cesse compromis par la fermeture d'un marché étranger ou par l'entrée en scène d'un concurrent mieux placé.

La dispersion du peuplement est analysée en détail. Aussi loin que l'on peut remonter dans le passé — toute trace de peuplement antérieur au XI^e^ siècle a disparu —, on retrouve le même habitat dispersé, la même poussière de fermes. Ni l'église, ni le château n'ont été capables de les rassembler. Les seuls cas d'agglomération sont les bastides, créations royales ou seigneuriales destinées à attirer les populations rurales, et les hameaux des serres (maynés) où l'on retrouve certaines pratiques de la vie collective du Nord. Pour expliquer cette dispersion, Deffontaines se montre éclectique : il ne rejette pas l'influence ethnique, car il existe, dans le Sud-Ouest, une certaine correspondance entre le domaine ibère et le domaine de l'habitat dispersé. Il retient comme cause secondaire l'imperméabilité des mollasses, la variété des sols, la difficulté des communications; mais la cause principale lui paraît être le régime de la propriété : division du sol en petites exploitations d'une étendue moyenne de 20 hectares dont toutes les terres sont groupées.

C'est probablement au chapitre relatif à la population qu'iront le plus volontiers les lecteurs qui ne sont pas des spécialistes de géographie humaine, car ce qui fait la triste célébrité du Bassin Aquitain, c'est bien sa dépopulation. Là-dessus nous sommes éclairés par de multiples enquêtes. Deffontaines se contente de rappeler quelques chiffres éloquents. De 1841 à 1911 le Lot-et-Garonne a perdu 78.990 habitants, soit 20 o/o de sa population totale; le Tarn-et-Garonne, de 1846 à 1911, 53.963, soit 24 o/o. A cette allure, dans un siè-

cle et demi, il ne restera plus personne. Plus frappante peut-être est la description de ce pays qui retourne à la solitude naturelle. Un hameau qui comptait vingt familles en 1830 et que la carte d'état-major indique encore a si complètement disparu que la charrue passe sur l'emplacement des anciennes maisons. La commune perd peu à peu ses foires, ses artisans, son prêtre, son école et jusqu'à son individualité administrative. La guerre elle-même, dans la zone rouge, a peut-être créé moins de vides.

Or ni l'émigration, ni la mortalité ne peuvent être invoquées. Le Lot-et-Garonne est un des départements qui envoient le moins de monde à Paris. D'autre part la mortalité est plutôt inférieure à la normale : en Moyenne-Garonne la baisse de natalité a précédé la baisse de population. Quelles sont donc les causes de ce défi donné par l'homme à la nature?

Sur ce sujet rebattu, Deffontaines apporte quelques pages neuves. Pour lui la cause primordiale a été la « fermeture des horizons de travail ». Il s'est produit au cours du XIX[e] siècle une révolution économique et sociale qui s'est traduite par la disparition des « petites gens » : journaliers agricoles, artisans, et tout le menu peuple qui vivait de la route et du fleuve. Les uns enrichis sont devenus propriétaires; les autres ont disparu parce qu'ils ne pouvaient supporter la concurrence des usines et parce que le roulage et la batellerie s'éteignaient en Garonne — de toutes façons se trouvaient taries les ressources offertes à ceux qui ne possédaient pas de biens.

Cette révolution n'est pas particulière à l'Aquitaine. Je me demande même si elle n'a pas frappé plus durement les pays de champs ouverts et de vaine pâture où les « petites gens », qui s'appellent « manouvriers » en Lorraine, « hintersassen » en Alsace, vivaient en envoyant quelques bêtes au troupeau communal. C'est le départ de ces manœuvres qui explique la dépopulation précoce de la Meuse. Mais qui dit dépopulation ne dit pas dénatalité : les forces créatrices peuvent être seulement transportées ailleurs. Si le rétrécissement des

« horizons de travail » s'est montré, en Garonne, si funeste, c'est qu'il s'est accompagné d'une transformation psychologique.

La classe disparue, celle des petites gens, était précisément celle qui n'avait rien à perdre, et tout à gagner, à avoir des familles nombreuses. Mais le journalier devenu métayer n'a songé qu'à devenir propriétaire, et devenu propriétaire à conserver le domaine sans le partager. Le bourgeois appauvri a économisé sur le nombre des enfants comme sur toutes ses dépenses, pour sauver au moins ce qui est sa raison d'être : l'apparence d'un train de vie supérieur. Tout concourait à créer une mentalité de restriction. Cette mentalité apparue, elle est devenue une habitude et elle se maintient, alors que la raréfaction de la main-d'œuvre et la création d'industries ouvrent des perspectives nouvelles aux prolétaires.

On voit par quel détour Deffontaines introduit l'action tant de fois invoquée du Code Civil :

« ce pelé, ce galeux d'où viendrait tout le mal ».

Quant aux causes morales, il n'en parle pas, sinon pour signaler que la moralité est normale. Mais ce qu'il dit de la mentalité de restriction implique à la fois un manque de confiance dans la vie et un matérialisme profond, instinctif. Certes, la fécondité des ménages n'est pas toujours en relation directe avec la vivacité extérieure du sentiment religieux, et Deffontaines a cité ailleurs le cas de provinces cléricales où le taux de natalité est à peine moyen. L'expérience montre que des mobiles très divers interviennent, depuis les plus nobles jusqu'aux plus terre à terre, révélés par le succès des allocations familiales. Ces réserves faites, la mentalité de restriction ne peut s'établir que dans une âme où la vie spirituelle est affaiblie, qui n'accepte plus les charges et les sacrifices que comporte la famille. La disparition du sentiment religieux — qui en soi n'a rien à voir avec la natalité — crée ainsi le milieu favorable au développement des pratiques malthusiennes.

Cette situation est-elle sans remède? Aux sociologues de

dire dans quelle mesure il est possible de modifier les mœurs par des lois. Deffontaines se borne à constater que la dépopulation ne s'accroît pas indéfiniment. Elle tend plutôt à se ralentir parce qu'il arrive un moment où la baisse du prix des terres sollicite une nouvelle colonisation. De cette colonisation le pays garonnais offre maints exemples dans le passé; les derniers venus ont été des Vendéens, et depuis la guerre des Italiens (dont l'émigration est aujourd'hui à peu près arrêtée).

Mais les nouveaux venus perdent très vite, dans le pays, leur fécondité. Ce pays garonnais « sans cesse peuplé et sans cesse dépeuplé » serait-il donc défavorable à l'accroissement des hommes?

C'est par un point d'interrogation que s'achève ce chapitre prudent et nuancé.

*
* *

Le livre est précédé d'une dédicace d'un accent claudélien : « A saint François d'Assise, qui a aimé la beauté de la terre créée, qui a chanté les paysages et les genres de vie et les a élevés à leur véritable dignité.

Voir pour comprendre, mais aussi voir pour chanter. »

A première vue le nom de saint François d'Assise surprend. Est-il paysage moins franciscain que cette terre grasse, aux horizons mous, aux sourires complaisants? Les saints naissent sur un sol plus désincarné.

Ne nous y trompons pas. Ce que Deffontaines place sous le signe du Poverello, ce n'est pas cette région empâtée, c'est lui-même. Sa dédicace est la seule confidence qu'il se soit permise. Encore a-t-il voulu qu'elle fût autre chose qu'un épanchement sentimental. A la puissance de vie qui est dans la nature, à l'épanouissement sensuel que donne spécialement la terre gasconne, — tiédeur de l'air, clarté tempérée de l'atmosphère, chair chaude des prunes —, il ne demeure pas insensible; mais il pense que cette satisfaction doit être dépassée. Il y a entre le sol, le climat, le tapis végé-

tal, une harmonie qui n'est pas seulement un accord des couleurs et des formes, mais une finalité. L'homme qui s'y insère, consciencieusement ou non, sert l'ouvrage du Créateur. Reconnaître cet ordre dans le paysage, image de cet ordre planétaire qui est la pensée même de Dieu, le rendre clair à l'esprit, découvrir ce qu'il y a de permanent en lui, malgré le renouvellement perpétuel de la population et des cultures; tirer de cet exercice réussi une joie supérieure, voilà ce qu'apporte la géographie de Deffontaines. Tous ses lecteurs sont frappés par l'originalité de son livre, ses amis devinent quel souffle l'anime.

R. Capot-Rey.
Chargé du Cours de Géographie
à la Faculté des Lettres de Nancy.

*
* *

Une déformation de la géographie : La géopolitique

La géographie humaine, cette branche si jeune et si active de la géographie, n'est pas d'origine française; avant l'équipe des Vidal de la Blache, des Brunhes et des Gallois, avait travaillé l'équipe allemande des Frédéric Ratzel et des Karl Ritter. Le livre de Ratzel *Anthropogéographie* représente la première grande synthèse de géographie humaine; en même temps, Ratzel ouvrait un nouvel horizon dans un autre ouvrage intitulé *Politische Geographie*. Reprenant des idées déjà lancées par Montesquieu, et même par Jean Bodin, il rechercha les raisons géographiques des États, il comprit l'État comme un organisme fait de l'association d'un territoire et d'un morceau d'humanité, il essaya de découvrir des lois dans l'évolution des États, de les classer en types suivant leur encadrement, d'analyser leurs fonctions particulières résultant de leur forme et de leur site, bref de dégager des sortes de lois géographiques des États; œuvre imparfaite certes,

mais qui jetait les bases d'une science. En France, cette voie fut continuée par Jean Brunhes et Vallaux dans leur *Géographie de l'Histoire* et par Vallaux seul dans sa *Géographie sociale : le Sol et l'État.*

Cette branche vient de prendre brusquement une nouvelle activité en Allemagne; les ouvrages de géographie politique se multiplient venant de diplomates ou de professeurs des diverses universités; le plus important paraît être celui de Karl Haushofer, *Jenseits der Grossmächte. Ergänzungsband zur Neubearbeitung der Grossmächte Rudolf Kjellens* (1).

Cet ouvrage est l'œuvre de treize collaborateurs et il est le complément d'un autre livre que les mêmes auteurs ont publié sur les *Grandes puissances avant et après la guerre mondiale* sous la direction du géographe suédois Kjellen.

Une dizaine d'autres études considérables ont paru récemment sur le même sujet (2), et une nouvelle revue souligne toute cette orientation spécialement active de la science géographique allemande. Ce périodique s'intitule *Zeitschrift für Geopolitik.*

(1) Unter Mitwerkung von W. Geisler... Herausgegeben von... Leipzig et Berlin, Verlag und Druck von B. G. Teubner, 1932, in-8°, VIII-524 pp., 100 cartes et graph.

(2) A. Dix, *Politische Geographie Weltpolitisches Handbuch*, 2e édition, Munich et Berlin, R. Oldenburg, 1928, in-8°, VII-615 pp.; — K. Haushofer, *Die Grossmächte vor und nach dem Weltkriege*, 22e *Auflage der Grossmächte* Rudolf Kjellens *in Verbindung mit* H. Hassinger, O. Maull, E Obst, Leipzig et Berlin, Teubner, 1930, in-8°, 348 pp.; — K. Haushofer, *Grenzen in ihrer geographischen und politischen Bedeutung*, Berlin Grünewald, K. Vowinckel, 1927, in-8°, XV-351 pp.; — A. Haushofer, *Pass-Staaten in den Alpen*, Berlin-Grünewald, K. Vowinckel, 1928, in-8°, 200 pp.; — O. Maull, *Politische Geographie*, Berlin, Gebr. Borntraeger, 1925, in-8°, XVI-744 pp ; — R. Hennig, *Geopolitik. Die Lehre vom Staat als Lebewesen*, Leipzig et Berlin, Teubner, 1928, in-8°, VIII-338 pp.; — E. Obst, *England, Europa und die Welt. Eine geopolitisch-Weltwirtschaftliche Studie*, Berlin-Grünewald, K Vowinckel, 1927, in-8°, XV-356 pp.

Nous tenons à renvoyer le lecteur qui désirerait plus d'informations sur la nouvelle géopolitique allemande à l'article remarquable que lui a consacré M. A. Demangeon (Les *Annales de Géographie*, 15 janvier 1932, p. 21-32) dont nous nous sommes inspiré pour cette chronique.

Les géographes allemands en sont arrivés à forger un nom nouveau, quelque peu boiteux d'ailleurs, qui témoigne de l'autonomie de cette branche d'étude, la Geopolitik dont on veut faire une science à part et qui se découvre un but pratique devant faciliter la conduite des affaires et de la politique: La géopolitique doit éclairer les hommes d'État; « si tant d'erreurs ont été commises dans le passé et notamment lors des derniers traités de paix, c'est qu'on n'a pas tenu compte des enseignements de la géopolitique », et avec la facilité de synthèse qu'ont parfois les Allemands, c'est tout un regroupement du monde guidé par les enseignements de la nouvelle science qu'il faut envisager suivant eux.

Le principe initial de cette géographie, c'est que « L'État est un être de raison et un être de passion »; de là ces envies, ces haines, ces entr'aides, ces luttes qui marquent les rapports entre États.

Ce personnage qu'est l'État est cependant, plus que les individus, dominé par un déterminisme à la fois physique et psychologique. Les forces qui conduisent la vie des États sont hors du pouvoir des diplomates et chefs politiques, et les géopoliticiens ne croient pas beaucoup à la valeur des grands hommes dans la vie des nations. La « conscience politique des peuples » est un facteur autrement important; ce que réclame cette conscience est en quelque sorte une loi et s'accomplira fatalement.

Partis de ces principes, les géographes allemands en sont vite arrivés à des conclusions pratiques. « La géopolitique, écrit Hennig, veut être la conscience géographique de l'État, elle doit servir de guide à une politique mondiale. »

Et voici quelques-uns de ces principes de direction : « Un peuple ne peut pas plus se passer des embouchures d'un fleuve que le maître de maison ne peut se passer de la clef de sa porte. » Que les Pays-Bas entendent bien et qu'ils comprennent que les bouches du Rhin doivent géopolitiquement revenir à l'Allemagne; mais que la Pologne entende aussi et légitime ainsi une plus complète prise de possession de l'embouchure de la Vistule que la constitution de la ville libre de Dantzig lui a fermée.

Voici un autre de ces principes longuement développé. « Les nations à forte densité de population ont droit à des colonies, celles à faible densité et surtout faible accroissement n'en ont nul besoin. » On conçoit les conséquences qui découlent d'une telle assertion ; les voici d'ailleurs tout brutalement expliquées : « Certains Etats ont absorbé des morceaux de continent qu'ils ne peuvent digérer : telle la France, la Belgique, le Portugal ; ils ne laissent pas à d'autres, qui ont faim, le droit de se rassasier », et le professeur Hennig affirme que les deux tiers des Européens en Algérie se composent d'Italiens et d'Espagnols. Il continue d'ailleurs en déclarant : « L'Espagne, le Portugal, la France, administrent leurs possessions d'outre-mer selon des méthodes carthaginoises ; ils les pillent, mais ne les développent pas. » — « Les Français sont un peuple de rentiers déshabitués du travail, la bâtardisation des Français par des citoyens ou des soldats de couleur est en train de s'accomplir sans arrêt. » — « Les méthodes coloniales de la France ont pour but surtout de compenser militairement les désavantages d'une trop faible population. » — « La France sera obligée d'élever des digues contre le flot des immigrants si elle veut que ces provinces du Sud-Est ne s'italianisent pas », etc...

Les vues géopolitiques sur les autres états que la France conduisent à des perspectives non moins inattendues et inquiétantes : « Les États-Unis ne font aucun secret de la possibilité qu'ils ont d'unir l'Amérique du Nord en un gigantesque État ; le jour n'est pas éloigné où la fameuse frontière du 49° parallèle entre le Canada et les États-Unis tombera d'elle-même. » — « Les plus grands dangers qui peuvent menacer l'Empire britannique proviennent moins de ces colonies de couleurs que de ces Dominions blancs. »

Ainsi toute cette renaissance de l'ancienne Géographie politique de Ratzel aboutit à une vaste entreprise de propagande allemande ; sous figure de science, on refait une défense du pangermanisme.

Comment ne pas dire que l'on ressent de toutes ces élucubrations une véritable tristesse? Certes oui, il est bon de renouer tous les rapports scientifiques entre toutes les

nations, mais qu'au moins la science reste la science et non un « coup monté ».

Qu'on se rappelle avec quelle sérénité et scrupule scientifique l'école géographique française poursuit son travail; qu'on regarde la grande collection de Géographie Universelle (éditée chez Collin) qui se publie actuellement sous la direction des savants français (plus de la moitié des volumes sont déjà parus). C'est la deuxième fois en un siècle que la géographie française donne au monde un vaste tableau de la Terre. Élisée Reclus l'avait déjà fait magistralement autour de 1880.

Qu'on consulte la série des grandes thèses françaises de géographie qui viennent de sortir en foule ces dernières années, travaux scientifiques de haute envergure qui ne se sont jamais entachés d'étroits intérêts nationaux. Ceux des ouvrages qui ont abordé les délicats problèmes de Géographie politique comme le livre d'Isaah Bowman : *Le monde nouveau*, traduit par Jean Brunhes (Paris, Payot, 1928), l'ont fait en toute objectivité.

Il y a une morale scientifique que chaque nation doit respecter si elle veut jouir d'une unanimité d'estime. Au temps de Ratzel, les géographes allemands ont été les grands initiateurs; nous reconnaissons très sincèrement que nous leur devons beaucoup; nous souhaitons simplement aujourd'hui de pouvoir continuer à leur témoigner la même reconnaissance que jadis et à pratiquer la pleine collaboration désintéressée que réclame toute l'œuvre scientifique (1).

Pierre Deffontaines,
Professeur aux Facultés catholiques de Lille.

(1) Nous venons d'apprendre que l'Université d'Heidelberg a publié tout récemment, grâce à la collaboration des Instituts de géographie, d'histoire, d'archéologie, de sciences naturelles, de cette Université, un magnifique Atlas d'Alsace-Lorraine où sont réunis des documents très intéressants, notamment des cartes des différentes civilisations préhistoriques, mais où tout le travail est très nettement marqué d'une préoccupation politique dominante, celle de démontrer la prééminence des droits allemands sur ces régions.

L'Ame du Murundi (1)

Ce nouveau livre du P. Zuure paraît dans la collection d'Études sur l'Histoire des Religions dont fait partie l'*Étude comparée des Religions*, du R. P. Pinard de la Boullaye. Ce n'est pas une étude religieuse toute faite, mais une collection de documents, noms de personnes, devinettes, proverbes, formules de politesse, contes et poésies ou chansons, soit quelque trois cents pages documentaires précédées, accompagnées et suivies de considérations sur le dialecte bantou, le rundi, dans lequel l'auteur les a recueillies. C'est donc une véritable mine. Ces documents parlent d'eux-mêmes : on y voit comme dans un miroir les aspects complexes de l'âme de l'indigène du Rundi.

Cette région située au nord-est du lac Tanganyika et au sud du Ruanda se trouve depuis la dernière guerre annexée au Congo belge. Les indigènes y forment trois castes hiérarchisées. Au sommet les *Tutsi*, pasteurs; puis les *Hutu*, laboureurs, et les *Twas* ou Pygmées chasseurs : les premiers sont les plus grands, et ceux-ci les plus petits hommes de la Terre. L'auteur ne considère ici que les deux premières castes, mais il est probable que la mentalité de la troisième, dont la vie est intimement mêlée à celle des deux autres depuis plusieurs siècles, ne doit guère en différer.

Le dieu Suprême y porte le nom figuré de Imana, qu'il faudrait, pour en saisir le sens, décomposer en *I ma na*, Celui des enfants (celui qui donne des enfants).

Dans une légende très importante sur l'apparition des Vaches au Rundi, Imana nous est présenté, mais sans traduction, sous le nom de *Mungeze Kwa Rutendera nfizi*, c'est-à-dire *Mu n geze*, celui qui est Blanc, *Kwa Rutendera n fizi*, Celui qui est le Taureau *Rutendera*, car on nous explique (p. 226) que le Taureau *Rutenderi* n'était autre que *Imana* lui-

(1) Bern. Zuure, des Pères Blancs, *L'Ame du Murundi*, 503 pp. Chez Beauchesne, Paris.

même (1). Le culte de ce Taureau divin n'aurait-il pas, d'après la légende (p. 279), remplacé au Rundi celui que les *Hutu* rendaient au Serpent, lors de l'arrivée du héros civilisateur *Kihanga*, représenté par son fils *n Tare*, la Pierre, revêtu d'une peau de mouton, comme Imana lui-même, qui avait l'habitude de se montrer aux hommes sous la forme d'un agneau blanc (p. 266). N'est-ce pas cette lutte que symbolise celle des deux géants du ciel *Ngedse* (*n gedse*, le blanc) et *Mukuru* (*mu kuru*, l'Ancien)? Tare avait pour conseiller le mari de sa tante paternelle, le fameux sorcier *Ma-shira-ya-n-kuba*, qui était le conseiller de son beau-frère Ki-hanga, que nous verrons plus loin qualifié de dieu de la foudre « *Kuba* ». On voit qu'il y a là tous les éléments d'une mythologie, encore bien embrouillée, et que seuls ceux qui sont sur les lieux pourraient coordonner et mettre au point.

C'est avec raison que le P. Zuure a mis en exergue de son livre que « la langue est l'âme d'un peuple ». Aussi aurions-nous aimé posséder intégralement le texte indigène de tous ses documents, d'autant plus que nous avons lieu de nous méfier çà et là de ses traductions, quand elles n'ont aucun sens, et que d'autres passages nous apparaissent avec évidence mal traduits. Ainsi : *umu gabo wa mama* (p. 223) signifie le mari de ma mère, c'est-à-dire mon père, et non Père de ma mère.

Le morceau que l'auteur intitule « Chant de la Victoire » me paraît particulièrement maltraité. Il semble que nous soyons en présence d'une litanie d'une incantation en l'honneur du dieu ou demi-dieu Hanga ou Ranga, dont les titres sont ainsi énumérés :

Celui qui a tué beaucoup d'hommes avec fracas,
Celui que seul pourrait vaincre le Père des Jumeaux,
Celui qui arrache l'homme sans courage,
Celui des patates,
Celui qui fait pousser le cri d'alarme dans les huttes,
Celui qui casse tout,
Celui qui n'a pas peur des lances,
Le Maître des vaches,

(1) Dans le dialecte bantou des Bamouns au Cameroun, Mana signifie bœuf.

Celui qui lance la foudre,
La Foudre qui menace au Ciel,
Le Vaillant qui brandit l'Arc,
La Mère de l'Arc (l'Arc en Ciel),
Celui qui finit la guerre (le Victorieux),
Le Chef (Kozi en Zulu) orné de coquillages,
Celui qui empoisonne,
Le Faiseur de grand bruit,
Celui de l'arbuste Rouge (*lenga*, symbole du feu),
L'homme des cordes (*hembe*) ou plutôt des fourches (*hemba*) c'est-à-dire des autels,
Celui qui sait forger la lance,
Le Vainqueur des ennemis,
Celui qui aime le sang,
Le Chasseur qui dit : Je viens, et il emporte,
La Porte de papyrus,
Celui qui enfonce le glaive à la guerre.

C'est en vain qu'on chercherait dans la traduction de l'auteur la plupart de ces titres, ils sont pourtant dans le texte; je m'excuse, faute de vocabulaire, de ne pas tout rétablir, mais le P. Zuure se devrait de reprendre cette traduction tout entière, et de relier ensemble le premier vers avec la moitié du second, et de même le cinquième et le sixième. Il verra alors dans le premier cas que *Ku n gara* n'est pas un nom de lieu, mais signifie « avec la force », ou « avec du bruit » tandis que *Ya mu ramba* est un autre titre du *Hanga*; il n'oubliera pas dans le second cas de mentionner les Pygmées *Ba Twa* (porteurs d'arc). Comment s'expliquer de pareilles défaillances, et il y en a bien d'autres, de la part d'un connaisseur de la langue? Cela provient de l'erreur initiale qui consiste à vouloir agglutiner de force les particules bantoues, pronoms ou articles avec les noms, les adjectifs et les verbes. Ces particules sont si bien engluées, malgré elles, qu'on ne les aperçoit plus. La langue est ainsi mise à la torture et dénaturée, en même temps que l'âme du peuple qui la parle. Ainsi, pourquoi écrire, par exemple, en un seul mot plutôt qu'en six comme en français le nom du haricot qui s'appelle curieusement : « Je vois les femmes et je me cache » dit l'auteur, *m bona ba gore m bunde* (lui voyant les femmes, lui caché).

Le livre se termine par un épilogue où l'on remarque cer-

taines considérations judicieuses, d'autres qui datent, celle-ci par exemple : « le murundi est vraiment un homme » : c'est enfoncer une porte ouverte, d'autant plus que le Rundi est presque un civilisé; d'autres enfin sur le rôle de la langue dans la christianisation d'un peuple. Ces dernières sont en partie viciées par la méconnaissance du vrai mécanisme de la langue bantoue, telle la plaisanterie des païens (p. 503) sur le nom de Dieu en dialecte du littoral ou swahili. Dans *Mu-n-gu* ou *Mu-lu-n-gu*, le seul mot qui porte est le substantif *gu* : s'il renferme, comme il semble, une idée de rondeur, ou de cercle, sans exclure celles de Force et de Sagesse, il n'est pas étonnant qu'il puisse désigner en rundi le potiron; ce peut être une raison pour le condamner, mais I-ma-na ou Ma-na n'est pas non plus étymologiquement un nom propre. On l'emploie dans le sens commun d'esprit : « quelqu'un rencontre un imana » (p. 290), et de sacré; on s'en sert comme titre flatteur envers ceux qu'on estime : « *immana yanje* », mon imana (p. 223), ou mieux *i mana ya n je* : le mana, celui le mien, c'est-à-dire mon mana.

D'autre part les Pères Blancs n'ont pas été heureux en traduisant trinité par *ubu tatu*, même s'ils l'écrivent en deux ou trois mots : ce mot de *tatu* n'indique que la triplicité des personnes, mais n'inclut pas l'unité de nature de notre Dieu. Il est à rejeter ou à compléter : ce qui ne sera pas très facile. Le mot *Trinitas* fut une réussite à laquelle toutes les langues ne se prêtent peut-être pas aussi bien que le latin.

Toutes ces critiques, données à titre d'exemple, n'enlèvent rien à la valeur documentaire du livre du P. Zuure : cette masse de faits vaut mieux que beaucoup des critiques qu'elle fera naître. Elle est *ære perennius* parce que sous les imperfections de leur présentation on peut découvrir dans le texte indigène la pensée vraie, poétique et parfois un peu nuageuse de l'âme qui l'a composé.

C. Tastevin,
Professeur à l'Institut Catholique
de Paris.

Les Pygmées du Congo (1)

L'étude des Pygmées est des plus importantes pour l'ethnologie. Parmi les Primitifs ils représentent, de l'avis des spécialistes, le stade culturel le moins évolué, peut-être le plus ancien. Nous possédions déjà sur eux plusieurs ouvrages savants : ainsi, pour ne mentionner que les plus généraux et les plus connus, *Les Pygmées* d'A. de Quatrefages (Paris 1887, réimprimé en 1903), plus récemment, sous le même titre, le livre important de Mgr A. Le Roy (Tours, 1905 ; nouvelle édition, Paris, 1928), enfin l'ouvrage érudit du R. P. Schmidt, S. V. D., *La place des peuples pygmées dans l'histoire de l'évolution humaine* (2).

Dans ces dernières années le R. P. Schebesta, S. V. D., s'est donné pour tâche de recueillir, par des enquêtes personnelles et prolongées, une documentation de première main. Après avoir visité longuement, en 1924 et 1925, les Sémangs de Malacca (3), il passa près de deux ans, de janvier 1929 à septembre 1930, au milieu des peuplades pygmées disséminées dans les immenses forêts vierges traversées par l'Ituri (Congo belge). Ce sont les résultats de cette dernière exploration que le savant religieux vient d'offrir au public.

Qu'on se rassure ! Le livre n'a rien d'une étude austère et indigeste. Au fur et à mesure de ses déplacements et de ses séjours dans les différents camps des Pygmées, l'auteur nous fait assister à la vie de ces habitants de la forêt et nous introduit dans leur mentalité. Très vivant, captivant pour tout lecteur, l'ouvrage offre au spécialiste une ample moisson de renseignements des plus précieux. Les nombreuses illustrations constituent à elles seules une documentation de première valeur. Que la sympathie de l'explorateur pour ces déshérités, auxquels les Nègres reconnaissent à peine le

(1) Paul Schebesta, *Bambuti, die Zwerge vom Kongo*, in-8, Leipzig. F. A. Brockhaus, 1932, 270 pages, 89 illustrations et 3 cartes.

(2) *Die Stellung der Pygmaeenvoelker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen*, Stuttgart, 1910.

(3) Voir son ouvrage *Bei den Urwaldnegern von Malaya*, Leipzig, Brockhaus, 1927.

titre d'homme, lui ait valu le surnom de « père des Pygmées », c'est une garantie de plus pour l'objectivité de ses observations.

Il n'est pas possible de résumer ici toutes les conclusions du R. P. Schebesta. Contentons-nous de noter quelques points.

Une première constatation s'impose avec évidence. C'est le caractère pleinement humain, bien que très rudimentaire, de la vie mentale de ces Primitifs. Pas plus qu'ailleurs, la thèse du « prélogisme des Primitifs », si chère à M. Lévy-Bruhl, ne trouve ici la moindre confirmation, bien au contraire.

L'organisation sociale est des plus simples. Plusieurs familles forment un groupe (Sippe) dont l'ancien exerce une autorité analogue à celle du père de famille, mais inférieure à celle-ci. Le groupe constitue l'organisme essentiel de la vie économique et sociale, à tel point qu'une famille isolée serait à la longue incapable de subsister. Il n'existe aucune organisation tribale. Le clan totémique, qui se trouve aujourd'hui chez tous les Pygmées du Congo, superposé aux groupes, semble avoir été emprunté aux Bantous; il ne joue d'ailleurs qu'un rôle assez secondaire.

Sous le rapport économique les Pygmées en sont restés au stade de la cueillette et de la chasse. Ils ignorent la culture, qui répugne à leurs instincts vagabonds. Toutefois la difficulté de trouver toujours la nourriture nécessaire les a obligés de recourir aux Bantous pour se procurer, contre une partie du produit de leur chasse, des bananes, des flèches en métal, ou quelques rudimentaires ustensiles de cuisine. Détail vraiment extraordinaire : ils ne connaissent pas la préparation du feu; quand ils en sont privés, ils le prennent chez les Nègres. Ceux-ci exploitent à leur profit cette pauvreté des Pygmées, qui, sans perdre complètement leur liberté, se trouvent réduits à une dépendance assez étroite. Par là s'explique aussi l'infiltration d'éléments culturels bantous chez nos Pygmées, circonstance qui complique singulièrement les recherches ethnologiques (1).

(1) En France on emploie assez couramment, pour désigner les Pygmées d'Afrique, le terme de *Négrilles*, petits Nègres. Petits, ils le sont sans doute : d'après les observations du R. P. Schebesta, les

La moralité est relativement très élevée. La monogamie est la règle générale; elle ne comporte que de rares exceptions, dues surtout à l'exemple des Nègres. L'exogamie de groupe est de rigueur; l'exogamie de clan est assez fréquente, mais pas obligatoire. Comme la cueillette ainsi que l'entretien du camp incombent aux femmes, celles-ci tiennent dans la vie économique du groupe une place très importante. Ainsi s'explique l'usage à première vue étrange qu'aucune jeune fille ne peut être donnée en mariage à un autre groupe ou clan à moins que celui-ci n'en offre une autre en échange. La femme mariée ne cesse pas de rester rattachée à son groupe d'origine; elle a toujours droit à sa protection. Les unions entre femmes pygmées et Nègres sont très fréquentes.

Soulignons surtout les conclusions extrêmement intéressantes sur les croyances et pratiques religieuses. Les identifier n'est nullement chose facile; le R. P. Schebesta lui-même en était venu à se demander s'il n'avait pas découvert un « peuple sans Dieu ». Les Bantous, interrogés à ce sujet, se moquaient de la naïveté de ce Blanc qui cherchait une religion chez ces « sauvages ». En fait, la religion n'est nullement absente; mais elle se traduit dans des formes si simples, si frustes, que seule une intimité prolongée peut permettre de la reconnaître.

Nettement monothéistes, nos Pygmées reconnaissent un Être suprême nommé, selon les diverses peuplades, Mungu, Nokunzi, Toré. Tout lui appartient, car il a tout fait. Il voit tout et sait tout; il punit ceux qui agissent mal en les faisant mourir. Les morts se rassemblent auprès de Toré. Les idées sur une sanction après la mort sont vagues et incertaines. Si Dieu apparaît comme un être redoutable, la crainte n'exclut pas la confiance filiale envers celui à qui ils donnent volontiers le nom de Père. Ils l'invoquent à l'occasion en lui adressant des prières toutes spontanées, sans formules fixes : « Père, donne-nous du gibier. Fais-nous trouver du miel. »

hommes mesurent en moyenne 144 centimètres, les femmes 133; mais, « quant à la race, ils sont aussi différents des Nègres que nous-mêmes » (p. 24). D'ailleurs la plupart des Pygmées de l'Ituri ne sont pas de couleur noire, mais de teinte brun clair. Le type de couleur sombre ou noire, beaucoup plus rare, dénote probablement un mélange de races (p. 22).

Le sacrifice des prémices est de rigueur pour la chasse ou pour la récolte des fruits quand elle est faite par les hommes ; par contre la cueillette faite par les femmes ne le comporte pas. Rien de plus rudimentaire et de moins solennel que le rite de ce sacrifice : l'ancien du groupe jette dans la forêt les premiers rayons de miel, les premiers fruits ou un morceau du cœur de l'animal tué. Quelquefois le don sera accompagné d'une formule aussi simple : « Dieu, voilà pour toi. » On comprend aisément que la signification religieuse de ce geste n'est pas des plus faciles à reconnaître.

On trouve parfois le culte des esprits des morts, mais peu développé et probablement emprunté aux Nègres. Il semble en être de même pour le totémisme, qui existe, mais beaucoup moins nettement caractérisé qu'ailleurs. La magie elle aussi tient une place moins considérable que chez les Nègres.

Ces quelques indications peuvent suffire à donner une idée de l'intérêt de l'ouvrage. On aura remarqué surtout l'importance des conclusions sur la religion des Pygmées, conclusions garanties par une enquête scientifique prolongée et une compétence exceptionnelle. L'ethnologie doit au R. P. Schebesta une vive reconnaissance pour cette expédition dont on devine toutes les fatigues et les difficultés et pour le beau livre qui nous en retrace les principaux résultats.

J. P. Grausem.

TABLE

Religion et philosophie

CHRISTIANUS ..... Jeunesse du Christianisme. 6

ÉT. GILSON ..... Albert le Grand à l'Université de Paris 9

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le mensonge et ses antinomies, par A. MAYDIEU, O.P. 29

Autour du Protestantisme, par H.-D. SIMONIN, O.P. 35

Un monument d'histoire diocésaine, par GEORGES GOYAU. 39

DOCUMENTS

L'attitude du Parti du Centre et de l'Épiscopat allemand à l'égard de la dictature nationale-socialiste. 41

A travers les revues. 54

Politique

CIVIS. . . . . Les engrenages 60

G. COQUELLE-VIANCE. L'opinion, reine de la foi . 63

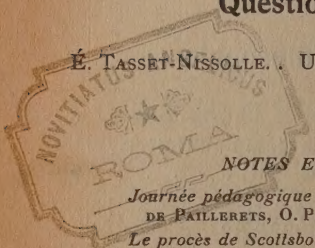
NOTES ET RÉFLEXIONS

Nicolas Berdiaeff et le communisme, par DANIEL-ROPS 79

En plein paganisme, par P. B. 91

Questions sociales

É. Tasset-Nissolle. . Une grande croisade : L'œuvre de Joséphine Butler (1828-1906). 94



NOTES ET RÉFLEXIONS

Journée pédagogique de Lille, par M. Bonnet de Paillerets, O. P. 115
Le procès de Scottsboro, par Auguste Viatte. 116
A travers les revues 118

Questions scientifiques

André George. . . . . Pierre Termier et la Synthèse des Alpes 124

NOTES ET RÉFLEXIONS

Géographie humaine, par R. Capot-Rey . . 152
Une déformation de la géographie : la géopolitique, par P. Deffontaines 162
L'Ame du Murundi, par C. Tastevin. . . . 167
Les Pygmées du Congo, par J. P. Grausem . 171

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).